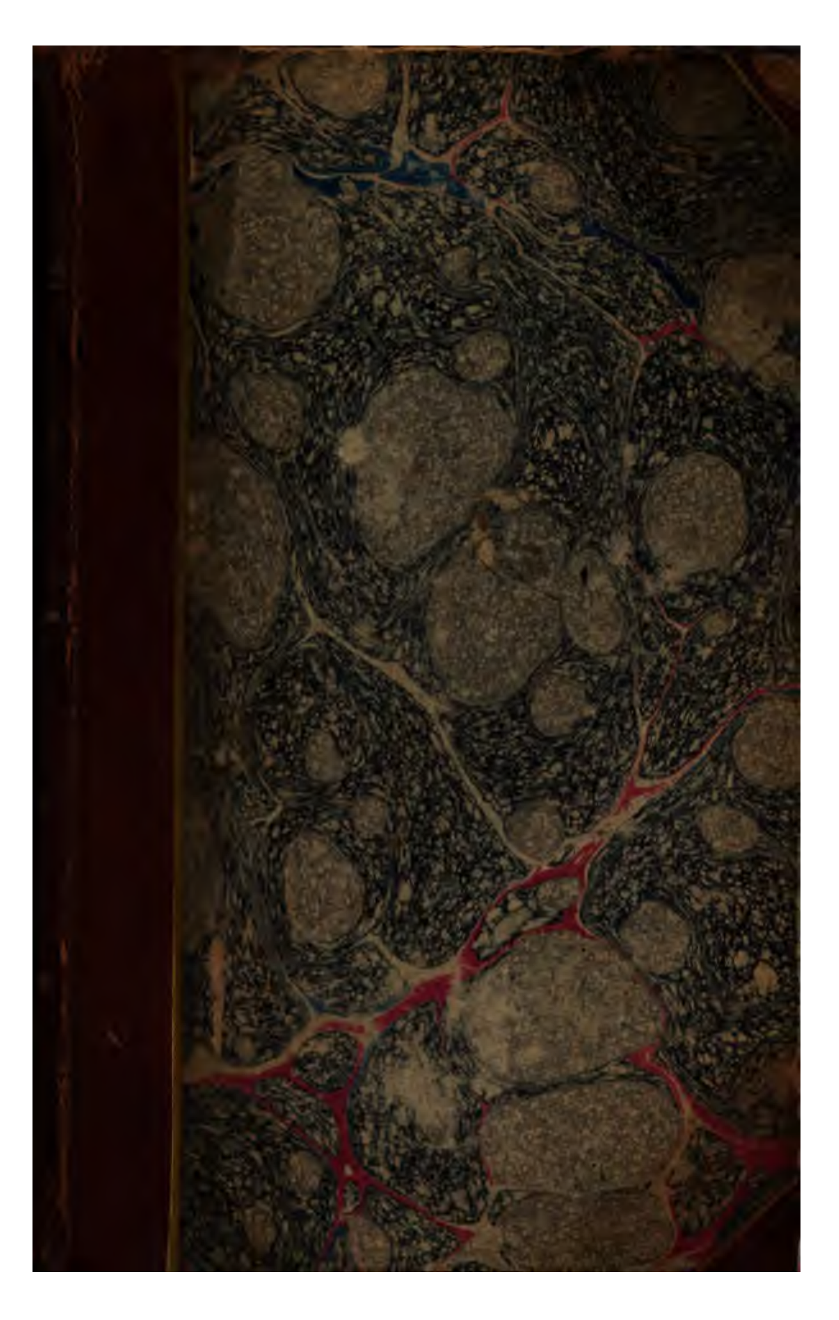


OEUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre 1763. — Décembre 1764.



OEUVRES COMPLÈTES DE M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre 1763. — Décembre 1764.

RECUEIL
DES LETTRES
DE
M. DE VOLTAIRE.

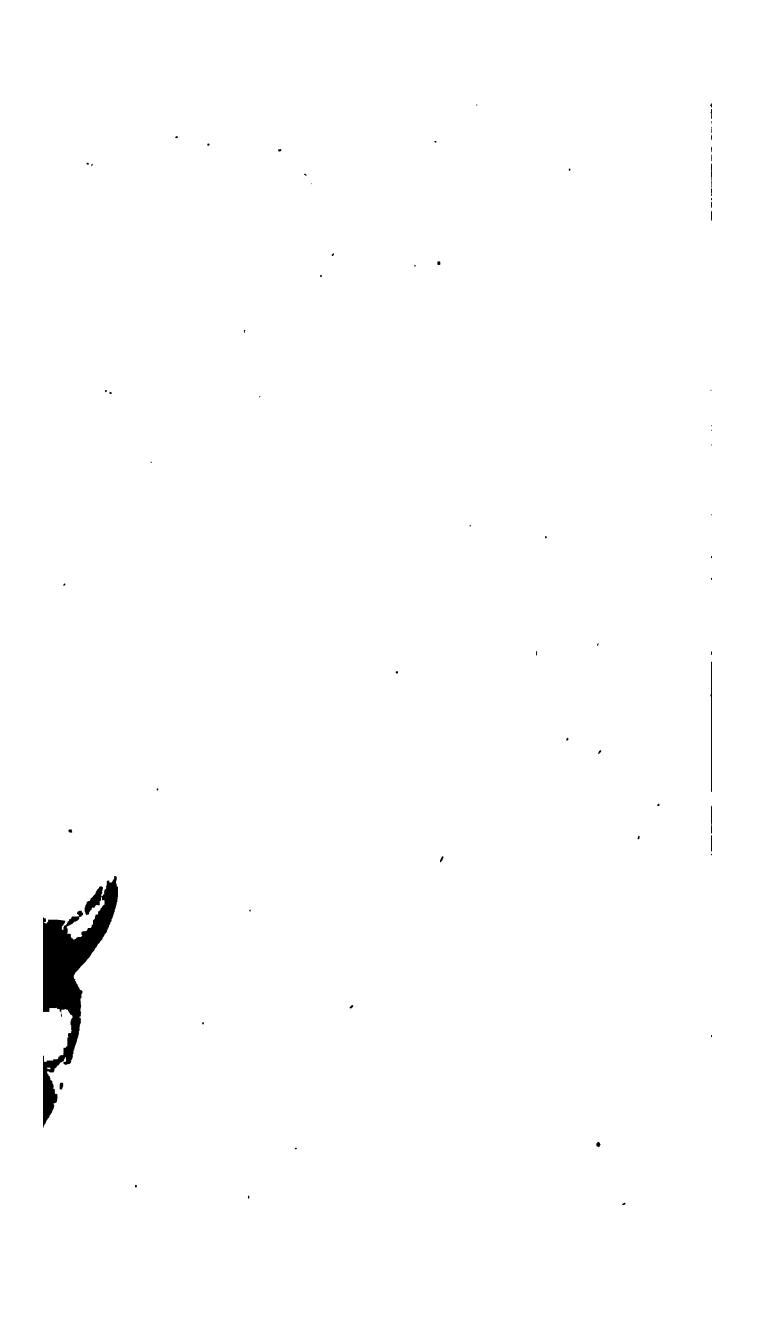
LETTRE PREMIÈRE.
A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 3 de novembre.

J'AVAIS donc bien deviné, et vos deux Excellences doivent être fort contentes. Je me réjouis 1763. d'un bonheur que je ne connais qu'en idée; c'eſt à de vieux laboureurs comme moi qu'il faudrait des enfans, un ambaſſadeur n'en a pas tant beſoin. Ne pouvant en avoir par moi-même, j'en fais faire par d'autres; mademoiſelle *Corneille*, que j'ai mariée, va me rendre ce petit ſervice, et me fera grand-père dans quelques mois.

Je voudrais bien, Monſieur, avoir quelque choſe de prêt pour amuſer madame l'ambaſſadrice, lorſqu'elle ſera quitte de toutes les ſuites de couche, et ſur-tout de viſites, de complimens. Je ne vous ai envoyé que de l'hiſtoire. Un anglais, qui doit paſſer par Turin, vous aura ſans doute remis un petit paquet.

On fit partir, il y a ſix ſemaines, par les muletiers, quelques volumes; mais, comme vous ne m'en avez jamais accuſé la réception, je



OEUVRES
COMPLÈTES
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre 1763. — Décembre 1764.

RECUEIL
DES LETTRES
DE
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.
A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 3 de novembre.

J'AVAIS donc bien deviné, et vos deux Excellences doivent être fort contentes. Je me réjouis d'un bonheur que je ne connais qu'en idée; c'eſt à de vieux laboureurs comme moi qu'il faudrait des enfans, un ambaſſadeur n'en a pas tant beſoin. Ne pouvant en avoir par moi-même, j'en fais faire par d'autres; mademoiſelle *Corneille*, que j'ai mariée, va me rendre ce petit ſervice, et me fera grand-père dans quelques mois. 1763.

Je voudrais bien, Monſieur, avoir quelque choſe de prêt pour amuſer madame l'ambaſſadrice, lorſqu'elle ſera quitte de toutes les ſuites de couche, et ſur-tout de viſites, de complimens. Je ne vous ai envoyé que de l'hiſtoire. Un anglais, qui doit paſſer par Turin, vous aura ſans doute remis un petit paquet.

On fit partir, il y a ſix ſemaines, par les muletiers, quelques volumes; mais, comme vous ne m'en avez jamais accuſé la réception, je

1763. commence à douter que les muletiers aient été fidelles. On dit même qu'il y a, dans Turin, des gens plus infidelles que les muletiers, qui saisissent tous les livres sans respecter l'adresse; mais je suis bien éloigné de croire qu'on ose ainsi violer le droit des gens. A tout hasard, ma ressource est dans les Anglais. Il y en a un qui part dans quinze jours, et qui vous apportera encore de la prose.

Toujours de la prose! me direz-vous; oui, sans doute, car nous ne sommes pas en 1764; et pourquoi attendre l'année 1764? c'est que les vers ne se font pas si aisément qu'on pense; c'est qu'il faut du temps pour les corriger; c'est qu'on ambitionne extrêmement de vous plaire, et que, pour y réussir, on lime, autant qu'on le peut, son ouvrage. Pardonnez la lenteur aux vieillards, c'est leur apanage. Ne croyez point qu'on fasse des vers comme vous faites des enfans. Vous avez choisi, pour vos ouvrages, le plus beau sujet du monde. Il n'en est pas de même de moi; je lutte contre les difficultés; j'ai plutôt planté mille arbres que je n'ai fait mille vers. Voilà mon papier fini, mes yeux refusent le service.

Mille tendres respects.

LETTRE II.

1763.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

Il ne s'agit pas tous les jours, mes divins anges, de conſpirations et d'aſſaſſinats. Je mets, pour cette fois, à l'écart les Grecs et les Romains, et je ne ſonge qu'aux dixmes.

Voici une lettre de monſieur le premier préſident du parlement de Bourgogne, qui, ſans doute, eſt conforme à celle qu'il a écrite à M. le duc de *Praslin*. J'ignore s'il eſt convenable que le roi faſſe enregiſtrer aujourd'hui, au parlement de Bourgogne, les traités d'*Henri IV*. Tout ce que je ſais, c'eſt que je demande la protection de M. le duc de *Praslin*, et qu'il eſt néceſſaire que notre cauſe ſoit remiſe pardevant le conſeil, qui, ci-devant, l'avait évoquée à lui. Les enregiſtremens n'empêcheraient pas probablement le parlement de juger ſelon le droit commun. Il pourrait dire: Nous avons déjà jugé cette affaire depuis plus de cent ans; le conſeil s'en eſt emparé depuis; nous nous en tenons à notre premier arrêt, antérieur d'un ſiècle à l'enregiſtrement que nous feſons aujourd'hui, et cet enregiſtrement ne peut préjudicier au droit commun, qui décide en faveur des curés contre les ſeigneurs.

Vous m'avouerez qu'alors ma cauſe, qui eſt très-importante, ſerait très-haſardée. Il eſt plus ſimple, plus court, plus naturel, que le conſeil d'État retienne à lui l'affaire qui était entre

1763. ses mains, et qui n'en est sortie que par un arrêt par défaut, subrepticement obtenu.

C'est sur quoi, mes anges, je vous demande votre protection auprès de M. le duc de *Praslin*, et j'écris en conformité à M. *Mariette*, mon avocat au conseil.

Vous me direz que voilà un vrai style de dépêches, et que je suis un étrange homme: voilà trois parlemens du royaume que j'ai un peu saboulés, Paris, Toulouse et Dijon; cependant, aucun n'a donné encore de décret de prise de corps contre moi, comme contre le beau monsieur *Duménil*.

Cette aventure de M. *Duménil* n'est-elle pas bien singulière? et ne sommes-nous pas dans le siècle du ridicule, après avoir été, dans le temps de *Louis XIV*, dans le siècle de la gloire? De grâce, donnez-moi un petit mot de consolation, en me parlant de vos roués et de vos assassinats. Mes anges, vivez heureux.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE III.

AU MEME.

Je présente encore à mes anges un exemplaire de la Tolérance, et je les supplie de le prêter à mon frère *Damilaville*. J'en ai fort peu d'exemplaires, et Paris n'en aura de long-temps. Je me flatte que M. le duc de *Praslin* et mes anges protégeront cet ouvrage. M. le duc de *Choiseul* me mande qu'il en est *enchanté*, ainsi que

madame de *Grammont* et madame de *Pompadour*. Peut-être qu'un jour ce livre produira le bien dont il n'aura d'abord fait voir que le germe. L'approbation de mes anges et de leurs amis fera d'un grand poids. Je ne fais si je leur ai mandé que je connais des millionnaires qui sont prêts à revenir avec leur argent, leur industrie et leurs familles, pour peu que le gouvernement voulût avoir pour eux la même indulgence seulement que les catholiques obtiennent en Angleterre. Mais en France on entend toujours raison bien tard. 1763.

J'enverrai inceſſamment les Remarques sur l'Hiſtoire générale à ce M. *Hume*, couſin de cet autre *Hume*, charmant auteur de l'Ecoſſaiſe. Ce *Hume* me plaît d'autant plus qu'il a été qualifié d'athée dans le *Journal encyclopédique*. Je ſens bien, mes anges, qu'il faut qu'un français faſſe les avances avec un anglais; ces meſſieurs doivent être fiers. Je ne fonde pas leur orgueil ſur ce qu'ils nous ont pris le Canada, la Guadeloupe, Pondichéri, Gorée, et, qu'avec environ dix mille hommes, ils ont rendu les efforts des maiſons d'*Autriche* et de *Bourbon*, impuiſſans; mais ſur ce qu'ils diſent ce qu'ils penſent, et qu'ils l'impriment. Il eſt vrai que j'agis à peu-près avec la même liberté qu'un anglais, mais je ne fais qu'uſurper le droit qu'ils ont, et partant, je leur dois toute ſorte de reſpect.

Permettez, mes anges, que je fourre ici, pour frère *Damilaville*, un paquet dans lequel il n'y a point de mépriſe.

Je me mets plus que jamais à l'ombre de vos ailes.

1763. *N. B.* Il est bien vrai qu'on critiqua autrefois,

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains ;

mais il est encore plus vrai que ce vers est admirable.

LETTRE IV.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 8 de novembre.

AIMABLE peintre de la nature, vous avez, la France et vous, tant de charmes l'un pour l'autre, que je serai mort avant que vous puissiez revenir en Italie, et passer par mes petites retraites.

Je ne vous ai point encore envoyé les rêveries qu'on a imprimées sous mon nom, et qui courent le monde. La raison en est que je lis vos ouvrages, et que, plus je les lis, moins j'aime les miens, mais aussi je vous en aime davantage; cependant, j'aurai soin de vous payer mon tribut, tout indigne qu'il est de vous.

J'ai eu l'honneur de voir vos ambassadeurs vénitiens; ils sont venus sur ma Brenta; je les ai reçus de mon mieux. Il me vient quelquefois des italiens fort aimables, et ils ne servent qu'à vous faire désirer davantage. Je reçois quelquefois des nouvelles de votre ami le sénateur de Bologne, qui est aussi le sénateur de *Melpomène* et de *Thalie*. Je vois qu'il est constant dans son goût pour le théâtre, et que par conséquent DIEU le bénira toujours.

Vivez heureux où vous êtes, et, quand vous repasserez les Alpes, souvenez-vous qu'entre elles et le mont Jura, il y a un bassin d'environ quarante lieues, où demeure le plus constant de vos admirateurs, qui demande place au rang de vos amis. *V.* 1763.

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de novembre.

Mes chers anges, j'écrivais à M. *Hume*, lorsque j'ai été prévenu par sa lettre. Je lui envoie ces Remarques sur l'Histoire générale, que vous n'avez pas désapprouvées. J'y joins un nouvel exemplaire pour vous, qui pourrait aussi amuser M le duc de *Praslin*, si ses dépêches lui laissaient le temps de lire.

J'y joins un très petit morceau pour la *Gazette littéraire*, il vous paraîtra assez curieux.

Mon neveu du grand conseil me mande que vous avez la bonté de me faire parvenir son *Histoire de Jeanne*; ce neveu-là a une belle vocation pour écrire l'histoire des catins; il se prépare de l'occupation pour toute sa vie.

Comme je ne peux pas le payer en même monnaie, je lui envoie les Remarques sur l'Histoire générale, et le Traité sur la tolérance, qui est, comme vous savez, d'un brave théologien que je ne connais pas. Je prends la liberté de m'adresser à vous pour lui faire tenir cette petite cargaison accompagnée d'une lettre qui est dans

1763. le paquet. J'abuse de vos bontés ; mais vous m'avez accoutumé à l'excès de votre indulgence. Nous vous prions, madame *Denis* et moi, d'être plus que jamais les anges de Ferney. Nous n'avons pas un moment à perdre pour rappeler notre affaire au conseil du roi, c'est le seul moyen de nous tirer d'embarras. Nous vous supplions de nous mander les intentions de M. le duc de *Praslin* ; cette affaire est pour nous de la dernière importance, toute la douceur de notre vie en dépend. Nous remettons notre destinée entre vos mains.

On parle d'une tragédie nouvelle qui a beaucoup de succès, et vous ne nous en dites rien. Vous croyez donc que nous ne nous intéressons pas au tripot ? Un coquin de janséniste vient d'imprimer un gros volume contre le théâtre ; les jésuites du moins ne se seraient pas rendus coupables de ce fanatisme. On nous a défaits des renards, et on nous a mis sous la dent des loups. Moi, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE VI.

A. M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 26 de novembre.

AGRÉEZ aussi, monsieur le Prince, avec les remercimens de ma nièce et de nos enfans, ceux d'un vieillard ; car tous les âges sont également sensibles à votre mérite. Il est vrai que je ne peux plus jouer la comédie ; mais il en

eſt de ce plaiſir comme de tous ceux auxquels 1763.
il faut que je renonce : je les aime fort dans les autres ; ma jouiſſance eſt de ſavoir qu'on jouit. Je déſire, plus que je n'eſpère, de vous revoir entre nos montagnes ; l'apparition que vous y avez faite nous a laiſſé des regrets qui dureront long-temps. Nous ſerions trop heureux ſi nous étions faits pour vous poſſéder, comme nous le ſommes pour vous aimer et pour vous reſpecter. Le vieux malade s'acquitte parfaitement de ces deux devoirs. *V.*

LETTRE VII.

A M. MARMONTEL.

1 de décembre.

ENFIN, mon cher confrère, je puis vous appeler de ce nom. Voilà ce que je déſirais depuis ſi long-temps. Jugez de la joie de madame *Denis*, et de la mienne Voilà notre académie bien fortifiée ; les fripons et les ſots n'auront pas déſormais beau jeu. Le jour de votre réception ſera un grand jour pour les belles-lettres. Je ne peux vous exprimer le plaiſir que nous reſſentons ici. *V.*

1763.

LETTRE VIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

1 de décembre.

L'AVEUGLE fait ce qu'il peut pour amuser l'aveugle. Le quinze-vingt des Alpes convient que les remontrances des parlemens, leurs arrêts, leurs démissions, la *Pastorale* de monseigneur du Puy, sont des choses fort amusantes; mais il croit que le présent conte pourrait aussi faire passer un quart d'heure de temps, attendu (comme il est très-bien dit dans ledit conte) que les soirées d'hiver sont longues. Il faut que les aveugles fassent des contes, ou qu'ils jouent de la vielle; car, si on avait perdu quatre sens, il n'y aurait autre chose à faire qu'à se réjouir avec le cinquième.

Les Alpes présentent leurs respects à St. *Joseph*. On suppose que M. le président *Hénault* jouit d'une parfaite santé; on l'assure du plus tendre et du plus véritable attachement. *V*.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de décembre.

MES divins anges sauront qu'un jeune M. *Turretin* devait leur apporter des Tolérances, il y a environ quinze jours; que ce jeune M. *Turretin*, d'ailleurs fort aimable, s'est arrêté à

Lyon, et qu'il n'arrivera avec ſon paquet que dans quelques jours. 1763.

Je crois avoir dit à mes anges que cette petite requête de l'humanité et de la raiſon avait fort bien réuſſi auprès de madame de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiſeul*; c'eſt pourtant un ouvrage bien théologique, bien rabbinique. Mais comme il ne faut pas être toujours enfoncé dans la *Sainte-Ecriture*, vous aurez des contes tant que vous en voudrez; vous n'avez qu'à dire.

Faites-moi donc un peu part de votre conſpiration. Vous me traitez, comme *Léontine* et *Exupère* en uſent avec *Héraclius*; ils font tout pour lui, et ne lui en diſent pas un mot. Mais c'eſt, à mon ſens, un grand défaut, dans Héraclius, que ce prince reſte là pendant cinq actes, comme un grand nigaud, ſans ſavoir de quoi il s'agit. Mais je m'en remets entièrement à ma *Léontine* et à mon *Exupère*, et je vous donne même la préférence ſur ces deux perſonnages.

Nous ſommes enterrés ſous la neige; c'eſt le temps de s'égayer, car la nature eſt bien triſte. Je tâche de m'amuſer et d'amuſer mes divins *anges*. Je baiſe le bout de leurs ailes avec la plus grande dévotion. *V.*

1763.

LETTRE X.

AU MEME.

15 de décembre, jeudi au soir.

Je reçois une lettre céleste et bien consolante de mes anges, du 8 de décembre. Je ne me plains plus, je ne crains plus; mais je n'ai plus de Quakers. Il faudrait engager quelque honnête libraire à imprimer ce salutaire ouvrage à Paris.

Je rêverai à Olimpie. Je demande quinze jours ou trois semaines; car actuellement je suis surchargé, et les yeux me font beaucoup de mal.

J'avertis par avance que maman n'est point de l'avis de M. de *Thibouville*, mais je prierai DIEU qu'il m'inspire, et s'il me vient quelque bonne pensée, je la soumettrai à votre hiérarchie.

Songeons d'abord aux conjurés et aux roués. Je commence à n'être pas si mécontent de cette besogne, et je crois que, si mademoiselle *Duménil* jouait bien *Fulvie*, et mademoiselle *Clairon* pathetiquement *Julie*, la pièce pourrait faire assez d'effet. Cependant j'ai toujours sur le cœur l'ordre qu'on donne à *Julie*, au quatrième acte, d'aller prier Dieu dans sa chambre; c'est un défaut irremédiable. Mais où n'y a-t il pas des défauts? Peut-être cet endroit défectueux rebutera mademoiselle *Clairon*; elle aimera mieux le rôle de *Fulvie* : en ce cas, *Julie*

ferait, je crois, à mademoiselle *Dubois*, et cet arrangement vaudrait peut-être bien l'autre. 1763.

Je suis enchanté que l'affaire de la *Gazette littéraire* soit terminée ; mais je crains bien d'être inutile à cette entreprise. Il faut lire plusieurs livres, et je deviens aveugle : heureusement un aveugle peut faire des tragédies ; et, si les roués ne me découragent pas, vous entendrez parler de moi l'année prochaine.

Laissons-là *Icile*, je vous en supplie ; c'est un point sur un *i*. Ne me parlez point d'une engelure, quand le renvoi de *Julie* dans sa chambre me donne la fièvre double-tierce.

Le Corneille est entièrement fini depuis longtemps ; on l'aura probablement sur la fin de janvier. La petite-nièce à *Pierre* avance dans sa grossesse, tantôt chantant, tantôt souffrant. Notre petite famille est composée d'elle, de son mari, d'une sœur et d'un jésuite ; voilà un plaisant assemblage : c'est une colonie à faire pousser de rire. Je souhaite que celle de M. le duc de *Choiseul*, à la Guiane (qui est, ne vous déplaise, le pays d'Eldorado), soit aussi unie et aussi gaie. La nôtre se met toujours à l'ombre de vos ailes, et je vous adore du culte d'hyperdulie ; et, si les roués réussissent, j'irai jusqu'à latrie. Mettez moi, je vous en conjure, aux pieds de M. le duc de *Praslin*, pour l'année prochaine, et pour toutes celles où je pourrai exister.

1763.

LETTRE XI.

AU MEME.

30 de décembre.

Je mets sous les quatre ailes de mes anges ma réponse à notre ami *le Kain* et aux comédiens ordinaires du roi ; je les supplie de donner au féal *le Kain* ces deux paperasses. Si je croyais que mes anges, les conjurés, eussent le dessein de faire passer Olimpie avant les roués, j'y travaillerais sur le champ, quoique je ne sois guère en train ; c'est à mes conjurés à me conduire, et à me dire ce qu'il faut faire. Je ne suis que l'instrument de leur conspiration ; c'est à eux de me manier comme ils voudront.

Je fais toujours des contes de ma *Mère-l'oie*, en attendant leurs ordres. Il y a, je crois, une sottise dans le récit, en petits vers, de *Téone*, la gaillarde :

> Les dieux seuls *purent comparaître*
> A cet hymen précipité.

Il faut :

> Les dieux seuls *daignèrent* paraître,

Car les dieux ne comparaissent pas. Je vous supplie donc de corriger cette sottise, de votre main blanche. Vous m'allez demander pourquoi, étant lynx sur les fautes de mes contes à dormir debout, je suis taupe sur les défauts des tragédies ? mes anges, c'est qu'une tragédie est plus difficile à rapetasser qu'un conte. Il faut,

faut, pour une tragédie, un extrême recueillement; et j'ai à présent mon curé en tête. Il ne ressemble point du tout à l'hiérophante d'Olimpie, qui négligeait le temporel; mon prêtre me poursuit avec une vivacité tout-à-fait sacerdotale, et je ne sais trop que répondre au parlement de Dijon. J'ai pris la liberté d'exposer ma doléance, en peu de mots, à M. le duc de *Praslin*. 1763.

La Tolérance me tient aussi un peu en échec. Il y a un homme qui travaille à la cour en faveur des huguenots, et qui probablement ne réussira guère. On me fait craindre que la race des dévots ne se déchaine contre ma Tolérance: heureusement, mon nom n'y est pas; et vous savez que j'ai toujours trouvé ridicule qu'on mît son nom à la tête d'un ouvrage; cela n'est bon que pour un mandement d'évêque: *Par monseigneur*, CORTIAT, *secrétaire*.

On dit que l'archevêque de Paris avait préparé un beau mandement, bien chrétien, bien séditieux, bien intolérant, bien absurde, et que le roi lui a fait supprimer sa petite drôlerie. Cela passe pour constant; mais vous vous gardez bien de m'en dire un mot. Vous oubliez toujours que je suis bon citoyen; vous croyez que je n'habite que le temple d'Ephèse et la petite île de Reno, auprès de Bologne, où mes trois marroufles firent leurs proscriptions.

Comment va la *Gazette littéraire?* Il me vient d'Angleterre des paquets énormes; mais qu'en ferai-je avec mes pauvres yeux? je ne sais où j'en suis. DIEU vous donne santé et longue vie.

Respect et tendresse. *V.*

1763.

LETTRE XII.

A M. DE LA HARPE.

Décembre.

Après le plaisir, Monsieur, que m'a fait votre tragédie (*), le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. *Racine*, qui fut le premier qui eut du goût, comme *Corneille* fut le premier qui eut du génie, l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflures. Vous vous applaudissez de n'avoir pas fait des vers à retenir; et moi, Monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poëte cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire; voilà des vers que j'aime: jugez si je ne dois pas être très-content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite, attendu que vous avez beaucoup d'ennemis.

(*) *Warwick.*

Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère *Vadeblé* qu'il était janséniste ; le frère *Vadeblé* le disait au père *le Tellier* qui le disait au roi. Aujourd'hui, faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de Cinna. Il y a eu, de tout temps, des *Frérons* dans la littérature ; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, pour que les rossignols les mangent, afin de mieux chanter.

1763.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIII.

A M. LE DOCTEUR BIANCHI, *à Rimini.*

Vous avez prononcé, Monsieur, l'éloge de l'art dramatique, et je suis tenté de prononcer le vôtre. Je regarde cet art, dès mon enfance, comme le premier de tous ceux à qui ce mot de *beau* est attaché. On me dira : *Vous êtes Orfévre, monsieur Josse ?* mais je répondrai que c'est *Sophocle* qui m'a donné mes lettres de maîtrise, et que j'ai commencé par admirer avant de travailler.

Je vois avec plaisir que, dans l'Italie, cette mère de tous les beaux arts, plusieurs personnes de la première considération, non seulement, font des tragédies et des comédies, mais les représentent. M. le marquis *Albergati Capacelli* a fait des imitateurs. Ni vous, ni lui, ni

1763. moi, Monsieur, ne prétendons qu'on fasse de l'Europe la patrie des Abdérites; mais quel plus noble amusement les hommes bien élevés peuvent-ils imaginer? De bonne foi, vaut-il mieux mêler des cartes, ou ponter au pharaon? c'est l'occupation de ceux qui n'ont point d'ame; ceux qui en ont doivent se donner des plaisirs dignes d'eux. Y a-t-il une meilleure éducation que de faire jouer *Auguste* à un jeune prince, et *Emilie* à une jeune princesse? On apprend en même temps à bien prononcer sa langue, et à la bien parler; l'esprit acquiert des lumières et du goût, le corps acquiert des grâces; on a du plaisir, et on en donne très-honnêtement. Si j'ai fait bâtir un théâtre chez moi, c'est pour l'éducation de mademoiselle *Corneille*; c'est un devoir dont je m'acquitte envers la mémoire du grand-homme dont elle porte le nom.

Ce qu'il y avait de mieux au collége des jésuites de Paris, où j'ai été élevé, c'était l'usage de faire représenter des pièces par les pensionnaires, en présence de leurs parens. Plût à Dieu qu'on n'eût eu que cette récréation à reprocher aux jésuites! Les jansénistes ont tant fait qu'ils ont fermé leurs théâtres. On dit qu'ils fermeront bientôt leurs écoles. Ce n'est pas mon avis: je crois qu'il faut les soutenir et les contenir; leur faire payer leurs dettes, quand ils sont banqueroutiers; les pendre même, quand ils enseignent le parricide; se moquer d'eux, quand ils sont d'aussi mauvais critiques que frère *Berthier*. Mais je ne crois pas qu'il faille livrer notre jeunesse aux jansénistes, attendu que cette secte n'aime que le *Traité de la grâce*, de St.

Prosper, et se soucie peu de *Sophocle*, d'*Euripide* et de *Térence*, quoique, par une de ces contradictions si ordinaires aux hommes, *Térence* ait été traduit par les jansénistes de Port-royal. Faites aimer l'art de ces grands-hommes (je ne parle pas des jansénistes, je parle des *Sophocles*). Malheur aux barbares jaloux à qui DIEU a refusé un cœur et des oreilles; malheur aux autres barbares qui disent: On ne doit enseigner la vertu qu'en monologue; le dialogue est pernicieux. Eh! mes amis, si l'on peut parler de morale tout seul, pourquoi pas deux et trois? Pour moi, j'ai envie de faire afficher: On vous donnera, mardi, un sermon, en dialogue, composé par le révérend père *Goldoni*. 1763.

N'êtes-vous pas indigné, comme moi, de voir des gens qui se disent gravement: Passons notre vie à gagner de l'argent; cabalons, enivrons-nous quelquefois; mais gardons-nous d'aller entendre Polyeucte, etc.

LETTRE XIV.

A M. DAMILAVILLE, à Paris.

Le 1 de janvier.

Je reçois la belle lettre ironique de mon cher frère, du 25 de décembre, avec la lettre de frère *Thiriot*, et Ce qui plait aux dames, et l'Education des filles. Cette Education des filles était destinée à figurer avec d'autres éducations; car nous avons aussi élevé des garçons. Il est vrai que je m'amuse cet hiver à faire des 1764.

——contes, pour réjouir les soirs ma petite famille.
1764. Mais frère *Cramer* a fait une action abominable de copier chez moi l'Education des filles, et de l'envoyer à Paris : il ne faut pas fatiguer le public. Je me souviens trop que *la Serre*

Volume sur volume incessamment desserre.

Et frère *Thiriot*, à qui d'ailleurs je fais réparation d'honneur, m'écrit fort sensément qu'il faut user de sobriété.

Vous ne manquerez pas de contes, mes frères ; vous en aurez, et de très-honnêtes : un peu de patience, s'il vous plait.

Au reste, votre lettre du 25 est encore plus consolante qu'ironique. Je vois qu'on ne brûle, ni l'évêque d'Aléthopolis, ni quakre, ni Tolérance. Mais avez-vous vu l'arrêt du parlement de Toulouse contre le duc de *Fitz-James* ? Je vous l'envoie, mes frères ; la pièce est rare, et vaut mieux qu'un conte.

Vous remplissez mon ame d'une sainte joie, en me disant que le *Saint-Evremond* (*) perce dans le monde ; il fera du bien ; malgré les fautes horribles d'impression. Béni soit à jamais celui qui a rendu ce service aux hommes !

On parle beaucoup d'une œuvre toute différente, c'est le mandement de votre archevêque. On le dit imprimé clandestinement, comme les *Contes* de *la Fontaine*, et on dit qu'il ne sera pas si bien reçu. Pourrai-je obtenir un de ces mandemens, et un *Anti-financier* ? Si, par hasard, vous aviez mis par écrit vos idées sur

(*) Un livre philosophique publié sous le nom de *Saint-Evremond.*

la finance, je vous avoue que j'en ferais plus curieux que de tous les anti-financiers du monde. 1764.
Je m'imagine que vous avez des vues plus saines et des connaissances plus étendues que tous ceux qui veulent débrouiller ce chaos.

J'apprends que le parlement de Dijon vient de défendre, par un arrêt, de payer les nouveaux impôts; j'avoue que je suis bien mauvais serviteur du roi, car j'ai tout payé

Adieu, mon cher frère. *Saint-Evremond* est un très-grand saint.

LETTRE XV.

A M. GUY DUCHESNE, *libraire à Paris.*

Aux Délices, 1 de janvier.

Le dessein que vous me communiquez, Monsieur, de faire une jolie édition de la Henriade, sera, je crois, approuvé, parce que notre nation, devenue de jour en jour plus éclairée, en aime *Henri IV* davantage. J'ai été toujours étonné qu'aucun littérateur, aucun poëte du temps de *Louis XIII* et de *Louis XIV*, n'eût rien fait à la gloire de ce grand homme. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent.

Le bel éloge de *Maximilien de Sully*, par M. *Thomas*, a rendu le grand *Henri IV* plus cher à la nation : ainsi je pense que vous prenez le temps le plus favorable pour réimprimer la Henriade, et que l'amour pour le héros fera pardonner les défauts de l'auteur. Je n'étais pas digne de faire cet ouvrage quand je l'entrepris;

1764. j'étais trop jeune ; et à présent je suis trop vieux pour l'embellir.

La dédicace que vous voulez bien m'en faire m'est très-honorable ; mais, en me dressant ce petit autel, je vous prie d'y brûler en sacrifice votre Zulime et votre Droit du seigneur que vous avez imprimés sous mon nom, et qui ne sont point du tout mon ouvrage. Vous avez été trompé par ceux qui vous ont donné les manuscrits, et cela n'arrive que trop souvent ; c'est le moindre des inconvéniens de la littérature.

Quant aux souscriptions pour le Corneille, arrangez-vous avec l'éditeur de Genève ; je ne me suis mêlé que de commenter et de souscrire : tout ce que je sais, c'est que l'édition est finie. J'ai fait mes commentaires avec une entière impartialité, sachant bien que les belles pièces de *Corneille* n'ont pas besoin de louanges, et ses fautes ne font aucun tort à ce qu'il a de sublime.

On m'a envoyé de Paris un conte intitulé : Ce qui plait aux dames. J'y ai trouvé *remormora* pour *rememora*, *frange* pour *fange*, une rime oubliée et d'autres fautes ; je ne crois pas que l'imprimeur s'appelle *Robert Etienne*.

Je suis, de tout mon cœur, Monsieur, votre très-humble, etc.

Voltaire.

LETTRE

LETTRE XVI.

1764.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 6 de janvier.

Je ne m'étonne plus, Madame, que vous n'ayez pas reçu la Jeanne que je vous avais envoyée par la poſte, ſous le contre-ſeing d'un des adminiſtrateurs. Aucun livre ne peut entrer, par la poſte, en France, ſans être ſaiſi par les commis qui ſe font, depuis quelque temps, une aſſez jolie bibliothèque, et qui deviendront en tout ſens des gens de lettres On n'oſe pas même envoyer des livres à l'adreſſe des miniſtres. Enfin, Madame, comptez que la poſte eſt infiniment curieuſe; et, à moins que M. le préſident *Hénault* ne ſe ſerve du nom de la reine pour vous faire avoir une Pucelle, je ne vois pas comment vous pourrez parvenir à en avoir des pays étrangers.

Je m'amuſais à faire des contes de ma *Mère-l'oie*, ne pouvant plus lire du tout. Je ne ſuis pas préciſément comme vous, Madame; mais vous ſouvenez-vous des yeux de l'abbé de *Chaulieu*, les deux dernières années de ſa vie? figurez-vous un état mitoyen entre vous et lui, c'eſt préciſément ma ſituation.

Je penſe avec vous, Madame, que, quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris; il eſt ridicule de l'être dans une campagne, avec un des plus beaux aſpects de l'Europe.

1764 On a besoin absolument, dans cet état, de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage; la meilleure compagnie se rend chez vous, et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime.

Je sens bien que cette consolation est médiocre; rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable; on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie, et à la fin tout ce qu'on peut faire, c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, Madame, tant que vous pourrez; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinens et les impertinentes qu'on a vu mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule de ridicules qui ont passé devant les yeux. Si, de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois, il y en a un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert, mais enfin on n'a pas mieux, et c'est un parti forcé.

Pour M. le président *Hénault*, c'est tout autre chose; il rajeunit, il court le monde, il est gai, et il sera gai jusqu'à quatre-vingts ans, tandis que *Moncrif* et moi nous sommes probablement fort sérieux. DIEU donne ses grâces comme il lui plaît.

Avez-vous le plaisir de voir quelquefois monsieur d'*Alembert?* non-seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très-décidé, et c'est beau-

coup; car le monde eſt plein de gens d'eſprit qui ne ſavent comme ils doivent penſer. 1764.

Adieu, Madame; ſongez, je vous prie, que vous me devez quelque reſpect; car, ſi dans le royaume des aveugles les borgnes ſont rois, je ſuis aſſurément plus que borgne; mais que ce reſpeot ne diminue rien de vos bontés.

Il y a long-temps que je ſuis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre; je mourrai probablement ſans cette joie. Tâchons, en attendant, de jouer avec la vie; mais c'eſt ne jouer qu'à *Colinmaillard. V.*

LETTRE XVII.

A M. DAMILAVILLE.

7 de janvier.

GABRIEL ne tâtera plus de mes contes; ils ne courront plus Paris. Ces petites fleurs n'ont de prix que quand on ne les porte pas au marché; mon cher frère a raiſon.

J'ai été enchanté du diſcours de M. *Marmontel*, quoiqu'il y ait un endroit qui m'ait fait rougir. Il a pris, avec une habileté bien noble et bien adroite, le parti de nos frères contre les *Pompignan*. Tout annonce, Dieu merci, un ſiècle philoſophique; chacun brûle les tourbillons de *Deſcartes* avec l'*Hiſtoire du peuple de* DIEU, du frère *Berruyer*. Dieu ſoit loué!

Il y a long-temps que je n'ai reçu de lettres de M. et de madame d'*Argental*. Je ne ſais plus de nouvelles ni des belles-lettres, ni des affaires.

1764. Frère *Thiriot* écrit quatre fois par an, tout au plus. On me dit que le parlement de Grenoble est exilé. Le roi paraît mêler à sa bonté des actions de fermeté : d'un côté il cède à ce que les remontrances des parlemens peuvent avoir de juste, de l'autre il maintient les droits de l'autorité royale. Je crois que la postérité rendra justice à cette conduite digne d'un roi et d'un père.

On m'assure toujours que le mandement de l'archevêque de Paris est imprimé clandestinement, et qu'on en a vu plusieurs exemplaires. Si vous pouvez, mon cher frère, me procurer une de ces *Instructions pastorales* et un *Anti-financier*, vous me soulagerez beaucoup dans ma misère. Je suis entouré de frimats, accablé de rhumatismes. Mes yeux vont toujours fort mal, mais je me ferai lire ces deux ouvrages que j'attends avec impatience de vos bontés fraternelles.

Je ne fais rien de nouveau non plus du théâtre ; mais ce qui me touche le plus, c'est le beau projet que DIEU vous a inspiré à vous et à vos amis, et ce beau projet est.....

Ecr. l'inf.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de janvier.

Il faut que j'importune encore mes anges. Je viens de lire le livre de l'*Anti-financier*, et il me fait trembler pour celui de la Tolérance ; car,

ſi l'un dévoile les iniquités des financiers, l'autre
indique des iniquités non moins ſacrées. Il n'eſt 1764.
plus permis d'envoyer une Tolérance par la poſte; mais je demande comment un livre, qui a eu le ſuffrage de mes anges, de M. le duc de *Praslin*, de M. le duc de *Choiſeul*, de madame la ducheſſe de *Grammont* et de madame de *Pompadour*, peut être regardé comme un livre dangereux. Je ſuis toujours incertain ſi mes anges ont reçu mes paquets, ſi ma réponſe à l'aréopage comique leur eſt parvenue, s'ils ont été contens des Trois manières, s'ils conduiſent toujours leur conſpiration. Je les accable de queſtions, depuis quinze jours. Je ſais bien que les cérémonies du jour de l'an, les viſites, les lettres, ont occupé leur temps, et je ne leur demande de leurs nouvelles que quand ils auront du loiſir; mais alors je les ſupplie de me mettre un peu au fait de toutes les choſes ſur leſquelles j'ai fatigué leur complaiſance.

Je ne ſais encore ſi la *Gazette littéraire* eſt commencée; mais ce qui me fâche beaucoup, c'eſt que, ſi mes yeux guériſſent, la cure ſera longue, et je ne ſerai de long-temps en état de ſervir M. le duc de *Praslin*: s'ils ne guériſſent pas, je ne le ſervirai jamais. Celui de mes anges qui ne m'écrit point, me laiſſe toujours dans l'ignorance ſur ſes yeux et ſur l'état de ſa ſanté; et l'autre qui m'écrit ne me dit pas un mot de ce qui m'intéreſſe le plus.

N'avez-vous pas été frappés de l'énergie avec laquelle l'*Anti-financier* peint la misère du peuple, et les vexations des publicains? Mais il eſt, ce me ſemble, comme tous les philoſophes, qui

1764. réussissent très-bien à ruiner les systêmes de leurs adversaires, et qui n'en établissent pas de meilleurs.

Je finis ma lettre et ma journée par la douce espérance que je serai consolé par un mot de mes anges.

LETTRE XIX.

AU MEME.

10 de janvier.

Je suis affligé que le tyran du tripot se brouille avec vous. Voilà un beau sujet de guerre; cela est bien ridicule, bien petit. Ah, que de faiblesses chez nous autres humains! Mais existe-t-il un tripot? on dit qu'il n'y a plus que celui de l'opéra comique, et que c'est-là que tout l'honneur de la France s'est réfugié.

Autre sujet d'affliction, mais légère: la discorde est toujours à Genève. *Rousseau* a trouvé le secret d'allumer le flambeau du haut de sa montagne, sans qu'en vérité il y ait le moindre fondement à la querelle. Le peuple est insolent, et le conseil faible; voilà tout le sujet de la guerre. Le plaisant de l'affaire c'est, comme je vous l'ai déjà dit, que le peuple de *Calvin* prétend qu'un citoyen de Genève a le droit d'écrire tant qu'il veut contre le christianisme, sans que le conseil soit en droit de le trouver mauvais; et, pour rendre la farce complète, les ministres du saint Evangile sont du parti de *Jean-Jacques*, après qu'il s'est bien moqué d'eux. Cela paraît incompréhensible, mais cela est très-vrai. Il

faudrait cette fois recourir à la médiation de 1764.
Spinosa. Ce petit magot de *Rousseau* a écrit un gros livre contre le gouvernement, et son livre enchante la moitié de la ville. Il dit en termes formels qu'il faut avoir perdu le bon sens pour croire les miracles de *Jésus-Christ*. Malheureusement il m'a fourré-là très-mal à propos. Il dit au conseil que j'ai fait le *Sermon des cinquante*. Ah, *Jean-Jacques!* cela n'est pas d'un philosophe; il est infame d'être délateur, il est abominable de dénoncer son confrère, et de le calomnier aussi injustement. En un mot, mon cher ange, vous pouvez compter qu'on est aussi ridicule dans mon voisinage, qu'on l'était à Paris du temps des billets de confession; mais le ridicule est d'une espèce toute contraire.

LETTRE XX.

AU MEME.

11 de janvier.

Je ne sais qui me tient que je ne .... me plaigne de mes anges; si je m'en croyais, je ferais .... des remontrances à mes anges, je leur dirais ...... leur fait; mais je veux bien encore suspendre mon juste courroux pour cette poste; je fais plus :

Je t'ai comblé de vers, je t'en veux accabler.

Je me suis aperçu que le cinquième acte de leur conspiration demandait encore quelques

1764. touches, qu'il y avait des morceaux trop brusques, qui n'avaient pas leur rondeur nécessaire; que quelques vers étaient faibles, trop peu énergiques, trop communs. Je me suis souvenu surtout que mes anges, dans le temps qu'ils m'aimaient, dans le temps qu'ils m'écrivaient, me disaient que *Julie*, en parlant à *Octave*, ressemblerait trop à *Junie* parlant à *Néron*.

Enfin, hier, ne fesant plus de contes, je repris ce cinquième acte en sous-œuvre; et, au lieu de fatiguer les conjurés de quantité de petites corrections qu'il faudrait porter sur leur ancien exemplaire, je leur envoie un cinquième acte bien propre. Mais que les conjurés prennent bien garde, qu'ils se souviennent qu'on connaît l'écriture de mon secrétaire, et qu'ils risqueraient d'être découverts! Ainsi, selon leur grande prudence, ils feront transcrire le tout par une main inconnue et fidelle, ou, s'ils veulent, je leur en ferai faire une autre copie. Mais, selon leur grande indifférence, ils me laissent dans ma grande ignorance sur tout ce que je leur ai demandé, sur les paquets que je leur ai envoyés, sur leur santé, sur leurs bontés, sur la *Gazette littéraire*, sur un paquet qui est venu pour moi d'Angleterre, à l'adresse de M. le duc de *Praslin*.

Respect, tendresse et douleur. *V.*

LETTRE XXI.

1764.

AU MEME.

13 de janvier.

C'EST donc aujourd'hui le 13 de janvier; c'est donc en vain que j'ai envoyé des mémoires, des contes, des livres, des vers, des actes. Je languis sans réponse, depuis le 22 de décembre; je meurs; les anges m'ont tué par leur silence. Le silence est le juste châtiment des bavards. Je meurs, je suis mort. Un *De profundis*, s'il vous plaît, à *V*.

LETTRE XXII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 13 de janvier.

VOUS voulez donc, Monsieur, que les aveugles vous écrivent; mais *Tirésie* et le vieux bon homme Tobie écrivaient-ils? que pouvaient-ils mander? que pouvaient-ils dire? Les pauvres gens étaient surement bien empêchés. Quand *Tobie* aurait écrit trois ou quatre fois à un sénateur de Babylone qu'une hirondelle lui avait chié dans les yeux, pensez-vous que le sénateur eût été bien réjoui des bavarderies de *Tobie*? Vous dirais-je que nous avons beaucoup de neige sur nos montagnes, que je me traîne avec un bâton au coin du feu, que je fais ce que je peux pour guérir mes yeux, et que je n'en peux venir à bout, que mon théâtre est fermé, qu'il faut que

1764. je m'accoutume à toutes les privations? Dieu vous préserve de jamais tomber dans cet état! Heureusement vous êtes encore jeune; vous avez l'occupation des affaires et l'amusement des plaisirs: voilà tout ce qu'il faut à l'homme. Conservez long-temps tous vos avantages; gouvernez Bologne pendant l'hiver, et le théâtre pendant l'été. Jouissez de la vie; je supporte la mienne; et, tant qu'elle durera, je vous serai bien tendrement attaché. *V.*

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de janvier.

J'ÉTAIS mort, comme vous savez; la lettre de mes anges, du 12 de janvier, ne m'a pas tout-à-fait ressuscité, mais elle m'a dégourdi. Il y a eu certainement trois paquets détenus à la poste. On ne veut absolument point de livres étrangers par les courriers; il faut subir sa destinée: mais avec ces livres on a retenu le conte des Trois manières, qui était adressé à M. de *Courteille*; et ce qu'il y a de plus criant, de plus contraire au droit des gens, c'est que ce conte manuscrit était tout seul de sa bande, et ne fesait pas un gros volume. Le roi ne peut pas avoir donné ordre qu'on faisît mon conte; et, s'il l'a lu, il en aura été amusé pour peu qu'il aime les contes.

Je soupçonne donc que ce conte est actuellement entre les mains de quelque commis de

la poſte qui n'y entend rien. Comment fléchir
M. *Janel?* eſt-il poſſible que la plus grande con- 1764.
ſolation de la vie, celle d'envoyer des contes
par la poſte, ſoit interdite aux pauvres humains?
Cela fait ſaigner le cœur.

Ce qui m'émerveille encore, c'eſt que M. le duc de *Praslin* n'ait point reçu de réponſe de monſieur le premier préſident de Dijon. Cette reponſe ſerait-elle avec mon conte? J'ai ſupplié M. le duc de *Praslin* de vouloir bien faire ſignifier ſes volontés à mon avocat *Mariette.* Il fera ce qu'il jugera à propos.

Mais quoi! la conſpiration des roués s'en eſt donc allée en fumée? J'ai envoyé en dernier lieu un cinquième acte des roués; il eſt ſans doute englouti avec mon conte. La pièce des roués me paraiſſait aſſez bien; la conſpiration allait ſon train. Ce cinquième acte me paraiſſait très-fortifié; mais s'il eſt entre les mains de M. *Janel*, que dire? que faire? M. le duc de *Praslin* ne pourrait-il pas me recommander à M. *Janel*, comme un bon vieillard qu'il honore de ſa pitié? Je ſuis sûr que cela ferait un très-bon effet.

Par où, comment enverrai-je une Olimpie rapetaſſée qu'on me demande? M. *Janel* me ſaiſira tous mes vers.

M. *le Franc de Pompignan* envoie par la poſte autant de vers hébraïques qu'il veut, et moi, je ne pourrai pas envoyer un quatrain! et mes paquets feront traités comme des étoffes des Indes!

Vous me parlez, mes divins anges, de diſtribution de rôles; mais auparavant il faut que la

1764. pièce soit en état, et j'enverrai le tout ensemble.

Mes anges peuvent être persuadés que je leur ai écrit toutes les postes depuis un mois, sans en manquer une, et toujours sous l'enveloppe de M. de *Courteille*; qu'ils jugent de ma douleur et de mon embarras!

On m'a mandé d'Angleterre qu'il m'était venu un gros paquet de livres pour la *Gazette littéraire*. Je n'entends pas plus parler de ce paquet que de mon conte; je n'entends parler de rien, et je reste dans la banlieue de Genève, tapi dans les neiges comme un blaireau.

Je n'ai point du tout été la dupe de tous les bruits qui ont couru sur une représentation à Versailles, et j'ai jugé que cette représentation n'aurait pas beaucoup de suite.

Je me mets sous les ailes de mes anges, dans l'effusion et dans l'amertume de mon cœur.

N. B. Remarquez bien que, depuis un mois, je n'ai reçu d'eux qu'une lettre.

Remarquez encore que j'approuve de tout mon cœur l'idée du père *Corneille*. Je vais écrire, ou plutôt faire écrire (car mes yeux refusent le service), à *Gabriel Cramer*, à Genève, qu'il s'arrange avec les distributeurs des exemplaires à Paris, pour que le père *Corneille* en porte à qui il voudra. Il sera sans doute très-bien accueilli du roi.

LETTRE XXIV.

A M. DAMILAVILLE.

28 de janvier.

Il faut ſe réſigner, mon cher frère, ſi les ennemis de la tolérance l'emportent: *Curavimus Babylonem et non eſt ſanata, derelinquamus eam.* Il n'y aura jamais qu'un petit nombre de philoſophes et de juſtes ſur la terre.

Je vous remercie de l'*Anti-financier.* L'ouvrage eſt violent, et porte à faux d'un bout à l'autre. Comment un conſeiller au parlement peut-il toujours prononcer la chimère de ſon impôt unique, tandis qu'un autre conſeiller, devenu contrôleur général, eſt indiſpenſablement obligé de conſerver tant d'autres taxes? De plus, on confond trop ſouvent dans cet ouvrage le parlement, cour ſupérieure à Paris, avec le parlement de la nation qui était les Etats généraux. Je vois que dans tous les livres nouveaux on parle au haſard. Dieu veuille qu'on ne ſe conduiſe pas de même!

Je ſuis bien aiſe d'amuſer les frères de quelques notes ſur *Corneille*, en attendant qu'ils aient l'édition. Je voudrais que nos philoſophes, les *Diderot*, les d'*Alembert*, les *Marmontel* viſſent ces remarques. Je penſe qu'ils feront de mon avis, et j'en appelle au ſentiment de mon cher frère.

Je le remercie du *Droit eccléſiaſtique* qu'il m'a fait parvenir par l'enchanteur *Merlin*. On dit que *Lambert* eſt en priſon; et, ce qui eſt

1764. étrange, ce n'eſt pas pour avoir imprimé les mal-ſemaines de *Fréron*.

On a beaucoup parlé à Paris du retour du cardinal de *Bernis*; on l'a regardé comme un grand événement, et c'en eſt un fort petit. Mais eſt-il vrai que vingt-quatre jéſuites du Languedoc ſe ſont choiſi un provincial? eſt-il vrai que votre parlement demande au roi l'expulſion de tous les jéſuites de Verſailles? eſt-il vrai qu'on tient au parlement l'affaire de l'archevéque ſur le bureau, et qu'on s'expoſe à l'excommunication mineure et majeure?

Je ne peux plus que faire des vœux pour la tolérance; il me paraît qu'il n'y en a plus guère dans le monde. Les ennemis ſont ardens et les fidelles ſont tièdes. Je recommande notre petit troupeau à vos ſoins paternels.

J'ai toujours oublié de demander à frère d'*Alembert* ce qu'était devenu le pauvre frère de *Prades*. N'en ſavez-vous point de nouvelles? Prions DIEU pour lui, et *écr. l'inf.*... Priez auſſi DIEU pour moi, car je ſuis bien malade.

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, le 20 de janvier.

CE n'eſt pas un petit renverſement du droit divin et humain que la perte d'un conte à dormir debout et d'un cinquième acte qui pourrait faire le même effet ſur le parterre, qui a le malheur d'être debout à Paris. J'ai écrit à mes

anges gardiens une lettre ouverte que j'ai adressée à M. le duc de *Praslin ;* j'adresse aussi mes complaintes douloureuses et respectueuses à M. *Janel* qui, étant homme de lettres, doit favoriser mon commerce. Je conçois après tout que, dans le temps que l'*Anti-financier* causait tant d'alarmes, on ait eu aussi quelques inquiétudes sur l'*Anti-intolérant ;* ce dernier ouvrage est pourtant bien honnête, vous l'avez approuvé. MM. les ducs de *Praslin* et de *Choiseul* lui donnaient leur suffrage; madame de *Pompadour* en était satisfaite. Il n'y a donc que le sieur évêque du Puy et ses consors qui puissent crier. Cependant, si les clameurs du fanatisme l'emportent sur la voix de la raison, il n'y a qu'à suspendre pour quelque temps le débit de ce livre qui aurait le crime d'être utile, et, en ce cas, je supplierais mes anges d'engager frère *Damilaville* à supprimer l'ouvrage pour quelques mois, et à ne le faire débiter qu'avec la plus grande discrétion. Ah! si mes anges pouvaient m'envoyer la petite drôlerie de l'hiérophante de Paris, qu'ils me feraient plaisir! car je suis fou des mandemens depuis celui de *Jean George.* Mes anges me répondront peut-être qu'ils ne se soucient point de ces bagatelles épiscopales; qu'ils veulent qu'*Olimpie* meure au cinquième acte; que c'est-là l'essentiel; je leur enverrai incessamment des idées et des vers, mais pourquoi avoir abandonné la conspiration? pourquoi s'en être fait un plaisir si long-temps pour y renoncer? Si vous trouvez les roués passables, que ne leur donnez-vous la préférence que vous leur aviez destinée. Si vous trouvez les roués insipides, il ne

1764.

1764. faut jamais les donner. Répondez à ce dilemme : je vous en défie ; au reste votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Je me prosterne au bout de vos ailes.

N. B. J'ai écrit une lettre fort bien raisonnée à M. le duc de *Praslin* sur les dixmes.

Respect et tendresse.

LETTRE XXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 24 de janvier.

J'AI des remercîmens à faire à monseigneur mon héros, de la pitié qu'il a eue du sieur *Ladouze*, incendié à Bordeaux ; et, si j'osais, je prendrais encore la liberté de lui recommander ce pauvre *Ladouze ;* mais mon héros n'a besoin des importunités de personne, quand il s'agit de faire du bien.

On a ri de Grenoble à Gex d'une lettre de monsieur le gouverneur de Guienne à monsieur le commandant de Dauphiné, dans laquelle il demande quelle est l'étiquette quand on pend les gouverneurs de province. J'espère qu'en effet on finira par rire de tout ceci, selon la louable coutume de la nation. Je ris aussi, quoiqu'un pauvre diable de quinze-vingt ne soit pas trop en joie.

On n'a pu envoyer à monseigneur le maréchal les exemplaires cornéliens, attendu qu'on n'a pas encore les estampes, que la liste des souscripteurs n'est pas encore imprimée, et qu'il y a toujours

jours des retardemens dans toutes les affaires 1764.
de ce monde.

Je crois que M. le cardinal de *Bernis* finira par être archevêque, mais d'*Alembert* doute qu'ayant fait les Quatre saisons, il fasse encore la pluie et le beau temps.

On prétend que l'électeur palatin se met sur les rangs pour être roi de Pologne. Je le trouve bien bon, et je suis fort fâché, pour ma part, qu'il veuille se ruiner pour une couronne qui ne rapporte que des dégoûts.

Je me mets aveuglément aux pieds de mon héros. *V.*

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 27 de janvier.

DITES-MOI donc, mes anges, si vous avez enfin reçu un cinquième acte et un conte. Une certaine inquisition se serait-elle étendue jusque sur ces bagatelles ? et quand le lion ne veut pas souffrir de cornes dans ses Etats, faut-il aussi que les lièvres craignent pour leurs oreilles ? L'aventure de la Tolérance me fait beaucoup de peine. Je ne peux concevoir qu'un ouvrage que vous avez tant approuvé puisse être regardé comme dangereux. Je n'ai d'ailleurs, et je ne veux avoir d'autre part à cet ouvrage, que celle d'avoir pensé comme vous. Il y a trop de théologie, trop de *Sainte-Ecriture*, trop de citations, pour qu'on puisse raisonnablement supposer qu'un pau-

vre feſeur de contes y ait mis la main. Je me
1764. borne à conſeiller à l'auteur de ſupprimer cet ouvrage en France, ſi la tolérance n'eſt pas tolérée par ceux qui ſont à la tête du gouvernement. Mais enfin, quand madame de *Pompadour* en eſt ſatisfaite, quand MM. les ducs de *Choiſeul* et de *Praslin* témoignent leur approbation, quand M. le marquis de *Chauvelin* joint ſon enthouſiaſme au vôtre, qui donc peut proſcrire un livre qui ne peut enſeigner que la vertu ?

Si le roi avait eu le temps de le lire chez madame de *Pompadour*, l'auteur oſerait ſe flatter que ſa Majeſté n'en aurait pas été mécontente, et c'eſt ſur la bonté du cœur du roi qu'il fonde cette eſpérance.

Monſieur le chancelier, dans les premiers jours d'un miniſtère difficile, aurait-il abandonné l'examen de ce livre à quelqu'un de ces eſprits épineux qui veulent trouver du mal partout où le bien ſe trouve avec candeur et ſans politique ?

Enfin, pourquoi a-t-on retenu à la poſte de Paris tous les exemplaires que pluſieurs particuliers de Genève et de Suiſſe avaient envoyés à leurs amis, ſous les enveloppes qui paraiſſaient devoir être les plus reſpectées ? Cette rigueur n'a commencé qu'après que les éditeurs ont eu la circonſpection dangereuſe d'en envoyer eux-mêmes un exemplaire à monſieur le chancelier, de le ſoumettre à ſes lumières, et de le recommander à ſa protection. Il ſe peut que les précautions qu'on a priſes pour faire agréer le livre, ſoient préciſément, ce qui a cauſé ſa diſgrâce. Mes chers anges ſont très à portée de s'en ins-

truire. On peut parler ou faire parler à monfieur le chancelier. Je les conjure de vouloir bien s'éclaircir et m'éclairer. Tout fuiffe que je fuis, je voudrais bien ne pas déplaire en France. Je cherche à me raffurer en me figurant que, dans la fermentation où font les efprits, on ne veut pas s'expofer aux plaintes de la partie du clergé qui perfécute les proteftans, tandis qu'on a tant de peine à calmer les parlemens du royaume. Si ce qu'on propofe dans la tolérance eft fage, on n'eft pas dans un temps affez fage pour l'adopter. Pourvu qu'on ne fache pas mauvais gré à l'auteur, je fuis très-content, et j'attends ma confolation de mes anges. 1764.

On me mande que plufieurs évêques font des mandemens, à l'exemple de M. de *Beaumont*, et qu'ils iront tenir un concile à Sept-Fons. Je ne fais fi le rappel de tous les commandans eft une nouvelle vraie. Je m'en tiens aux événemens, et je n'y fais point de commentaires comme fur *Corneille*. Les graveurs feuls empêchent que l'édition de Corneille n'arrive.

Mais, encore une fois, pourquoi abandonner votre confpiration ? eft-ce le ton d'aujourd'hui de commencer une chofe pour ne la pas finir ?

Je vous falue de loin, mes divins anges, et je crois que ces mots de *loin* font bien convenables dans le temps préfent ; mais je vous falue avec la plus vive tendreffe.

1764.

LETTRE XXVIII.

A M. D'AMILAVILLE.

27 de janvier.

Vos lettres, mon cher frère, sont une grande consolation pour le quinze-vingt des Alpes; elles me font voir combien les philosophes sont au-dessus des autres hommes. Il me semble que vous voyez les choses comme il faut les voir.

Il est certain que les inondations ont arrêté quelquefois les courriers; mais il n'est pas moins vrai que les premières personnes de l'Etat n'ont pu recevoir de Tolérance par la poste. Vous savez qu'on me fait trop d'honneur en me soupçonnant d'être l'auteur de cet ouvrage; il est au-dessus de mes forces. Un pauvre faiseur de contes n'en sait pas assez pour citer tant de pères de l'Eglise avec du grec et de l'hébreu.

Quel que soit l'auteur, il paraît qu'il n'a que de bonnes intentions. J'ai vu des lettres des hommes les plus considérables de l'Europe, qui sont entièrement de l'avis de l'auteur depuis le commencement jusqu'à la fin; mais il y a des temps où il ne faut pas irriter les esprits qui ne sont que trop en fermentation. J'oserais conseiller à ceux qui s'intéressent à cet ouvrage, et qui veulent le faire débiter, d'attendre quelques semaines, et d'empêcher que la vente ne soit trop publique.

Je vous remercie bien de l'exploit du marquis de *Créqui*. (*) Voilà, de tous les exploits

(*) Voyez la Lettre du 1 fevrier.

qu'ont fait les Français depuis vingt ans ; le meilleur assurément. Cela vaut mieux que tous les mandemens que vous pourriez m'envoyer. *Christophe* à Sept-Fons aura l'air d'un martyr, et j'en suis fâché ; mais on se souviendra que, *non Sept-Fons, sed causa facit martyrem.* Les mandemens des autres évêques ne feront pas, je crois, un grand effet dans la nation ; mais le rappel des commandans, le triomphe des parlemens, etc., sont une énigme dont je ne puis ou n'ose deviner le mot. C'est le combat des élémens dont les yeux profanes ne peuvent découvrir le principe. 1764.

Je me flatte qu'enfin l'épidémie des remontrances va cesser comme la mode des pantins. Mais celle de l'opéra comique subsistera longtemps ; c'est-là le vrai génie de la nation.

Voici un petit billet pour frère *Thiriot.* Je crains bien qu'il ne tâte aussi de la banqueroute de ce notaire. C'était une chose inouie autrefois qu'un notaire pût être banqueroutier ; mais depuis que *Mazade*, *Porlier*, conseillers au parlement, *Bernard*, maître des requêtes, ont fait de belles faillites, je ne suis plus étonné de rien. Ce maître *Bernard*, surintendant de la maison de la reine, beau-frère du premier président de la première classe du parlement de France, et monsieur son fils, l'avocat général, ont emporté, à madame *Denis* et à moi, environ quatre-vingt mille livres, et monsieur le président *Molé* a toujours été si occupé des remontrances sur les finances, qu'il a toujours oublié de me faire rendre justice de monsieur son beau-frère.

1764. Eſt-il vrai que M. de *Laverdy* a déjà fait beaucoup de retranchemens dans les dépenſes publiques et dans les profits de quelques particuliers ? Si cela eſt, il ſauve quelques écus, mais il doit des millions.

Je ne ſais aucune nouvelle du tripot de la comédie, ni des autres tripots qui ſe croient plus eſſentiels. Je ſerai affligé ſi la pièce de frère *Saurin* eſſuie un affront ; c'eſt un des frères les plus perſuadés ; je ſouhaite qu'il ſoit un des plus zélés. Frère *Helvétius* eſt-il à Paris ? Tâchez d'avoir quelque choſe d'édifiant à me dire touchant le petit troupeau. Cultivez la vigne, mon cher frère, et *écr. l'inf*....

LETTRE XXIX.

A M. MARMONTEL.

28 de janvier.

PUISQUE les choſes ſont ainſi, mon cher ami, je n'ai qu'à gémir et à vous approuver. Vous rendrez du moins juſtice à mes intentions ; je voulais qu'aucune voix ne manquât à vos triomphes. Ce que vous m'apprenez me fait une vraie peine. Je me conſolerai ſi la littérature jouit à Paris de la liberté, ſans laquelle elle ne peut exiſter, ſi la philoſophie n'eſt point perſécutée, ſi une ſecte affreuſe de rigoriſtes ne ſuccède pas aux jéſuites, ſi le petit lumignon de raiſon que vous contribuez à ranimer dans la nation, ne vient pas bientôt à s'éteindre. On dit qu'un pédant de l'univerſité écrit déjà contre l'*Eſprit*

des lois. Le principal mérite de ce livre eſt d'établir le droit qu'ont les hommes de penſer par eux-mêmes. Voilà les vraies libertés de l'Egliſe gallicane qu'il faut que votre aimable coadjuteur de Strasbourg ſoutienne. Il y aura toujours en France une eſpèce de ſorciers vêtus de noir, qui s'efforceront de changer les hommes en bêtes; mais c'eſt à vous et à vos amis à changer les bêtes en hommes. On dit que ce *Bougainville*, à qui un homme de tant de mérite a ſuccédé, n'était, en effet, qu'une très-méchante bête; que c'était lui qui avait accuſé *Boindin* d'athéiſme, et qui l'avait perſécuté, même après ſa mort. Si cela eſt, ce malheureux, connu ſeulement par une plate traduction d'un plat poëme, méritait quelques reſtrictions aux éloges que vous lui avez donnés. Il ſe trouve que l'auteur et le traducteur étaient perſécuteurs.

1764.

L'auteur de l'*Anti-Lucrèce* ſollicita l'excluſion de l'abbé de *Saint-Pierre*, et le translateur proſaïque de l'*Anti-Lucrèce* priva *Boindin* de l'éloge funèbre qu'il lui devait. Cet *Anti-Lucrèce* m'avait paru un chef-d'œuvre quand j'en entendis les quarante premiers vers récités par la bouche mielleuſe du cardinal; l'impreſſion lui a fait tort. J'aime mieux un de vos contes moraux que tout l'*Anti-Lucrèce*. Vous devriez bien nous faire des contes philoſophiques, où vous rendriez ridicules certains ſots et certaines ſottiſes, certaines méchancetés et certains méchans; le tout avec diſcrétion, en prenant bien votre temps, et en rognant les ongles de la bête quand vous la trouverez un peu endormie.

1764. Faites mes complimens à tous nos frères qui composent le *pusillum gregem*. Que nos frères s'unissent pour rendre les hommes le moins déraisonnables qu'ils pourront! qu'ils tâchent d'éclairer jusqu'aux hiboux, malgré leur haine pour la lumière! Vous serez bénis de DIEU et des sages.

Madame *Denis* et moi nous vous serons toujours bien attachés.

LETTRE XXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 de janvier.

Mes anges trouveront ici un mémoire qu'ils sont suppliés de vouloir bien donner à M. le duc de *Praslin*. On dit qu'ils sont extrêmement contens du nouveau mémoire de *Mariette* en faveur des *Calas*. Je crois que leur affaire sera finie avant celle des dixmes de Ferney. *Melpomène*, *Clio* et *Thalie*, c'est à dire les tragédies, l'histoire et les contes, n'empêchent pas qu'on ne songe à ses dixmes, attendu qu'un homme de lettres ne doit pas être un sot qui abandonne ses affaires pour barbouiller des choses inutiles.

Je sais la substance du mandement de votre archevêque; mais je vous avoue que je voudrais bien en avoir le texte sacré. On dit que l'exécuteur des hautes œuvres de *messieurs* a brûlé la *Pastorale* de monseigneur. Si monsieur l'exécuteur a lu autant de livres qu'il en a brûlé, il doit être un des plus savans hommes du royaume.

Mons

Mons du Puy en Velay n'a pas les mêmes honneurs ; il voudrait bien être lu, dût-il être brûlé. L'hiſtoriographe des ſinges aura beau jeu quand il écrira l'hiſtoire du temps. 1764.

Je ſuppoſe que mes anges ont reçu mes deux derniers mémoires envoyés à M. de *Courteille*. Je cours toujours après mon cinquième acte et après mon conte, et je vois que les enfers ne rendent rien.

J'ai reçu une lettre de M. de *Thibouville*. *Le Kain* m'a écrit auſſi, et je ſuis fâché qu'il ſoit dans le ſecret de la conſpiration.

Je ne réponds à perſonne ; je n'envoie rien : mes raiſons ſont qu'on joue Caſtor et Pollux, qu'on va jouer Idoménée, qu'on eſt fou de l'opéra comique, qu'il faut du temps pour tout, et que j'attends les ordres de mes anges, me proſternant ſur leurs ailes.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE DE VALBELLE,

Qui avait fait graver le beau portrait de mademoiſelle Clairon, en Médée.

Ferney, 30 de janvier.

Je prie celui qui éterniſe les traits de mademoiſelle *Clairon* ſur le bronze, comme ſes talens le ſont dans les cœurs, de vouloir bien agréer mes très-humbles remercîmens. J'eſpère que mes yeux me permettront bientôt de reconnaître des traits qui ſont ſi chers au public.

1764. Je me consolerai, en voyant la figure de *Melpomène*, du malheur de ne la pas entendre, et je respecterai toujours les monumens de l'amitié. *V.*

LETTRE XXXII.

A M. DAMILAVILLE.

30 de janvier.

Je demeure toujours persuadé avec vous, mon cher frère, que ce temps-ci n'est pas propre à faire paraître le Traité sur la tolérance. Je n'en suis point l'auteur, comme vous savez, et je ne m'intéressais à cet ouvrage uniquement que par principe d'humanité. Ce même principe me fait désirer que l'ouvrage ne paraisse point. C'est un mets qu'il ne faut présenter que quand on aura faim. Les Français ont actuellement l'estomac surchargé de mandemens, de remontrances, d'opéra comiques, etc. Il faut laisser passer leur indigestion.

Est il vrai, mon cher frère, qu'on a mis en lumière, au bas de l'escalier du mai, la *Pastorale* de monseigneur? L'auteur sera assurément inséré dans le *Martyrologe* romain. Tout ceci ne fait pas de bien à l'*inf*.... Nos plus grands ennemis combattent pour la bonne cause, sans le savoir. Tout ce que je crains, c'est qu'un esprit de presbytérianisme ne s'empare de la tête des Français, et alors la nation est perdue. Douze parlemens jansénistes sont capables de faire des Français un peuple d'atrabilaires.

Il n'y a plus de gaieté qu'à l'opéra comique. 1764.
Tous les livres écrits depuis quelque temps, respirent je ne sais quoi de sombre et de pédantesque, à commencer par l'*Ami des hommes*, et à finir par les *Richesses de l'Etat*. Je ne vois que des fous qui calculent mal.

Vous m'aviez promis le livre du *lourd Crévier*. Je vous demande en grâce de le joindre aux *fonctions du parlement*. Je souhaite que le livre attribué à *Saint-Evremond*, dont vous m'avez régalé, puisse être sur toutes les cheminées de Paris. Il a beau être farci de fautes d'impression, il fera toujours beaucoup de bien. *Ecr. l'inf.*, *écr. l'inf....*

LETTRE XXXIII.

A M. DE CHAMPFORT.

Janvier.

Je saisis, Monsieur, avec vous et avec M. de *la Harpe*, un moment où le triste état de mes yeux me laisse la liberté d'écrire. Vous parlez si bien de votre art, que, si même je n'avais pas vu tant de vers charmans dans la *Jeune indienne*, je serais en droit de dire: Voilà un jeune homme qui écrira comme on fesait il y a cent ans. La nation n'est sortie de la barbarie que parce qu'il s'est trouvé trois ou quatre personnes à qui la nature avait donné du génie et du goût qu'elle refusait à tout le reste. *Corneille*, par deux cents vers admirables, répandus dans ses ouvrages; *Racine*, par tous les

siens; *Boileau*, par l'art, inconnu avant lui,
1764. de mettre la raison en vers; un *Pascal*, un *Bossuet*, changèrent les Velches en Français: mais vous paraissez convaincu que les *Crébillon* et tous ceux qui ont fait des tragédies aussi mal conduites que les siennes, et des vers aussi durs et aussi chargés de solécismes, ont changé les Français en Velches. Notre nation n'a de goût que par accident; il faut s'attendre qu'un peuple, qui ne connut pas d'abord le mérite du Misanthrope et d'Athalie; et qui applaudit à tant de monstrueuses farces, sera toujours un peuple ignorant et faible, qui a besoin d'être conduit par le petit nombre des hommes éclairés. Un polisson comme *Fréron* ne laisse pas de contribuer à ramener la barbarie; il égare le goût des jeunes gens, qui aiment mieux lire pour deux sous ses impertinences, que d'acheter chèrement de bons livres, et qui même ne sont pas souvent en état de se former une bibliothéque. Les feuilles volantes sont la peste de la littérature.

J'attends avec impatience votre *Jeune indienne*; le sujet est très-attendrissant. Vous savez faire des vers touchans; le succès est sûr; personne ne s'y intéressera plus que votre très-humble et obéissant serviteur. *V.*

LETTRE XXXIV.

1764.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 1 de février.

Le mot *episcopos*, évêque, ne renferme pas le mot hébreu, *prêcheur, apôtre, envoyé à Jérusalem*. Ce ne fut qu'à la fin du premier siècle, et au commencement du second, qu'on distingua les *épiscopois*, les *presbytériens*, les *pistois*, les *diacres*, les *catéchumènes* et *énerguménes*. Il n'est fait aucune mention dans les *Actes des Apôtres*, du voyage de *Simon Barjone* à Rome. *Justin* est le premier qui ait imaginé la fable de *Simon Barjone* et de *Simon le magicien* à Rome. Nulle primauté ne peut être dans *Barjone*, puisque *Paul* s'éleva contre lui sans en être repris par personne.

Il est clair, depuis les premiers siècles jusqu'aujourd'hui, que l'Eglise grecque, beaucoup plus étendue que la nôtre, n'a jamais reconnu la primatie de Rome. St *Cyprien*, dans ses lettres aux évêques de Rome, ne les appelle jamais que frères et compagnons.

Quant au *Pentateuque*, ces mots *au-delà du Jourdain; le cananéen était alors en ce pays-là; le lit de fer d'Og, roi de Bazan, est le même qui se trouve aujourd'hui en Rabbath; il appela tout ce pays Bazan, et le village de Jair jusqu'aujourd'hui; Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan; avant qu'aucun roi ait régné sur Israël:* tous ces passages et beaucoup d'autres prouvent que *Moïse* n'est point l'auteur

E 3

1764. de ces livres, puiſque *Moïſe* n'avait point paſſé le Jourdain, puiſque le cananéen était de ſon temps dans le pays, etc. Le grand *Newton* et le ſavant *le Clerc* ont démontré la vérité de ce ſentiment.

Cette fauſſe citation, *et il ſera appelé nazaréen*, n'eſt pas la ſeule; et, pendant deux ſiècles entiers, tout eſt plein de citations fauſſes et de livres apocryphes. On pouſſa l'impudence juſqu'à ſuppoſer ces vers acroſtiches de la ſibylle *Erythrée*:

> Avec cinq pains et trois poiſſons
> Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
> Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront
> Il remplira douze paniers.

Voilà une petite partie de ce qu'on peut répondre aux queſtions dont monſieur l'abbé veut bien honorer ſon ſerviteur et ſon ami. Monſieur l'abbé ne peut rendre un plus grand ſervice aux hommes qu'en favoriſant la nouvelle édition du curé de But et d'Etrepigny en Champagne.

Monſieur l'abbé devrait avoir reçu un ſermon qui lui avait été adreſſé en droiture, mais il y a trop de curieux dans le monde: il faudra, quand il voudra écrire à ſon ſerviteur, qu'il faſſe paſſer ſes lettres par la couturière à laquelle on adreſſe celle-ci.

On fait mille tendres complimens à monſieur l'abbé.

LETTRE XXXV.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

1 de février.

Mon cher frère, je n'ai point été trompé dans mes espérances. Le Réquisitoire de maître *Omer* est un des plus plats ouvrages que j'aie jamais lus. Il n'y a pas quatre lignes qui soient écrites en français, et son style pédantesque est digne de lui. – Je suppose, par les citations, que le *Mandement* de maître de *Beaumont* est aussi ennuyeux que le *Discours* de maître *Omer*.

De tout ce que j'ai vu depuis dix ans sur toutes ces pauvretés qui ont agité tant d'énergumènes, je ne connais de raisonnable que la déclaration qui impose silence à tous les partis. Le roi me paraît très-sage, mais il me paraît le roi des petites-maisons. Qu'on se donne un peu la peine de se retracer dans l'esprit un tableau fidelle de tout ce qui s'est fait depuis les billets de confession jusqu'à l'arrêt du parlement de Toulouse, qui défend qu'on reconnaisse le commandant du roi pour commandant; qu'on aille ensuite chez le directeur des petites maisons prendre un relevé de tout ce qui s'y est fait et dit depuis dix ans; et ce n'est pas pour les petites-maisons que je parierai.

Heureux, encore une fois, ceux qui cultivent en paix et en liberté les belles-lettres, loin de tant de fous, et qui préfèrent *Cicéron* et *Démosthène* à *Beaumont* et à *Omer*.

J'ai bonne opinion du contrôleur général,

1764. parce qu'on n'entend point parler de lui. Le plus ſage miniſtre eſt toujours celui qui donne le moins d'édits. Je n'aimerais pas un médecin qui voudrait guérir tout d'un coup une maladie invétérée.

Je crois, mon cher frère, que M. le duc de *Praslin* rapportera bientôt au conſeil mon affaire des dixmes. J'eſpère que je me moquerai alors du concile de Latran, qui excommunie les particuliers poſſeſſeurs de dixmes inféodées. J'ai pluſieurs cauſes aſſez agréables de damnation par-devers moi. Il eſt vrai que j'ai un peu les yeux d'un excommunié, et que je ne peux ni lire ni écrire; mais on dit que je ſerai guéri avant le mois de juin. En attendant, je vous demande toujours votre protection pour avoir les livres que j'ai demandés.

Ce n'eſt pas encore, je crois, le temps des contes; mais on enverra, le plutôt qu'on pourra, à mon cher frère quelque bagatelle ſur laquelle on lui demandera ſon avis.

J'ai peur que l'exploit ſignifié par M. de *Créqui* (*) à ſon curé, ne ſoit une plaiſanterie. Les Français ne ſont pas encore dignes que la choſe ſoit vraie.

Nous avons un bien mauvais temps; ma ſanté eſt encore plus mauvaiſe. Je reprocherai bien à la nature de me faire mourir ſans avoir vu mon cher frère. Recommandez-moi aux prières des fidelles. *Orate, fratres. Ecr. l'inf.*

(*) M. de *Créqui Canaples*. Il demandait à ne plus être nommé dans les prières du prône, etc.

LETTRE XXXVI.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de février.

L'AVEUGLE des Alpes a lu, comme il a pu, et avec plus de plaisir que de facilité, la consolante lettre du 25 du mois de janvier, dont ses anges gardiens l'ont régalé. Le grand docteur *Tronchin* lui couvre les yeux d'une pommade adoucissante, où il entre du sublimé corrosif. JESUS-CHRIST ne se servait que de boue et de crachat, en criant *effetta*; mais les arts se perfectionnent.

Mes anges avaient donc reçu le cinquième acte de la conjuration un peu radoubé; ils en sont donc contens; on pourrait donc se donner le petit plaisir de se moquer du public, de faire jouer la pièce de l'ex-jésuite, en disant toujours qu'on va jouer Olimpie Ce serait un chef-d'œuvre de politique comique, qui me paraît si plaisant que je ne conçois pas comment mes conjurés ne se donnent pas cette satisfaction.

Cependant j'en reviens toujours à mon grand principe, que la volonté de mes anges soit faite au tripot comme au ciel.

Je remercie tendrement mes anges de toutes leurs bontés; c'est à eux que je dois celles de M. le duc de *Praslin*, qui me conservera mes dixmes en dépit du concile de Latran, et qui fera voir que les traités des rois valent mieux que des conciles. Figurez-vous quel plaisir ce sera pour un aveugle d'avoir entre les Alpes et

le mont Jura une terre grande comme la main,
1764. très joliment bâtie de ma façon, ne payant rien ni au roi ni à l'Eglise, et ayant d'ailleurs le droit de main-morte sur plusieurs petites possessions.

Je devrai tout cela à mes anges et à M. le duc de *Praslin.* Il n'y a que le succès de la conspiration qui puisse me faire un aussi grand plaisir.

Je les félicite du gain du procès de la *Gazette littéraire* qui fera braire l'âne littéraire. On m'avait envoyé d'Angleterre un gros paquet adressé, il y a un mois, à M. le duc de *Praslin*, pour travailler à sa gazette, dans le temps que j'avais encore un œil; mais il faut que le diable, comme vous dites, soit déchaîné contre tous mes paquets.

Il paraît (et je suis très-bien informé) qu'on a de grandes alarmes à Versailles sur la Tolérance, quoique tous ceux qui ont lu l'ouvrage en aient été contens. On peut bien croire que ces alarmes m'en donnent. Je m'intéresse vivement à l'auteur qui est un bon théologien et un digne prêtre; je ne m'intéresse pas moins à l'objet de son livre, qui est la cause de l'humanité. Il n'y a certainement d'autre chose à faire, dans de telles circonstances, qu'à prier frère *Damilaville* de vouloir bien employer son crédit et ses connaissances dans la typographie, pour empêcher le débit de cet ouvrage diabolique où l'on prouve que tous les hommes sont frères.

Je supplie très-instamment mes anges consolateurs de savoir, par le protecteur de la conspiration des roués, si l'on me sait mauvais gré à Versailles de cette Tolérance si honnête. Il peut en être aisément informé, et en dire trois

mots à mes anges, qui m'en feront entendre deux; car, quoique je ne fois pas un moine du couvent, je ne veux pourtant pas déplaire à monfieur le prieur. La liberté eft quelque chofe de célefte, mais le repos vaut encore mieux. 1764.

Ma nièce et moi, nous remercions encore une fois nos anges; nous préfentons à M. le duc de *Praslin* les plus fincères remercîmens; nous en difons autant à frère *Cromelin*, qui d'ailleurs eft un des fidelles de notre petite églife. J'ai lu, à propos d'eglife, le *Réquifitoire* de maître *Omer* contre maître de *Beaumont*. Je ne fais rien de plus ennuyeux, fi ce n'eft peut-être le *Mandement* de *Beaumont* que je n'ai point encore vu. Je ne trouve de raifonnable, dans toutes ces fadaifes importantes, que la déclaration du roi qui ordonne le filence.

LETTRE XXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

4 de février.

Mon cher frère, je fuis dans les limbes de toute façon; car mes yeux ne voient plus, et je ne fais rien de ce qui fe paffe. Mais je vois, à vue de pays, la paix renaître dans l'intérieur du royaume, l'argent circuler, l'opéra comique triompher, *Grandval* revenir graffeyer à l'hôtel des comédiens ordinaires du roi, et l'opéra attirer la foule dans la belle falle du louvre; mais, fi j'étais à Paris, j'aimerais bien mieux fouper avec vous et *Platon*, que de voir toutes ces belles chofes.

Laiſſons toujours dormir la Tolérance. Le
1764. bon prêtre qui eſt l'auteur de cet ouvrage me mande qu'il ferait au déſeſpoir de ſcandaliſer les faibles. Mais, ſi vous pouviez en prendre pour vous une douzaine d'exemplaires, et les faire circuler, avec votre prudence ordinaire, entre des mains ſûres et fidelles, vous rendriez par-là un grand ſervice aux honnêtes gens, ſans alarmer la délicateſſe de ceux qui craignent que cet ouvrage ne ſoit trop répandu.

De tous les contes, j'ai choiſi le plus court et le plus philoſophique, pour l'envoyer à mon cher frère. Les dames n'y entendront rien, mais les philoſophes devineront plus qu'on ne leur en dit.

Au reſte, Thélème ne doit trouver place que dans un petit recueil que les gens de bien feront un jour. L'ouvrage eſt trop petit et trop ſage pour être imprimé ſéparément.

Je ſuppoſe à préſent tout tranquille, ce qui eſt bien triſte pour des Français. Il ne s'agit plus que des plaiſirs qu'ils peuvent goûter à la comédie italienne. Qu'eſt-ce que c'eſt que cet Idoménée? l'a-t-on joué? cela vaut-il mieux que celui de *Crébillon?*

Je n'entends point parler du terrible ouvrage du lourd *Crévier* contre *Monteſquieu*, ni du livre intitulé: *Fonctions du parlement.* Si frère *Thiriot* veut bien m'envoyer ces livres, il me fera plaiſir.

Je prie mon frère de vouloir bien faire parvenir l'incluſe à frère *Dumolard*, au Gros-caillou. Frère *Dumolard* eſt un bon cacouac,

Et fait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

Le petit livret, attribué à *Saint-Evremond*, fait-il un peu de fortune? L'âge, la maladie, les fluxions sur les yeux, n'attiédissent point mon saint zèle. 1764.

Vivez heureux, et *écr. l'inf.*

LETTRE XXXVIII.

AU MEME.

8 de février.

BON! tant mieux! ils sont piqués: c'est ce que nous voulions. Quand les mulets de ce pays-là ruent, c'est une preuve qu'ils ont senti les coups de fouet.

Mon cher frère doit avoir reçu Thélème, et je suis bien sûr que Macare est chez lui. J'ai été bien content des deux tomes de figures que j'ai reçus de *Briasson*: je vois que l'*Encyclopédie* sera un des plus beaux monumens de la nation française, malgré certains petits polissons qui y ont mis la main, et d'infames polissons qui ont voulu nous priver d'un ouvrage si utile.

Mon cher frère, j'ai des nouvelles assez satisfesantes sur la Tolérance. On souhaite d'abord que vous en donniez quelques exemplaires à des personnes qui les trompèteront dans le monde, comme un ouvrage honnête, religieux, humain, utile, capable de faire du bien, et qui ne peut faire de mal, etc. Alors il aura son passe-port, et marchera la tête levée. Rendez donc, mon cher frère, ce service aux honnêtes gens. Que frère *Thiriot*, dont on n'a jamais de nouvelles,

1764. en fasse passer quelques-uns à M. de *Crosne*, à M. de *Montigny-Trudaine*, à M. le marquis de *Ximenès*. C'est une œuvre charitable que je recommande à votre piété.

Songez toujours que vous m'aviez promis les sottises de *Crévier* sur *Montesquieu*. Je le payerai, sans faute, de toutes ses peines, dès que j'aurai son mémoire final.

On doit vous avoir envoyé une Seconde lettre du quakre, qui est un sermon très orthodoxe et très-charitable. Ces petits ouvrages font beaucoup de bien aux bonnes ames, et nourrissent la dévotion.

Je ne sais rien de nouveau de votre pays, et dans le nôtre il n'y a que de la pluie. Ma santé est toujours bien mauvaise; les fenêtres de la maison tombent: les *Frérons* seront bien aises. *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!* Il y a des gens qui font du bien dans les provinces; faites-en à Paris, mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de février.

Et pour vous souhaiter tous les bonheurs ensemble,
Ayez un petit-fils, Seigneur, qui vous ressemble.

Cela est d'autant plus nécessaire que, selon ce que j'entends dire, il n'y a personne qui vous ressemble aujourd'hui. Où est l'éclat, la gaieté, le brillant, qui vous accompagnaient de mon

temps? Votre nom allait noblement et gaiement d'un bout de l'Europe à l'autre. Bieu peu de gens ſoutiennent comme vous l'honneur de la nation, et mon héros laiſſera peu d'imitateurs. 1764.

Monſeigneur le maréchal m'a bien fait l'honneur de me mander qu'il mariait monſieur le duc de *Fronſac*, mais le nom de la future eſt reſté au bout de la plume; ainſi je ne lui fais qu'un demi-compliment: mais puiſſe votre maiſon s'éterniſer comme vous avez immortaliſé votre nom! Je commence à eſpérer que je ne perdrai pas les yeux, quoiqu'ils ſoient dans un très-piteux état; et ſi jamais vous retournez à Bagnères, je me ferai donner un ordre, ſigné *Tronchin*, pour vous y aller faire ma cour.

Je ne ſais pas ſi vos noces ſont déjà faites, mais je ſuis bien sûr que vous êtes le plus agréable et le plus gai de toute la compagnie. Jouiſſez long-temps de toutes les belles grâces que la nature vous a faites. Je ne dois pas vous importuner en vous félicitant, et les occupations de la noce, des préſentations, des viſites, m'avertiſſent de vous renouveler mon tendre et profond reſpect ſans bavarderie. *V.*

LETTRE XL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février.

Mes divins anges, puiſque vous êtes aſſez lambins pour ne pas renvoyer le premier acte à M. *Marcel*, il vous en envoie cinq. Il ſe flatte d'avoir fait

1764. tout ce que votre comité exigeait de lui. Il restera quelques vers raboteux; cela ne fait pas mal au théâtre, et nous sommes convenus qu'il en fallait pour dépayser le monde. J'avoue que c'est une grande vanité à moi d'en convenir; mais enfin j'ai passé, dans mon temps, je ne sais comment, pour faire des vers assez coulans. Il faut que M. le duc de *Praslin* se donne avec vous le plaisir d'attraper le public; c'est une vraie opération de ministre. *M. Marcel* vous enverra une lettre soumise pour la reine *Clairon*, qui sera de la même écriture que la pièce. Je ne connais point de conspiration mieux arrangée. Nous verrons si celle de *Rousseau*, contre Genève, réussira mieux. Il est vrai qu'il a sept ou huit cents personnes dans son parti; mais je tiens que mes trois conspirateurs valent mieux que les associés de *Jean-Jacques*.

Vous avez bien raison; M. de *Thibouville* a le visage trop rond pour un conspirateur. Vous savez que *César* croyait que les visages longs et maigres étaient de vraies faces de conjurés.

Ah! mes anges! est-il possible que vous n'aimiez pas:

A deux voluptueux a livré l'univers?

C'est bien là pourtant le caractère d'*Antoine* et du jeune *Octave*. Vous me forcerez à mettre des remarques; et les lettres de ces débauchés, que *Suétone* nous a conservées, y paraîtront avec les gros mots. Que je suis fâché contre vous d'avoir osé condamner ce vers qui dit tant de choses! Vous y reviendrez, vous l'aimerez, car vous êtes justes.

Mes

Mes anges, le diable eſt à Genève; mais il eſt auſſi en France, et j'ai grand'peur que toutes ces belles remontrances n'aboutiſſent à donner une paralyſie à la main de nos payeurs de rentes. Vous ne me parlez jamais de ces petites drôleries, vous ne ſongez qu'au tripot; cependant ces affaires-là ſont un peu plus intéreſſantes. 1764.

Mais comment vont les yeux de M. d'*Argental*? Pour moi je n'en ai plus. Celles qui ſe mettaient à la fenêtre ne s'y mettent plus; les mouleuſes ceſſent de moudre, l'amandier fleurit, la corde d'argent eſt caſſée ſur la fontaine; adieu les tragédies.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE DE SADE,

Qui lui avait envoyé le premier volume in-4°. des Mémoires ſur la vie de Pétrarque.

Ferney, 12 de février.

Vous rempliſſez, Monſieur, le devoir d'un bon parent de *Laure* (*), et je vous crois allié de *Pétrarque*, non-ſeulement par le goût et par les grâces, mais parce que je ne crois point du tout que *Pétrarque* ait été aſſez ſot pour aimer vingt ans une ingrate. Je ſuis ſûr que vos *Mémoires* vaudront beaucoup mieux que les raiſons que vous donnez de m'avoir abandonné ſi long-

(*) La célèbre *Laure* avait épouſé *Hugues de Sade*.

1764 temps; vous n'en avez d'autres que votre pareſſe.

Je ſuis enchanté que vous ayez pris le parti de la retraite; vous me juſtifiez par-là, et vous m'encouragez. Si je n'étais pas vieux et preſque aveugle, *Paul* irait voir *Antoine*, et je dirais avec *Pétrarque*:

> Moveſi 'l vecchierel canuto e bianco
> Del dolce loco, ov' hà ſua età fornita
> E dalla famigliuola sbigottita
> Che vede il caro padre venir manco.

J'irai vous voir aſſurément à la fontaine de Vaucluſe. Ce n'eſt pas que mes vallées ne ſoient plus vaſtes et plus belles que celles où a vécu *Pétrarque*; mais je ſoupçonne que vos bords du Rhône ſont moins expoſés que les miens aux cruels vents du nord. Le pays de Gex où j'habite eſt un vaſte jardin entre des montagnes; mais la grêle et la neige viennent trop ſouvent fondre ſur mon jardin. J'ai fait bâtir un château très-petit, mais très-commode, où je me ſuis précautionné contre ces ennemis de la nature: j'y vis avec une nièce que j'aime; nous y avons marié mademoiſelle *Corneille* à un gentilhomme du voiſinage, qui demeure avec nous; je me ſuis donné une nombreuſe famille que la nature m'avait refuſée, et je jouis enfin d'un bonheur que je n'ai jamais goûté que dans la retraite. Je ne peux laiſſer la *famiglia sbigottita*: vous feriez donc fort bien, vous, Monſieur, qui avez de la ſanté et qui n'êtes point dans la vieilleſſe, de faire un pèlerinage vers notre climat hérétique. Vous ne craindrez pas le ſouffle

empesté de Genève; monsieur le légat vous chargera d'agnus et de reliques; vous en trouverez d'ailleurs chez moi; et je vous avertis d'avance que le pape m'a envoyé, par M. le duc de *Choiseul*, un petit morceau de l'habit de St. *François*, mon bon patron. Ainsi vous voyez que vous ne risquez rien à faire le voyage: d'ailleurs la ville de *Calvin* est remplie de philosophes, et je ne crois pas qu'on en puisse dire autant de la ville de la reine *Jeanne*. Il y a long-temps que je n'ai été à ma petite campagne des Délices; je donne la préférence au petit château que j'ai bâti, et je l'aimerai bien davantage, si jamais vous daignez prendre une cellule dans ce couvent: vous m'y verrez cultiver les lettres et les arbres, rimer et planter. J'oubliais de vous dire que nous avons chez nous un jésuite qui nous dit la messe; c'est une espèce d'hébreu que j'ai recueilli dans la transmigration de Babylone; il n'est point du tout gênant: *non tanta superbia victis*: il joue très-bien aux échecs, dit la messe fort proprement; enfin, c'est un jésuite dont un philosophe s'accommoderait. Pourquoi faut il que nous soyons si loin l'un de l'autre, en demeurant sur le même fleuve? 1764.

Je suis bien aise que messieurs d'Avignon sachent que c'est moi qui leur envoie le Rhône; il sort du lac de Genève, sous mes fenêtres, aux Délices. Il ne tient qu'à vous de venir voir sa source; vous combleriez de plaisir votre vieux serviteur qui ne peut vous écrire de sa main, mais qui vous sera toujours tendrement attaché. *Voltaire*.

LETTRE XLII.

1764.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 14 de février.

VOTRE ami, Monſieur, me fait trop d'honneur, et je ſuis obligé de vous avouer ma turpitude et ma misère. Le goût de la liberté, le voiſinage de la Bourgogne, où j'ai quelque bien, la beauté de la ſituation dont on m'avait fait des éloges très-mérités, m'ont engagé à bâtir dans le pays que j'habite depuis dix ans; mais une ceinture de montagnes couvertes de neiges éternelles gâte tout ce que la nature a fait pour nous. En vain nous ſommes ſous le quarante-ſixième degré de latitude, les vents ſont toujours froids et chargés de particules de glace. Preſque aucune plante délicate ne réuſſit dans ce climat; on eſt obligé de ſemer de nouvelle graine de brocoli tous les deux ans; toutes les belles fleurs dégénèrent. Les vignes, quoique plus méridionales que celles de Bourgogne, ne produiſent que de mauvais vin; le froment qu'on sème rend quatre pour un, tout au plus; les figues n'ont point de ſaveur, les oliviers ne peuvent croître. Enfin, nous avons un très-bel aſpect avec un très-mauvais terrain; mais auſſi nous liſons, nous imprimons ce qui nous plaît, et cela vaut mieux que des olives et des oranges.

Je vous avoue à la fois ma misère et mon bonheur. Ce bonheur ſerait parfait, ſi je pouvais jamais embraſſer un homme de votre mé-

rite. Ma vieilleſſe et mes maux me privent d'une ſi douce eſpérance, ſans m'ôter aucun de mes ſentimens. *V.* 1764.

LETTRE XLIII.

A M. DAMILAVILLE.

15 de février.

Ah, mons *Crévier!* ah, pédant! ah, cuiſtre! vous aurez ſur les oreilles. Vous l'avez bien mérité; et nous travaillons actuellement à votre procès. Vous entendrez parler de nous avant qu'il ſoit peu, mons *Crévier.*

Mes chers frères auront des contes de toutes les façons; un peu de patience, et tout viendra à la fois. J'ai reçu la première partie des *Lettres hiſtoriques ſur les fonctions du parlement.* Il eſt plaiſant que cela paraiſſe imprimé à Amſterdam: il faut que l'auteur croye avoir dit partout la vérité, puiſqu'il a fait imprimer ſon livre hors de France. Je remercie bien mon cher frère, et j'eſpère qu'il aura la bonté de me faire tenir la ſeconde partie. Je fais venir ſouvent des livres ſur leur titre, et je ſuis bien trompé. Ils reſſemblent preſque tous aux remèdes des charlatans; on les prend ſur l'étiquette, et on ne s'en porte pas mieux. Mais au moins il y a quelque choſe de conſolant dans les mauvais livres; quelque mauvais qu'ils ſoient, on y peut trouver à profiter, et même dans celui du lourd *Crévier* contre le ſautillant *Monteſquieu.*

Tout ce que j'apprends des diſpoſitions pré-

sentes conduit à croire qu'on ne fera pas mal de
1764. répandre quelques exemplaires de la Tolérance. Tout dépend de l'opinion que les premiers lecteurs en donneront. Il s'agit ici de servir la bonne cause, et je crois que mon cher frère ne s'y épargnera pas.

Je ne sais si je lui ai mandé que cet ouvrage avait déjà opéré la délivrance de quelques galériens condamnés pour avoir entendu, en plein champ, de mauvais sermons de sots prêtres calvinistes. Il est évident que nos frères ont fait du bien aux hommes. On brûle leurs ouvrages, mais il faudra bientôt dire; *Adora quod incendisti, incende quod adorasti.* Puissent les frères être toujours unis contre les méchans! Qu'ils fassent seulement, pour l'intérêt de la raison, la dixième partie de ce que les autres font pour l'intérêt de l'erreur ; et ils triompheront.

On dit que le contrôleur général a fait retrancher les pensions sur la cassette, supprimer les tables des officiers de la maison, et diminuer les revenans-bon des financiers. Ces ménages de bouts de chandelle ne sont peut être pas ce qui fait fleurir un Etat: mais si on encourage le commerce et l'agriculture, on pourra faire quelque chose de nous.

Jembrasse tendrement mon cher frère et les frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XLIV.

1764.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 18 de février.

MONSIEUR LE PRINCE,

Il n'y a que le bel état où mes yeux sont réduits, qui m'ait pu priver du plaisir et de l'honneur de vous répondre. Je suis devenu à peu-près aveugle, et je suis dans l'âge où l'on commence à perdre tout, pièce à pièce. Il faut savoir se soumettre aux ordres de la nature; nous ne sommes pas nés à d'autres conditions. Cela fait un peu de tort à notre théâtre: il n'y a point de rôle pour un vieux malade qui n'y voit goutte, à moins que je ne joue celui de *Tirésie*. Je n'ai d'autre spectacle que celui des sottises et des folies de ma chere patrie. Je lui ai bien de l'obligation; car, sans cela, ma vie serait assez insipide. Après avoir tâté un peu de tout, j'ai cru que la vie de patriarche était la meilleure. J'ai soin de mes troupeaux, comme ces bonnes gens; mais, Dieu merci, je ne suis point errant comme eux, et je ne voudrais, pour rien au monde, mener la vie d'*Abraham*, qui s'en allait, comme un grand nigaud, de Mésopotamie en Palestine, de Palestine en Egypte, de l'Egypte dans l'Arabie pétrée, ou à pied ou sur son âne, avec sa jeune et jolie petite femme, noire comme une taupe, âgée de quatre-vingts ans ou environ, et dont tous les rois ne manquaient pas d'être amoureux. J'aime mieux

rester dans mon hermitage avec ma nièce et la
1764. petite famille que je me suis faite.

Madame *Denis* a dû vous dire, Monsieur, combien votre apparition nous a charmés dans notre retraite; nous y avons vu des gens de toutes les nations, mais personne qui nous ait inspiré tant d'attachement, et donné tant de regrets. Daignez encore recevoir les miens, et agréer le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Prince, votre, etc. *Voltaire.*

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de février.

L'UN de mes anges peut donc écrire de sa main; Dieu soit loué! N'ont-ils pas bien ri tous deux du propos de la virtuose *Clairon?* Votre conspiration me paraît de plus en plus très-plaisante; je ris aussi dans ma barbe. Je vous réponds que si nosseigneurs du tripot y ont été attrapés, nosseigneurs du parterre y seront pris. Puissions-nous jouir de ce plaisir vîte et long-temps!

A l'égard d'Olimpie, je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est qu'à l'impossible nul n'est tenu, et qu'il m'est absolument impossible de faire le remue-ménage qu'on me propose. J'ai tourné la chose de mille façons; je me suis essayé, j'ai travaillé, et mon instinct m'a dit: Vieux fou, de quoi t'avises-tu de vouloir mieux faire que tu ne peux?

Mes

Mes anges doivent avoir reçu un paquet de matériaux pour la *Gazette littéraire*, adressé à M. le duc de *Praslin*. Je le servirai assurément tant que je pourrai. 1764.

Mes anges ne m'ont point mandé qu'il avait consulté MM. *Gilbert de Voisins* et d'*Aguesseau de Frêne*. Je leur ai, sur le champ, envoyé un mémoire qui n'est pas de paille, et dont je vais faire tirer copie pour mes anges gardiens, si la poste, qui va partir, nous en donne le temps.

N. Voici mon consentement pour ce gros *Grandval*; mais, pour mademoiselle *Dubois*, comment voulez-vous que je fasse? dites-le-moi. Je serais fort aise qu'on jouât le Droit du seigneur, quoique je ne sois guère homme à jouir d'un si beau droit. Vous pensez bien que je ne connais mademoiselle d'*Epinay* que par le droit que les premiers gentilshommes ont sur les actrices. Pour mes anges, ils ont des droits inviolables sur mon cœur pour jamais.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 de février.

MON cher et ancien ami, vous en usez avec nous comme les jansénistes avec la communion; vous nous écrivez *à tout le moins une fois l'an*. Cela n'empêche pas que nous ne vous aimions tous les jours. Nous prétendons d'ailleurs être plus philosophes à Ferney que vous ne l'êtes à Launay; car nous ne fesons nulle infidélité à

1764. nos campagnes, et vous quittez la vôtre. Le fracas et les folies de Paris ont encore pour vous des charmes; mais il paraît que les tragédies nouvelles n'en ont guère.

Vous me parlez de contes; en voici un que je vous donne à deviner. Pour peu que vous vous ressouveniez de votre grec, vous n'aurez pas de peine; et, si vous n'aviez pas quitté Launay, j'aurais cru que *Macare* était chez vous. Mais vous êtes homme à le mener de la campagne à la ville. *Macare* est certainement chez mademoiselle *Corneille*, aujourd'hui madame *Dupuits*: elle est folle de son mari, elle saute du matin au soir, avec un petit enfant dans le ventre, et dit qu'elle est la plus heureuse personne du monde. Avec tout cela, elle n'a pas encore lu une tragédie de son grand-oncle, ni n'en lira. Son grand-oncle commenté vous arrivera, je crois, avant qu'il soit un mois. Les Anglais, qui viennent ici en grand nombre, disent que toutes nos tragédies sont *à la glace*; il pourrait bien en être quelque chose; mais les leurs sont *à la diable*.

Il est fort difficile à présent d'envoyer à Paris des *Tolérances* par la poste; mais frère *Thiriot*, tout paresseux qu'il est, tout dormeur, tout lambin, pourra vous en faire avoir une, pourvu que vous vouliez le réveiller.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens.

Si vous aimez les contes, dites à M. d'*Argental* qu'il vous fasse lire chez lui *Les trois manières*.

LETTRE XLVII.

1764.

A M. ROBERT,

PROFESSEUR-ÉMÉRITE DE PHILOSOPHIE,

à Paris.

Au château de Ferney, 23 de février.

JE vous remercie, Monsieur, et je vous félicite de votre *Plan d'études*. Il semble qu'autrefois les colléges n'étaient institués que pour faire des grimauds ; vous ferez des gens de mérite. On n'apprenait que ce qu'il fallait oublier, et, par votre méthode, on apprendra ce qu'il faudra retenir le reste de sa vie. La vraie philosophie prendra la place des sophismes ridicules, et la physique n'en sera que meilleure, en s'appuyant sur les expériences et sur les mathématiques plus que sur les systêmes. *Newton* a calculé le pouvoir de la gravitation, mais il n'a pas prétendu deviner ce que c'est que ce pouvoir. *Descartes* devinait tout, aussi n'a-t-il rien prouvé. *Locke* s'est contenté de montrer la marche et les bornes de l'entendement humain : malheur à ceux qui voudraient aller plus loin !

Votre plan, Monsieur, est un service rendu à la patrie. Il faut espérer que les Français feront enfin de bonnes études, et qu'on y connaîtra même le droit public qui n'y a jamais été enseigné. Je souhaite que tous ces nouveaux secours forment de nouveaux génies. Je suis près de finir ma carrière ; mais je me conso-

1764. lerai par l'espérance que la génération nouvell
vaudra mieux que celle que j'ai vue.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Voltaire.*

LETTRE XLVIII.

A M. DAMILAVILLE.

26 de février.

Ce n'est pas assurément un ministre d'Etat qui a écrit les *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du parlement.* J'ai reçu, grâce aux bontés de mon cher frère, le tome second de cet ouvrage. L'auteur est un homme très instruit; mais il ressemble à don *Quichotte* qui voyait par-tout des chevaliers et des châteaux, quand les autres ne voyaient que des meuniers et des moulins à vent. Ne pourriez-vous point me dire à qui on attribue ce livre?

J'ai lu Blanche. Nous prenons donc à présent nos tragédies chez les Anglais; quand prendrons-nous ce qu'ils ont de bon?

Il y a un petit volume du doux *Caveyrac*, intitulé: *Il est temps de parler.* On ne devrait pas avoir le temps de le lire, mais je suis curieux. J'ai à peu-près tout ce qui s'est fait pour et contre les jésuites; envoyez-moi, je vous prie, le doux *Caveyrac.* Voudriez vous aussi avoir la bonté de me faire connaître le conte de *Piron*, intitulé: *La queue.* On prétend que le public a dit, comme le compère *Matthieu*,

Messire Jean, je n'y veux point de queue.

Que dites-vous du parlement de Toulouse, qui ne veut pas enregistrer l'ordre du roi, de garder le silence? il faut que ces gens-là soient de grands bavards. A-t-on répondu à ce faquin de *Crévier?* Nous le tenons d'un autre côté sur la sellette; il sera condamné au moins à l'amende honorable. 1764.

Quid novi? Ecr. l'inf.

Encore un mot à mon cher frère. Il a dû recevoir, par M. de *Laleu*, un certificat de vie, par lequel il apparaît que je suis possesseur de soixante et dix ans. Je souhaite vivre encore quelques années, pour embrasser mon frère, et pour aider à *écr. l'inf.*

LETTRE XLIX.

A M. SAURIN.

28 de février.

Vous avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à ce *Thompson*. Je l'ai connu, il y a quelque quarante années. S'il avait su être un peu plus intéressant dans ses autres pièces, et moins déclamateur, il aurait réformé le théâtre anglais que *Gilles Shakespeare* a fait naître et a gâté. Mais ce *Gilles Shakespeare*, avec toute sa barbarie et son ridicule, a, comme *Lopez de Véga*, des traits si naïfs et si vrais, et un fracas d'action si imposant, que tous les raisonnemens de *Pierre Corneille* sont à la glace en comparaison du tragique de ce *Gilles*. On

1764. court encore à ſes pièces, et on s'y plaît en les trouvant abſurdes.

Les Anglais ont un autre avantage ſur nous, c'eſt de ſe paſſer de la rime. Le mérite de nos grands poëtes eſt ſouvent dans la difficulté de la rime ſurmontée, et le mérite des poëtes anglais eſt ſouvent dans l'expreſſion de la nature. Le vôtre, Monſieur, eſt principalement dans des penſées fortes, exprimées avec vigueur; je vois dans tous vos ouvrages la main du philoſophe.

Vous ſavez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'*Hiſtoire de Sigiſmunda et de Guiſcardo*; mais je vous ſais bon gré d'avoir donné des louanges à ce *Mainfroi* dont les papes ont dit tant de mal, et à qui ils en ont tant fait. Un temps viendra, ſans doute, où nous mettrons les papes ſur le théâtre, comme les Grecs y mettaient les *Atrées* et les *Thyeſtes*, qu'ils voulaient rendre odieux. Un temps viendra où la Saint-Barthelemi ſera un ſujet de tragédie, et où l'on verra le comte *Raymond* de Toulouſe, braver l'inſolence hypocrite du comte de *Montfort*. L'horreur pour le fanatiſme s'introduit dans tous les eſprits éclairés. Si quelqu'un eſt capable d'encourager la nation à penſer ſagement et fortement, c'eſt vous, ſans doute. Je ne ſuis plus bon à rien; je ſuis comme ce danois qui, étant las de tuer à la bataille d'Hochſtet, diſait à un anglais: *Brave anglais, va-t-en tuer le reſte, car je n'en peux plus.*

Adieu, mon cher philoſophe. Vous ne me parlez plus de votre ménage; je me flatte qu'il eſt toujours heureux. Conſervez un peu d'amitié à votre véritable ami. *V.*

LETTRE L.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de février.

VOICI ce que je dis d'abord à mes anges sur leur lettre du 23 de février : je les remercie du fond de mon cœur de toutes leurs bontés ; je leur envoie une lettre de monsieur le premier président de Dijon, qui fera connaître à M. le duc de *Praslin* qu'il peut, en toute sureté, protéger les mécréans contre les prêtres.

J'ajoute, à propos de la *Gazette littéraire*, que je pourrai rendre de plus prompts services en italien qu'en anglais, quand les choses seront en train. La raison en est, que les Alpes sont plus près de l'Italie que de l'Angleterre. Mais il me semble que je ne dois établir aucune correspondance, ni faire venir les livres nouveaux d'Italie, sans un ordre exprès de M. le duc de *Praslin*. Je le servirai tant que l'ame me battra dans le corps, et que j'aurai un reste de visière ; et quand je serai aveugle tout-à-fait, je dirai *buona notte*.

Mes anges, *que servirait de vivre ?* est fort bien ; mais trouvez-moi une rime à *ivre*.

Pour Olimpie, il y a du malheur, il y a de la fatalité dans mon fait. Je suis avec elle comme M. de *Ximenès* avec mademoiselle *Clairon* ; vous savez qu'en trois rendez-vous, il perdit partie, revanche et le tout. Il arrive à mon imagination le même désastre qu'essuya sa tendresse. Mais j'aime bien les roués ! Je suis fâ-

1764. ché à préfent de n'avoir pas joué un tour; c'était de faire attendre des changemens pour Pâques, et, en attendant, on aurait pu donner les roués : mais n'en parlons plus ; il faut fe foumettre à fa deftinée.

Il y a du malheur cette année fur les tragédies, et vous m'en avez envoyé une preuve.

Vous avez dû recevoir force rogatons; j'y joins une lettre oftenfible que je vous écris pour être montrée à M. le duc de *Duras*; je crois que cela vaut mieux que de lui écrire en droiture.

Refpect et tendreffe à mes anges.

LETTRE LI.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 4 de mars.

MON cher frère, j'ai reçu votre lettre du 26 de février. Vous êtes un homme inimitable, et plût à Dieu que vous fuffiez imité! Vous favorifez les fidelles avec un zèle qui doit avoir fa récompenfe dans ce monde-ci et dans l'autre.

M. *Herman*, qui eft l'auteur de la *Tolérance*, vous doit mille tendres remercîmens, en qualité de votre frère; et *Cramer*, en qualité de libraire, vous en doit autant. Vous favez combien je m'intéreffe à cet ouvrage, quoique j'aye été très-fâché qu'on m'en crût l'auteur. Il n'y a pas de raifon à m'imputer un livre farci de grec et d'hébreu, et de citations de rabbins.

M. *Herman* trouve que l'idée d'en diftribuer une vingtaine à des mains sûres, à des lecteurs

sages et zélés, est la meilleure voie qu'on puisse prendre. Il faut toujours faire éclairer le grand nombre par le petit. 1764.

Mon avis est que, si la cour s'effarouchait de ce livre, il faudrait alors le supprimer, et en réserver le débit pour un temps plus favorable. Je ne suis point en France (et je suis même très-aise qu'on sache que je n'y suis pas); mais j'aurai toujours un grand respect pour les puissances, et je ne donnerai aucun conseil qui puisse leur déplaire.

J'aime M. *Herman*, mais je ne veux point faire pour lui des démarches qu'on puisse me reprocher. Il pense lui-même comme moi, quoiqu'il ne soit pas français, et il s'en rapporte entièrement à vos bontés et à votre prudence.

Je n'ai envoyé les *Trois manières* qu'à M. d'*Argental*, à condition qu'il vous les montrerait. Dieu me préserve d'être assez ingrat pour vous cacher quelque chose. Vous me rendrez un très-grand service d'empêcher ce corsaire de *Duchesne* d'imprimer les *Trois manières*. Ce chien de temple du goût (*), ou du dégoût a mis en pièces cinq ou six de mes ouvrages: je suis indigné contre lui.

Tout ce qui s'est fait depuis quelque temps étonne les étrangers, mais on est persuadé de la prudence du roi, et on croit que le royaume lui devra sa paix intérieure, comme il lui doit la paix publique.

On dit qu'il y a dans Paris cinq députés du

(*) L'enseigne du libraire *Duchesne*.

la peine, c'eſt la ſcène des deux amans au cin-
1764. quième. C'eſt une ſituation aſſez forcée, aſſez peu vraiſemblable, que deux amans viennent preſſer mademoiſelle de faire un choix, dans le temps même qu'on brûle madame ſa mère; mais je voulais me donner le plaiſir d'un bûcher, et, ſi *Olimpie* ne ſe jette pas dans le bûcher aux yeux de ſes deux amans, le grand tragique eſt manqué. La pièce eſt faite de façon qu'il faut qu'elle réuſſiſſe ou qu'elle tombe, telle qu'elle eſt Ne croyez pas que je ſuis pareſſeux, je ſuis impuiſſant. Et puis, d'ailleurs, comment voulez-vous que je faſſe à préſent des vers? ſavez-vous bien que je ſuis entouré de quatre pieds de neige? j'entends quatre pieds en hauteur, car j'en ai quarante lieues en longueur; et, au bout de cet horizon, j'ai l'agrément de voir cinquante à ſoixante montagnes de glace, en pain de ſucre. Vous m'avouerez que cela ne reſſemble pas au mont Parnaſſe: les Muſes couchent à l'air, mais non pas ſur la neige. Mon pays eſt fort au-deſſus du paradis terreſtre, pendant l'été; mais, pendant l'hiver, il l'emporte de beaucoup ſur la Sibérie. Si je feſais actuellement des vers, ils ſeraient à la glace.

On dit qu'on tolérera un peu la *Tolérance*; Dieu ſoit béni! D'ailleurs, je ne conçois rien à tout ce qu'on me mande de chez vous; il ſemble que ce ſoit un rêve; je ſouhaite qu'il ſoit heureux. Mes anges le feront toujours, quelque train que prennent les affaires; ainſi je trouve tout bon.

Avez-vous lu le Mandement de votre archevêque? Je ſais que la pièce eſt ſifflée, mais ne

pourriez-vous pas avoir la bonté de me la faire lire? Certes, ce que vous avez vu, depuis quelques années, est curieux. 1764.

Respect et tendresse. *V.*

Après cette lettre écrite et cachetée, des remords me sont venus au coin du feu. La scène d'*Olimpie* entre ses deux amans, au cinquième acte, m'a paru devoir commencer autrement. Voici une manière nouvelle; je la soumets à mes anges; ils la jetteront dans le feu, si elle leur déplaît.

LETTRE LIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 7 de mars.

Vous dites des bons-mots, Madame, et moi je fais de mauvais contes; mais votre imagination doit avoir de l'indulgence pour la mienne, attendu que les grands doivent protéger les petits.

Vous m'avez ordonné expressément de vous envoyer quelquefois des rogatons; j'obéis, mais je vous avertis qu'il faut aimer passionnément les vers pour goûter ces bagatelles. Si ce pauvre *Formont* vivait encore, il me favoriserait auprès de vous, il vous ferait souvenir de votre ancienne indulgence pour moi, il vous dirait qu'un demi-quinze-vingt a droit à vos bontés.

Il faut bien que j'y compte encore un peu,

1764. la peine, c'est la scène des deux amans au cinquième. C'est une situation assez forcée, assez peu vraisemblable, que deux amans viennent presser mademoiselle de faire un choix, dans le temps même qu'on brûle madame sa mère; mais je voulais me donner le plaisir d'un bûcher, et, si *Olimpie* ne se jette pas dans le bûcher aux yeux de ses deux amans, le grand tragique est manqué. La pièce est faite de façon qu'il faut qu'elle réussisse ou qu'elle tombe, telle qu'elle est. Ne croyez pas que je suis paresseux, je suis impuissant. Et puis, d'ailleurs, comment voulez-vous que je fasse à présent des vers? savez-vous bien que je suis entouré de quatre pieds de neige? j'entends quatre pieds en hauteur, car j'en ai quarante lieues en longueur; et, au bout de cet horizon, j'ai l'agrément de voir cinquante à soixante montagnes de glace, en pain de sucre. Vous m'avouerez que cela ne ressemble pas au mont Parnasse: les Muses couchent à l'air, mais non pas sur la neige. Mon pays est fort au-dessus du paradis terrestre, pendant l'été; mais, pendant l'hiver, il l'emporte de beaucoup sur la Sibérie. Si je fesais actuellement des vers, ils seraient à la glace.

On dit qu'on tolérera un peu la *Tolérance*; Dieu soit béni! D'ailleurs, je ne conçois rien à tout ce qu'on me mande de chez vous; il semble que ce soit un rêve; je souhaite qu'il soit heureux. Mes anges le seront toujours, quelque train que prennent les affaires; ainsi je trouve tout bon.

Avez-vous lu le Mandement de votre archevêque? Je sais que la pièce est sifflée, mais ne

pourriez-vous pas avoir la bonté de me la faire 1764.
lire? Certes, ce que vous avez vu, depuis quelques années, est curieux.

Respect et tendresse. *V.*

Après cette lettre écrite et cachetée, des remords me sont venus au coin du feu. La scène d'*Olimpie* entre ses deux amans, au cinquième acte, m'a paru devoir commencer autrement. Voici une manière nouvelle; je la soumets à mes anges; ils la jetteront dans le feu, si elle leur déplaît.

LETTRE LIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 7 de mars.

Vous dites des bons-mots, Madame, et moi je fais de mauvais contes; mais votre imagination doit avoir de l'indulgence pour la mienne, attendu que les grands doivent protéger les petits.

Vous m'avez ordonné expressément de vous envoyer quelquefois des rogatons; j'obéis, mais je vous avertis qu'il faut aimer passionnément les vers pour goûter ces bagatelles. Si ce pauvre *Formont* vivait encore, il me favoriserait auprès de vous, il vous ferait souvenir de votre ancienne indulgence pour moi, il vous dirait qu'un demi-quinze-vingt a droit à vos bontés.

Il faut bien que j'y compte encore un peu,

puisque j'ose vous envoyer de telles fadaises.
1764. J'ose même me flatter que vous n'en direz du mal qu'à moi. C'est là le comble de la vertu pour une femme d'esprit.

Vous me répondrez que la chose est bien difficile, et que la société ferait perdue si l'on ne se moquait pas un peu de ceux qui nous sont le plus attachés. C'est le train du monde; mais ce n'est pas le vôtre, et nous n'avons, dans l'état où nous sommes, vous et moi, de plus grand besoin que de nous consoler l'un l'autre.

Je voudrais vous amuser davantage et plus souvent; mais songez que vous êtes dans le tourbillon de Paris, et que je suis au milieu de quatre rangs de montagnes couvertes de neiges. Les jésuites, les remontrances, les réquisitoires, l'histoire du jour, servent à vous distraire, et moi je suis dans la Sibérie.

Cependant vous avez voulu que ce fût moi qui me chargeasse quelquefois de vos amusemens. Pardonnez moi donc quand je ne réussis pas dans l'emploi que vous m'avez donné; c'est à vous que je prêche la tolérance: un de vos plus anciens serviteurs, et assurément un des plus attachés, en mérite un peu. *V.*

LETTRE LIV.

A M. DAMILAVILLE.

Le 11 de mars.

Mon cher frère, je vous prie de me mander s'il est vrai qu'on va jouer Olimpie, si les

Moyens de rappel, en faveur des huguenots, 1764.
est un bon livre ; si on peut avoir le Mandement de *Christophe*, et celui du doux *Caveyrac*; si l'ouvrage attribué à *Saint-Evremond* produit quelque bon fruit dans le monde ; si vous avez reçu un petit billet que j'écrivais à *Mariette*, dans lequel je l'avertissais que monsieur le premier président de Dijon avait envoyé f... f... mon adverse partie ; si on continue ou si on abandonne le procès de la pauvre *Calas*, etc. etc. etc.

Je crois que frère *Berthier* a passé aujourd'hui auprès de chez moi pour aller à Soleure. Je suis très fâché de ne lui avoir pas donné à dîner ; j'avais quelques anglais avec moi qui auraient augmenté le plaisir de l'entrevue. Nous étions quinze à table, et je remarquais avec douleur qu'excepté moi, il n'y en avait pas un qui fût chrétien. Cela m'arrive tous les jours ; c'est un de mes grands chagrins. Vous ne sauriez croire à quel point cette maudite philosophie a corrompu le monde : la révolution des jésuites est bien moins étonnante et moins grande.

Mon frère, *écr. l'inf.*

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de mars.

C'EST donc demain, mes anges, que vous prétendez qu'on fera le service d'Olimpie dans le couvent d'Ephèse. Je doute fort que vous

1764. ayez un acteur digne d'officier et de jouer le rôle de l'hiérophante. J'ai représenté ce personnage, moi qui vous parle; j'avais une grande barbe blanche, avec une mitre de deux pieds de haut, et un manteau beaucoup plus beau que celui d'*Aaron*. Mais quelle onction était dans mes paroles! je fesais pleurer les petits garçons. Mais votre *Brizard* est un prêtre à la glace; il n'attendrira personne. Je n'ai jamais conçu comment l'on peut être froid; cela me passe. Quiconque n'est pas animé, est indigne de vivre; je le compte au rang des morts.

Je n'entends point parler de votre *Gazette littéraire*; j'ai peur qu'elle n'étrenne pas. Si elle est sage, elle est perdue! si elle est maligne, elle est odieuse. Voilà les deux écueils; et tant que *Fréron* amusera les oisifs par ses méchancetés hebdomadaires, on négligera les autres ouvrages périodiques qui ne seront qu'utiles et raisonnables. Voilà comme le monde est fait, et j'en suis fâché. Mais le plus grand de mes malheurs est de n'avoir jamais pu parvenir à lire le Mandement de *Christophe* ni celui du doux *Caveyrac*, dont la grosse face a, dit-on, été piloriée en effigie.

Vous avez reçu, sans doute, mes divins anges, un bel arrêt du conseil, imprimé, que je vous ai envoyé pour mettre M. le duc de *Praslin* à son aise.

Voici une grande nouvelle: on m'assure qu'on a vu frère *Berthier* avec un autre frère, ce matin, allant par la route de Genève à Soleure. Si j'en avais été informé plutôt, je les aurais priés à dîner.

Vous

Vous êtes heureux, mes anges; vous vivez au milieu des facéties; mais vous gardez votre bonheur pour vous, et vous ne m'en parlez jamais. Vous me parlerez de *Grandval* plus que de *Christophe*; vous oubliez les autres comédies pour celle du fauxbourg Saint-Germain; vous ne daignez pas vous communiquer à un pauvre étranger. Quoi qu'il en soit, je vous adore. 1764.

LETTRE LVI.

A M. LE CLERC DE MONTMERCY,

Avocat au parlement de Paris, qui lui avait envoyé le poëme intitulé: Voltaire.

Aux Délices, 13 de mars.

Vous êtes donc, Monsieur, comme *Raphaël* qui s'amusait quelquefois à peindre des fleurs sur des pots de terre. Vraiment, je vous suis bien obligé d'avoir orné à ce point mon vieux pot cassé. Vous avez prodigué des vers charmans sur le sujet le plus mince; j'en suis aussi honteux que reconnaissant.

J'ai encore à vous remercier d'avoir dit tant de bien de M. de *Vauvenargues*, homme trop peu connu, et bien digne de vos louanges et de vos regrets. C'était un vrai philosophe; il a vécu en sage, et est mort en héros, sans que personne en ait rien su: je chérirai toujours sa mémoire. Tout ce que vous dites de lui m'at-

1764. tendrit autant que ce que vous dites de moi me fait rougir.

Je m'étonne qu'avec le talent de faire des vers si faciles, si agréables, si remplis de philosophie et de grâces, vous ne choisissiez pas quelque sujet digne d'être embelli par vous. La nature vous a donné la pensée, le sentiment et l'expression; il ne vous manque qu'une toile pour y jeter vos belles couleurs. Peu de gens sentiront votre mérite, vu le sujet que vous avez traité; et moi je le sens, malgré le sujet. Je m'intéresse à vous indépendamment de la reconnoissance; je voudrais savoir ce que vous faites; si vous êtes aussi heureux que philosophe; et je suis très-fâché d'être à plus de cent lieues de vous. Une santé misérable et une fluxion horrible sur les yeux, m'empêchent de vous remercier de ma main; mais elles n'ôtent rien aux sentimens avec lesquels je serai toujours le plus sincèrement du monde, Monsieur, votre, etc.

LETTRE LVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

14 de mars.

Je vous conjure, mon cher Monsieur, de ne point disputer avec les gens entêtés; la contradiction les irrite toujours, au lieu de les éclairer; ils se cabrent, ils prennent en haine ceux dont on leur cite les opinions. Jamais la dispute n'a convaincu personne; on peut ramener les hommes en les fesant penser par eux-mêmes,

en paraiſſant douter avec eux, en les conduiſant, comme par la main, ſans qu'ils s'en aperçoivent. 1764.
Un bon livre qu'on leur prête, et qu'ils liſent à loiſir, fait bien plus ſurement ſon effet, parce qu'alors ils ne rougiſſent point d'être ſubjugués par la raiſon ſupérieure d'un antagoniſte. Cette méthode eſt la plus sûre, et on y gagne encore l'avantage de ſe procurer le repos.

Je ſuis très-édifié, Monſieur, de voir que vous érigez un hôpital, et que, par les juſtes meſures que vous avez priſes, vous guerirez trois cents perſonnes par année. Nous ne ſommes dans ce monde que pour y faire du bien.

Je vois que l'affaire des jéſuites a effarouché quelques eſprits, mais tout ſera calmé par la ſageſſe du roi. Vous ſavez, ſans doute, qu'on a condamné au banniſſement l'abbé de *Caveyrac* qui avait fait l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, et qui s'était mis à faire celle des jéſuites. Vous ſavez que ces pères ne ſont plus à Verſailles; leur éloignement ſemble diſſiper tout eſprit de faction; mais ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt que les finances ſont en très-bon état. Les voiſins de la France s'y intéreſſent autant que les Français, le crédit public renait, jamais on n'a été plus en droit d'eſpérer des jours heureux.

Il faut qu'il y ait eu quelques manœuvres ſecrètes de la part des jéſuites, qui ont donné un peu d'alarmes, et qui ont peut-être fait ſaiſir, dans le bureau des poſtes, des paquets indifférens qui ont pu être ſoupçonnés d'avoir quelques rapports à ces tracaſſeries. C'eſt un mal très-médiocre dans la félicité publique. Je ne

1764. fais ce que c'est que la *Lettre du quaker*; j'en ai entendu parler, mais je ne l'ai point vue, et, sur ce qu'on m'en a dit, je serais fâché qu'on l'attribuât à mes amis ou à moi.

Vous savez, Monsieur, avec quels sentimens je vous suis dévoué pour la vie.

LETTRE LVIII.

A M. DAMILAVILLE.

14 de mars.

Mon cher frère, je reconnais votre cœur au zèle et à la douleur que l'intérêt d'un ami vous inspire. Vous avez l'un et l'autre une belle ame. Mais rassurez-vous; votre ami n'a certainement rien à craindre de la rapsodie dont vous me parlez. Quand même cette satire (*) aurait couru pendant huit jours (ce qui peut bien arriver, grâce à la malignité humaine), la foule de ceux qui sont attaqués dans cette rapsodie ferait cause commune avec M. *Diderot*, et cette satire ne lui ferait que des amis. Mais, encore une fois, ne craignez rien; on m'écrit que cet ouvrage a révolté tout le monde. L'auteur n'est pas adroit. Quand on veut nuire dans un ouvrage, il faut qu'il soit bon par lui-même, et que le poison soit couvert de fleurs: c'est ici tout le contraire. Il est vrai que l'auteur a des protecteurs; mais les protecteurs veulent être amusés, et ils ne le seront pas. L'ouvrage sera oublié dans quinze

(*) *La Dunciade de Palissot.*

jours ; et le grand monument qu'érige M. *Diderot* doit faire à jamais l'honneur de la nation. J'attends l'*Encyclopédie* avec l'impatience d'un homme qui n'a pas long-temps à vivre, et qui veut jouir avant sa mort. Plût à Dieu qu'on eût imprimé cet ouvrage en pays étranger ! Quand *Saumaise* voulut écrire librement, il se retira en Hollande, quand *Descartes* voulut philosopher il quitta la France : mais puisque M. *Diderot* a voulu rester à Paris, il n'a d'autre parti à prendre que celui de s'envelopper dans sa gloire et dans sa vertu.

1764.

Il est bien étrange, je vous l'avoue, que la police souffre une telle satire, et qu'on craigne de publier la *Tolérance*. Mais rien ne m'étonne ; il faut savoir souffrir, et attendre des temps plus heureux.

On dit que l'abbé de *la Tour-du-Pin* est à la bastille pour les affaires des jésuites ; c'est un parent de mademoiselle *Corneille*, devenue madame *Dupuits*. C'est lui qui sollicita si vivement une lettre de cachet pour ravir à mademoiselle *Corneille* l'asile que je lui offrais chez moi. Où en ferait cette pauvre enfant, si elle n'avait eu pour protecteur que ce mauvais parent ? Mon cher frère, les hommes sont bien injustes ; mais, de toutes les horreurs que je vois, la plus cruelle, à mon gré, et la plus humiliante, c'est que des gens qui pensent de la même façon sur la philosophie, déchirent leurs maîtres ou leurs amis. On est indigné quand on voit *Palissot* insulter continuellement monsieur *Diderot* qu'il ne connaît pas ; mais je suis bien affligé quand je vois ce malheureux *Rousseau* outrager la phi-

1764. losophie dans le même temps qu'il arme contre lui la religion. Quelle démence et quelle fureur de vouloir décrier les seuls hommes sur la terre qui pouvaient l'excuser auprès du public, et adoucir l'amertume du triste sort qu'il mérite !

Mon cher frère, que je plains les gens de lettres! Je ferais mort de chagrin, si je n'avais pas fui la France; je n'ai goûté de bonheur que dans ma retraite. Je vous prie de dire à votre ami combien je l'estime et combien je l'honore. Je lui souhaite des jours tranquilles; il les aura, puisqu'il ne se compromet point avec les insectes du Parnasse, qui ne savent que bourdonner et piquer. Mon ambition est qu'il soit de l'académie; il faut absolument qu'on le propose pour la première place vacante. Tous les gens de lettres feront pour lui, et il fera très-aisé de lui concilier les personnes de la cour qui obtiendront pour lui l'approbation du roi. Je n'ai pas grand crédit, assurément; mais j'ai encore quelques amis qui pourront le servir. Notre cher ange, M. d'*Argental*, ne s'y épargnera pas.

Je vois bien, mon cher ami, qu'il est plus aisé d'avoir des satires contre le prochain, que d'avoir le Mandement de *Christophe*, et le livre intitulé : *Il est temps de parler*.

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LIX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de mars.

DIVINS ANGES,

J'AI reçu la *Gazette littéraire*, et j'en suis fort ontent. L'intérêt que je prenais à cet ouvrage, t la sagesse à laquelle il est condamné me fe- ient trembler; mais, malgré sa sagesse, il me lait beaucoup. Il me paraît que les auteurs ntendent toutes les langues; ainsi ce ne ferait as la peine que je fisse venir des livres d'Angleter- :. Paris est plus près de Londres que Genève, mais enève est plus près de l'Italie, je pourrais donc voir le département de l'Italie et de l'Espagne, on voulait. J'entends l'espagnol beaucoup us que l'allemand, et les caractères tudesques e font un mal horrible aux yeux qui ne sont ie trop faibles. Je pense donc que, pour conomie et la célérité, il ne ferait pas mal ie j'eusse ces deux départemens, et que je re- ınçasse à celui d'Angleterre; c'est à M. le duc *Praslin* à décider. Je n'enverrai jamais que s matériaux qu'on mettra en ordre de la ma- ère la plus convenable. Ce n'est pas à moi, i ne suis pas sur les lieux, à savoir précisé- ent dans quel point de vue on doit présen- les objets au public; je ne veux que servir être ignoré.

A l'égard des roués, je n'ai pas dit encore on dernier mot, et je vois avec plaisir que arai tout le temps de le dire.

1764. Madame *Denis* et moi, nous baisons plus que jamais les ailes de nos anges, nous remercions M. le duc de *Praslin* de tout notre cœur. Les dixmes nous feront supporter nos neiges.

Je suis enchanté que l'idée des exemplaires royaux, au profit de *Pierre*, neveu de *Pierre*, rie à mes anges; je suis persuadé que M. de *la Borde*, un des bienfaiteurs, l'approuvera.

Nous nous amusons toujours à marier des filles; nous allons marier avantageusement la belle-sœur de la nièce à *Pierre*; tout le monde se marie chez nous; on y bâtit des maisons de tous côtés, on défriche des terres qui n'ont rien porté depuis le déluge; nous nous égayons, et nous engraissons un pays barbare; et, si nous étions absolument les maîtres, nous ferions bien mieux. Je déteste l'anarchie féodale; mais je suis convaincu par mon expérience que, si les pauvres seigneurs châtelains étaient moins dépendans de nosseigneurs les intendans, ils pourraient faire autant de bien à la France que nosseigneurs les intendans font quelquefois de mal, attendu qu'il est tout naturel que le seigneur châtelain regarde ses vassaux comme ses enfans.

Je demande pardon de ce bavardage; mais quelquefois je raisonne comme *Lubin*, je demande pourquoi il ne fait pas jour la nuit. Mes anges, je radote quelquefois, il faut me pardonner; mais je ne radote point quand je vous adore.

LETTRE

LETTRE LX.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

26 de mars.

En réponse, mon cher frère, à votre lettre du 9 de mars, je ne suis point surpris que la plate et ennuyeuse satire, pour laquelle on avait obtenu une permission tacite, ait attiré à son auteur l'indignation et le mépris. Madame *Denis*, qui a voulu la lire, n'a jamais pu l'achever. Il n'y a certainement que les intéressés qui puissent avoir le courage de lire un tel ouvrage jusqu'au bout, et ceux-là n'en diront pas de bien. S'il y avait quelque chose de plaisant, ce serait de voir M. *Diderot* au nombre des sots.

Il faut bien se donner de garde de répondre en forme à une telle impertinence; mais je pense qu'on ne ferait pas mal de désigner cet infame ouvrage dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Satire*, et d'inspirer au public et à la postérité l'horreur et le mépris qu'on doit à ces malheureux qui prétendent être en droit d'insulter les plus honnêtes gens, parce que *Despréaux* s'est moqué, en passant, de quelques poëtes. Il faut avouer que le premier qui donna cet affreux exemple, a été le poëte *Rousseau*, homme, à mon sens, d'un très-médiocre génie. Il mit ses chardons piquans dans des satires où *Boileau* jetait des fleurs. Les mots de bélître, de maroufle, de louve, etc., sont prodigués par *Rousseau*, mais du moins il y a quelques bons vers au milieu de ces horreurs révoltantes, et la

prétendue *Dunciade* n'a pas ce mérite. Ceux
1764. qu'il attaque, et ceux qu'il loue, doivent être également mécontens; le public doit l'être bien davantage, car il veut être amusé, et il est ennuyé: c'est ce qui ne se pardonne jamais.

Je crois, mon cher frère, qu'il n'est pas encore temps de songer à la publication de la *Tolérance*; mais il est toujours temps d'en demander une vingtaine d'exemplaires à M. de *Sartine*. Vous les donneriez à vos amis qui les prêteraient à leurs amis; cela composerait une centaine de suffrages qui feraient grand bien à la bonne cause; car, entre nous, les notes qui sont au bas des pages, sont aussi favorables à cette bonne cause que le texte l'est à la tolérance.

Je vous admire toujours de donner tant de soins aux belles-lettres, à la philosophie, au bien public, au milieu de vos occupations arithmétiques, et des détails prodigieux dont vous devez être accablé.

Puisque votre belle ame prend un intérêt si sensible à tout ce qui concerne l'honneur des lettres et les devoirs de la société, il faut vous apprendre que *Jean-Jacques*, ayant voulu imiter *Platon*, après avoir imité *Diogène*, vient de donner *incognito* un détestable opuscule sur les dangers de la poésie et du théâtre. Il m'apostrophe dans cet ouvrage, moi et frère *Thiriot*, sous des noms grecs; il dit que je n'ai jamais pu attirer auprès de moi que *Thiriot*, et que je n'ai réussi qu'à en faire un ingrat. Si la chose était vraie, je serais très-fâché; j'ai toujours voulu croire que *Thiriot* n'était que paresseux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher frère. *Ecr. l'inf.* 1764.

LETTRE LXI.

A MADAME DE FONTAINE.

Ferney, 19 de mars.

MA chère nièce, je n'ai qu'un moment pour vous dire combien je vous approuve et vous félicite. Il n'y a rien de si doux ni de si sage que d'épouser son ami intime. Vos arrangemens, dont vous voulez bien me faire part, me paraissent très convenables pour toutes les parties intéressées; Ornoy y gagnera, votre château s'embellira, la vie y sera plus animée; tout le mal est dans cette horrible distance de votre château au mien.

Je vous prierai de m'instruire du jour de votre départ: il faut qu'un oncle s'arrange pour un petit présent de noces. Je voudrais bien être de la cérémonie, et signer au contrat. Je vais annoncer, dans l'instant, cette nouvelle à madame *Denis* qui répète actuellement son rôle de *Statira*, et qui le jouera bientôt sur un théâtre mieux entendu, mieux orné, mieux éclairé que celui de Paris.

Je suis très-fâché de ne vous pas marier dans mon église en présence d'un grand *Jésus*, doré comme un calice, qui a l'air d'un empereur romain, et à qui j'ai ôté sa physionomie niaise. Nous vous donnerions vraiment une belle fête; car nous sommes en train, et la tête m'en tourne.

1764. Madame *Denis* arrive ; elle pense comme moi. Nous vous embrassons tendrement, vous et le grand écuyer de *Cyrus* (*), devenu mon neveu.

LETTRE LXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de mars.

Je ne vous dirai pas, Madame, que nous sommes plus heureux que sages ; car nous sommes aussi sages qu'heureux. Vous tremblez que quelque mal-intentionné n'ait pris le petit mot qui regardait mon confrère *Moncrif*, pour une mauvaise plaisanterie. J'ai reçu de lui une lettre remplie des plus tendres remercimens. S'il n'est pas le plus dissimulé de tous les hommes, il est le plus satisfait. C'est un grand courtisan, je l'avoue ; mais ne serait-ce pas prodiguer la politique, que de me remercier si cordialement d'une chose dont il serait fâché. Pour moi, je m'en tiens, comme lui, au pied de la lettre, et je lui suppose la même naïveté que j'ai eue quand je vous ai écrit cette malheureuse lettre que des corsaires ont publiée.

Sérieusement, je serais très-fâché qu'un de mes confrères (et sur-tout un homme qui parle à la reine) fût mécontent de moi : cela me nui-

(*) M. le marquis de *Florian*.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher frère. *Ecr. l'inf.* 1764.

LETTRE LXI.

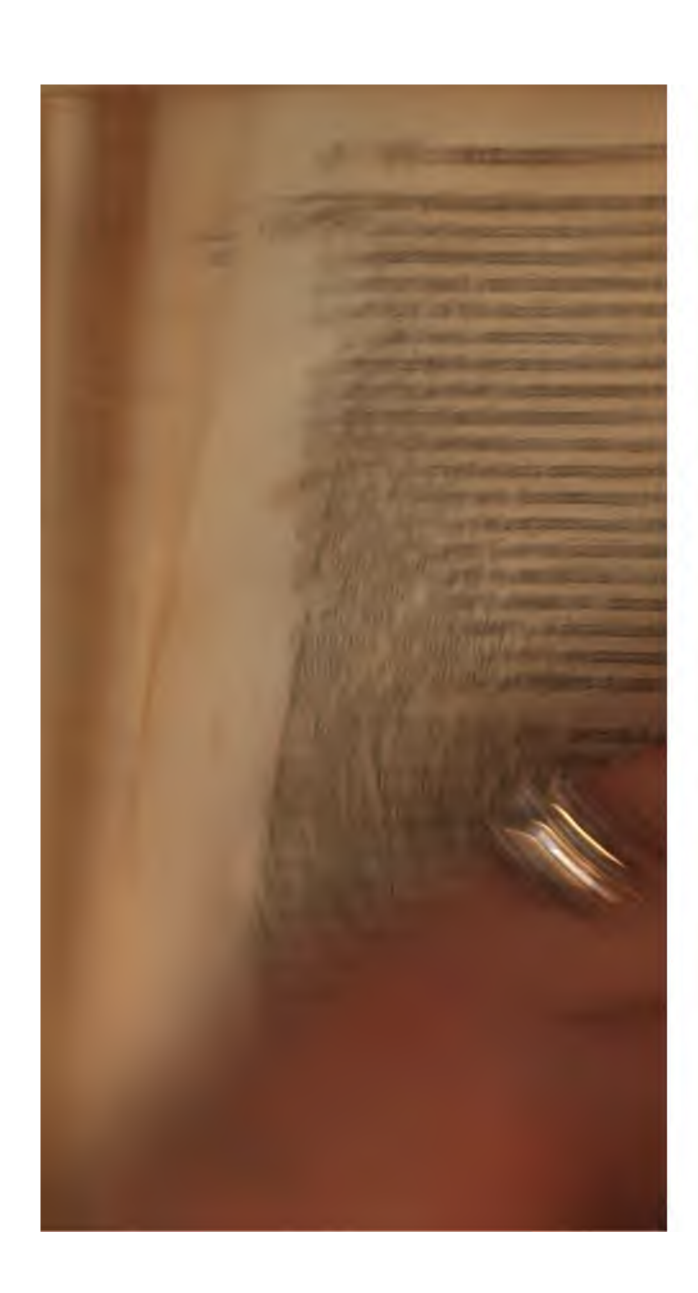
A MADAME DE FONTAINE.

Ferney, 19 de mars.

MA chère nièce, je n'ai qu'un moment pour vous dire combien je vous approuve et vous félicite. Il n'y a rien de si doux ni de si sage que d'épouser son ami intime. Vos arrangemens, dont vous voulez bien me faire part, me paraissent très convenables pour toutes les parties intéressées; Ornoy y gagnera, votre château s'embellira, la vie y sera plus animée; tout le mal est dans cette horrible distance de votre château au mien.

Je vous prierai de m'instruire du jour de votre départ: il faut qu'un oncle s'arrange pour un petit présent de noces. Je voudrais bien être de la cérémonie, et signer au contrat. Je vais annoncer, dans l'instant, cette nouvelle à madame *Denis* qui répète actuellement son rôle de *Statira*, et qui le jouera bientôt sur un théâtre mieux entendu, mieux orné, mieux éclairé que celui de Paris.

Je suis très-fâché de ne vous pas marier dans mon église en présence d'un grand *Jésus*, doré comme un calice, qui a l'air d'un empereur romain, et à qui j'ai ôté sa physionomie niaise. Nous vous donnerions vraiment une belle fête; car nous sommes en train, et la tête m'en tourne.



us embrasse bien tendrement, mon cher 1764.
..., l'inf.

LETTRE LXI.

MADAME DE FONTAINE.

Ferney, 19 de mars.

chère nièce, je n'ai qu'un moment pour e combien je vous approuve et vous fé- Il n'y a rien de si doux ni de si sage pouser son ami intime. Vos arrange- dont vous voulez bien me faire part, aissent très convenable ... r toutes les ntéressées; Ornoy y ... votre châ- mbellira, la vie y se ... mée; tou est dans cette hor ... ce de vo au ... en.

ou ... de m ... our d ... u'un ... nge ...

1764. Madame *Denis* arrive; elle pense comme moi. Nous vous embrassons tendrement, vous et le grand écuyer de *Cyrus* (*), devenu mon neveu.

LETTRE LXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de mars.

Je ne vous dirai pas, Madame, que nous sommes plus heureux que sages; car nous sommes aussi sages qu'heureux. Vous tremblez que quelque mal-intentionné n'ait pris le petit mot qui regardait mon confrère *Moncrif*, pour une mauvaise plaisanterie. J'ai reçu de lui une lettre remplie des plus tendres remercimens. S'il n'est pas le plus dissimulé de tous les hommes, il est le plus satisfait. C'est un grand courtisan, je l'avoue; mais ne serait-ce pas prodiguer sa politique, que de me remercier si cordialement d'une chose dont il serait fâché. Pour moi, je m'en tiens, comme lui, au pied de la lettre, et je lui suppose la même naïveté que j'ai eue quand je vous ai écrit cette malheureuse lettre que des corsaires ont publiée.

Sérieusement, je serais très-fâché qu'un de mes confrères (et sur-tout un homme qui parle à la reine) fût mécontent de moi: cela me nui-

(*) M. le marquis de *Florian*.

serait à la cour, et me ferait manquer les 1764.
places importantes auxquelles je pourrai parvenir, avec le temps; car enfin je n'ai que dix ans de moins que *Moncrif*, et l'exemple du cardinal de *Fleuri*, qui commença sa fortune à soixante et quatorze ans, me donne les plus grandes espérances.

Vous ferez fort bien, Madame, de ne plus confier vos secrets à ceux qui les font imprimer, et qui violent ainsi le droit des gens. Je savais votre histoire du lion; elle est fort singulière, mais elle ne vaut pas l'histoire du lion d'*Androclès*. D'ailleurs mon goût pour les contes est absolument tombé: c'était une fantaisie que les longues soirées de l'hiver m'avaient inspirée. Je pense différemment à l'équinoxe: l'esprit souffle où il veut, comme dit l'autre.

Je me suis toujours aperçu qu'on n'est le maître de rien: jamais on ne s'est donné un goût; cela ne dépend pas plus de nous, que notre taille et notre visage. N'avez-vous jamais bien fait réflexion que nous sommes de pures machines? J'ai senti cette vérité par une expérience continue; sentimens, passions, goûts, talens, manière de penser, de parler, de marcher, tout nous vient je ne sais comment. Tout est comme les idées que nous avons dans un rêve; elles nous viennent sans que nous nous en mêlions. Méditez cela; car nous autres, qui avons la vue basse, nous sommes plus faits pour la méditation que les autres hommes qui sont distraits par les objets.

Vous devriez dicter ce que vous pensez quand vous êtes seule, et me l'envoyer; je suis per-

1764. Madame *Denis* et moi, nous baisons plus que jamais les ailes de nos anges, nous remercions M. le duc de *Praslin* de tout notre cœur. Les dixmes nous feront supporter nos neiges.

Je suis enchanté que l'idée des exemplaires royaux, au profit de *Pierre*, neveu de *Pierre*, rie à mes anges ; je suis persuadé que M. de *la Borde*, un des bienfaiteurs, l'approuvera.

Nous nous amusons toujours à marier des filles; nous allons marier avantageusement la belle-sœur de la nièce à *Pierre*; tout le monde se marie chez nous ; on y bâtit des maisons de tous côtés, on défriche des terres qui n'ont rien porté depuis le déluge; nous nous égayons, et nous engraissons un pays barbare; et, si nous étions absolument les maîtres, nous ferions bien mieux. Je déteste l'anarchie féodale ; mais je suis convaincu par mon expérience que, si les pauvres seigneurs châtelains étaient moins dépendans de nosseigneurs les intendans, ils pourraient faire autant de bien à la France que nosseigneurs les intendans font quelquefois de mal, attendu qu'il est tout naturel que le seigneur châtelain regarde ses vassaux comme ses enfans.

Je demande pardon de ce bavardage ; mais quelquefois je raisonne comme *Lubin*, je demande pourquoi il ne fait pas jour la nuit. Mes anges, je radote quelquefois, il faut me pardonner; mais je ne radote point quand je vous adore.

LETTRE

LETTRE LX.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

16 de mars.

En réponſe, mon cher frère, à votre lettre du 9 de mars, je ne ſuis point ſurpris que la plate et ennuyeuſe ſatire, pour laquelle on avait obtenu une permiſſion tacite, ait attiré à ſon auteur l'indignation et le mépris. Madame *Denis*, qui a voulu la lire, n'a jamais pu l'achever. Il n'y a certainement que les intéreſſés qui puiſſent avoir le courage de lire un tel ouvrage jusqu'au bout, et ceux-là n'en diront pas de bien. S'il y avait quelque choſe de plaiſant, ce ſerait de voir M. *Diderot* au nombre des ſots.

Il faut bien ſe donner de garde de répondre en forme à une telle impertinence; mais je penſe qu'on ne ferait pas mal de déſigner cet infame ouvrage dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Satire*, et d'inſpirer au public et à la poſtérité l'horreur et le mépris qu'on doit à ces malheureux qui prétendent être en droit d'inſulter les plus honnêtes gens, parce que *Deſpréaux* s'eſt moqué, en paſſant, de quelques poëtes. Il faut avouer que le premier qui donna cet affreux exemple, a été le poëte *Rouſſeau*, homme, à mon ſens, d'un très-médiocre génie. Il mit ſes chardons piquans dans des ſatires où *Boileau* jetait des fleurs. Les mots de bélître, de maroufle, de louve, etc., ſont prodigués par *Rouſſeau*, mais du moins il y a quelques bons vers au milieu de ces horreurs révoltantes, et la

prétendue *Dunciade* n'a pas ce mérite. Ceux
1764. qu'il attaque, et ceux qu'il loue, doivent être également mécontens; le public doit l'être bien davantage, car il veut être amusé, et il est ennuyé: c'est ce qui ne se pardonne jamais.

Je crois, mon cher frère, qu'il n'est pas encore temps de songer à la publication de la *Tolérance*; mais il est toujours temps d'en demander une vingtaine d'exemplaires à M. de *Sartine*. Vous les donneriez à vos amis qui les prêteraient à leurs amis; cela composerait une centaine de suffrages qui feraient grand bien à la bonne cause; car, entre nous, les notes qui sont au bas des pages, sont aussi favorables à cette bonne cause que le texte l'est à la tolérance.

Je vous admire toujours de donner tant de soins aux belles-lettres, à la philosophie, au bien public, au milieu de vos occupations arithmétiques, et des détails prodigieux dont vous devez être accablé.

Puisque votre belle ame prend un intérêt si sensible à tout ce qui concerne l'honneur des lettres et les devoirs de la société, il faut vous apprendre que *Jean-Jacques*, ayant voulu imiter *Platon*, après avoir imité *Diogène*, vient de donner *incognito* un détestable opuscule sur les dangers de la poésie et du théâtre. Il m'apostrophe dans cet ouvrage, moi et frère *Thiriot*, sous des noms grecs; il dit que je n'ai jamais pu attirer auprès de moi que *Thiriot*, et que je n'ai réussi qu'à en faire un ingrat. Si la chose était vraie, je serais très-fâché; j'ai toujours voulu croire que *Thiriot* n'était que paresseux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher frère. *Ecr. l'inf.* 1764.

LETTRE LXI.

A MADAME DE FONTAINE.

Ferney, 19 de mars.

MA chère nièce, je n'ai qu'un moment pour vous dire combien je vous approuve et vous félicite. Il n'y a rien de si doux ni de si sage que d'épouser son ami intime. Vos arrangemens, dont vous voulez bien me faire part, me paraissent très convenables pour toutes les parties intéressées; Ornoy y gagnera, votre château s'embellira, la vie y sera plus animée; tout le mal est dans cette horrible distance de votre château au mien.

Je vous prierai de m'instruire du jour de votre départ: il faut qu'un oncle s'arrange pour un petit présent de noces. Je voudrais bien être de la cérémonie, et signer au contrat. Je vais annoncer, dans l'instant, cette nouvelle à madame *Denis* qui répète actuellement son rôle de *Statira*, et qui le jouera bientôt sur un théâtre mieux entendu, mieux orné, mieux éclairé que celui de Paris.

Je suis très-fâché de ne vous pas marier dans mon église en présence d'un grand *Jésus*, doré comme un calice, qui a l'air d'un empereur romain, et à qui j'ai ôté sa physionomie niaise. Nous vous donnerions vraiment une belle fête; car nous sommes en train, et la tête m'en tourne.

1764.

LETTRE LXVII.

A M. DAMILAVILLE.

2 d'avril.

MON cher frère, je vous envoie l'avis d'*Esculape-Tronchin.* Tout *Esculape* qu'il est, il ne vous apprendra pas grand'chose : vous savez assez que la vie sédentaire fait bien du mal aux tempéramens secs et délicats. Si j'étais assez insolent pour ajouter quelque chose aux oracles d'*Esculape*, je conseillerais les eaux de Plombières, ou quelques autres eaux chaudes et douces, en cas que la fortune de la malade lui permette de faire ce voyage sans s'incommoder; car il n'est permis qu'aux gens riches d'aller chercher la santé loin de chez eux ; et, à l'égard des pauvres, ils travaillent et guérissent. Le voyage, l'exercice, des eaux qui lavent le sang et qui débouchent les canaux, rétablissent presque toujours la machine. Je voudrais aussi qu'on fît lit à part ; un mari mal-sain et une femme malade ne se feront pas grand bien l'un à l'autre, attendu que mal sur mal n'est pas santé. Voilà l'avis d'un vieux routier qui n'est pas médecin ; mais qui, depuis long-temps, ne doit la vie qu'à une extrême attention sur lui-même.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous prier de m'envoyer *Macare* imprimé, avec la Lettre au grand fauconnier. Il faut que ce grand fauconnier ait le diable au corps de faire imprimer ces rogatons.

Ne pourrai-je jamais m'édifier avec l'*Instruc-*

serait à la cour, et me ferait manquer les places importantes auxquelles je pourrai parvenir, avec le temps; car enfin je n'ai que dix ans de moins que *Moncrif*, et l'exemple du cardinal de *Fleuri*, qui commença sa fortune à soixante et quatorze ans, me donne les plus grandes espérances. 1764.

Vous ferez fort bien, Madame, de ne plus confier vos secrets à ceux qui les font imprimer, et qui violent ainsi le droit des gens. Je savais votre histoire du lion; elle est fort singulière, mais elle ne vaut pas l'histoire du lion d'*Androclès*. D'ailleurs mon goût pour les contes est absolument tombé: c'était une fantaisie que les longues soirées de l'hiver m'avaient inspirée. Je pense différemment à l'équinoxe: l'esprit souffle où il veut, comme dit l'autre.

Je me suis toujours aperçu qu'on n'est le maître de rien: jamais on ne s'est donné un goût; cela ne dépend pas plus de nous, que notre taille et notre visage. N'avez-vous jamais bien fait réflexion que nous sommes de pures machines? J'ai senti cette vérité par une expérience continue; sentimens, passions, goûts, talens, manière de penser, de parler, de marcher, tout nous vient je ne sais comment. Tout est comme les idées que nous avons dans un rêve; elles nous viennent sans que nous nous en mêlions. Méditez cela; car nous autres, qui avons la vue basse, nous sommes plus faits pour la méditation que les autres hommes qui sont distraits par les objets.

Vous devriez dicter ce que vous pensez quand vous êtes seule, et me l'envoyer; je suis per-

1764. suadé que j'y trouverais plus de vraie philosophie que dans tous les systêmes dont on nous berce. Ce serait la philosophie de la nature; vous ne prendriez point vos idées ailleurs que chez vous; vous ne chercheriez point à vous tromper vous-même. Quiconque a, comme vous, de l'imagination et de la justesse dans l'esprit, peut trouver dans lui seul, sans autre secours, la connaissance de la nature humaine; car tous les hommes se ressemblent pour le fonds, et la différence des nuances ne change rien du tout à la couleur primitive.

Je vous assure, Madame, que je voudrais bien voir une petite esquisse de votre façon. Dictez quelque chose, je vous en prie, quand vous n'aurez rien à faire: quel plus bel emploi de votre temps, que de penser! Vous ne pouvez ni jouer, ni courir, ni avoir compagnie toute la journée. Ce ne sera pas une médiocre satisfaction pour moi de voir la supériorité d'une ame naïve et vraie sur tant de philosophes orgueilleux et obscurs: je vous promets d'ailleurs le secret.

Vous sentez bien, Madame, que la belle place que vous me donnez dans notre siècle n'est point faite pour moi; je donne, sans difficulté, la première à la personne à qui vous accordez la seconde. Mais permettez-moi d'en demander une dans votre cœur; car je vous assure que vous êtes dans le mien.

Je finis, Madame, parce que je suis bien malade, et que je crains de vous ennuyer. Agréez mon tendre respect, et empêchez que M. le président *Hénault* ne m'oublie. *V.*

LETTRE LXIII.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

26 de mars.

Vous voyez bien, mon cher frère, que vous aviez conçu trop d'alarmes au sujet de frère *Platon*, et qu'un aussi mauvais ouvrage que la *Palissotie* ne pouvait nuire en aucune manière qu'à son auteur. Il est vrai qu'il est protégé par un ministre (*) ; mais ce ministre, plein d'esprit et de mérite, aime fort la philosophie, et n'aime point du tout les mauvais vers. S'il fut un peu sévère, il y a quelques années, envers l'abbé *Morellet*, il faut lui pardonner. L'article indiscret, inséré dans une brochure, au sujet de madame la princesse de *Robecq*, indigna tous les amis de cette dame qui, en effet, n'apprit que par cette brochure le danger de mort où elle était. Je suis persuadé que tous nos chers philosophes, en se conduisant bien, en n'affectant point de braver les puissances de ce monde, trouveront toujours beaucoup de protection.

Ce serait assurément grand dommage que nous perdissions madame de *Pompadour* ; elle n'a jamais persécuté les gens de lettres, et elle a fait beaucoup de bien à plusieurs. Elle pense comme vous ; et il serait difficile qu'elle fût bien remplacée.

Je me console de n'avoir pu parvenir à voir

(*) M. le duc de *Choiseul*.

1764.

LETTRE LXIX.

AU MEME.

10 d'avril.

MES divins anges, voilà le tripot fermé; il ne vous revient plus qu'un quatrième acte des roués, que je vous enverrai quand il vous plaira; et ce sera à vous à me dire comment j'en dois user avec les ambassadeurs de France à Turin; c'est une affaire d'État dans laquelle je ne puis me conduire que par vos instructions et par vos ordres. Mais une affaire d'Etat plus considérable, que nous mettons plus que jamais, maman et moi, à l'ombre de vos ailes, c'est cette fatale dixme pour laquelle on recommence vivement les poursuites. Nous allons être à la merci d'un prêtre ivrogne, notre terre va être dégradée, tous les agrémens dont nous jouissons vont être perdus, si M. le duc de *Praslin* n'a pas pitié de nous. Cette affaire est enfin portée sur le rôle, et elle est la première pour la rentrée du parlement: on dépouillera le vieil homme à la Quasimodo Maman m'a proposé de mettre le feu au château, et de tout abandonner. Ce serait en effet un parti fort agréable à prendre, sur tout après m'être ruiné à embellir cette terre; mais je crois qu'un bel arrêt du conseil vaudrait bien mieux, et je l'espérerai jusqu'au dernier moment Nous vous demandons en grâce de vouloir bien nous dire sur quoi nous pouvons compter, et ce que nous devons faire.

Je n'ai point reçu de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu* touchant son bellâtre de *Bellecour*; mais je vous avoue que j'ai toujours du faible pour le *Droit du seigneur*, et que je serais curieux d'apprendre qu'il aura été joué, à la rentrée, par *Grandval*. Est-il possible que vous n'ayez que *le Kain* pour le tragique, et qu'il soit si difficile de trouver des acteurs? Cela décourage des jeunes gens comme moi, et je crains bien d'être obligé de renoncer au théâtre à la fleur de mon âge. 1764.

Si vous le jugez à propos aussi, vous brûlerez, ou vous communiquerez à l'abbé *Arnaud* le petit mémoire ci-joint. J'ai cru que ces discussions littéraires pourraient quelquefois piquer la curiosité du public, que le simple énoncé des ouvrages nouveaux n'excite peut-être pas assez. Si l'on ne peut faire nul usage de ces mémoires, il n'y aura de mon côté qu'un peu de temps perdu, et beaucoup de bonne volonté inutile. Il est difficile d'ailleurs de rencontrer de si loin le goût de ceux pour qui l'on travaille.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE LXX.

A M. DAMILAVILLE.

12 d'avril.

Mon cher frère, c'est un ex-jésuite, archi-fanatique et archi-fripon, qui a fait le mandement de l'archevêque gascon, archi-imbécille. On dit que l'archi-bourreau de Toulouse l'a brûlé

1764. au haut ou au bas de l'escalier des plaids. Je ne sais si vous vous souvenez d'un chant de la Pucelle, dans lequel tous les personnages deviennent fous, et où chacun donne sur les oreilles à son voisin, qui le lui rend du plus grand cœur, de sorte que tous combattent contre tous, sans savoir pourquoi. Voilà bien l'image de tout ce qui se passe aujourd'hui. Il faut que les honnêtes gens profitent de la guerre que se font les méchans. La seule chose qui m'afflige, c'est l'inaction des frères. C'est une chose déplorable que l'auteur de la *Gazette ecclésiastique* puisse imprimer, toutes les semaines, les sottises qu'il veut, et que les frères ne puissent donner, une fois par an, un bon ouvrage qui acheverait d'extirper le fanatisme. Les frères ne s'entendent point, ne s'ameutent point, n'ont point de ralliement; ils sont isolés, dispersés; il se contentent de dire à souper ce qu'ils pensent, quand ils se rencontrent. Si DIEU avait permis que frère *Platon*, vous et moi, eussions vécu ensemble, nous n'aurions pas été inutiles au monde. Mon cœur est desséché quand je songe qu'il y a dans Paris une foule de gens qui pensent comme nous, et qu'aucun d'eux ne sert la cause commune. Il faudra donc finir comme *Candide*; par cultiver son jardin.

Puisse seulement notre petit troupeau demeurer fidelle! Adieu, mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LXXI.

1764.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 12 d'avril.

On a fait bien de l'honneur, mon cher confrère, aux ouvrages de *Simon le Franc*, en les fesant servir à envelopper du tabac. Je connais des citoyens de Montauban qui ont employé les vers et la prose de ce grand homme à un usage qui n'est pas celui du nez. Ce qu'il y a de bien bon, c'est que, lorsque maître *Simon* nous fit l'honneur de demander une place à l'académie, c'était dans le dessein d'y introduire après lui M. son frère *Aaron*. Tous deux prétendaient y faire une réforme, et s'ériger en dictateurs. Le ridicule nous a défaits de ces deux tyrans ; Dieu veuille que nous n'en ayons pas d'autres ! Il me semble que les lettres sont peu protégées, et peu honorées dans le moment présent ; et je suis le plus trompé du monde, si nous n'allons pas tomber sous le joug d'un pédantisme despotique. Nous sommes délivrés des jésuites qui n'avaient plus de crédit, et dont on se moquait. Mais croyez-vous que nous aurons beaucoup à nous louer des jansénistes ? Je plains sur-tout les pauvres philosophes ; je les vois éparpillés, isolés et tremblans. Il n'y aura bientôt plus de consolation dans la vie, que de dire au coin du feu une partie de ce qu'on pense. Que nous sommes petits et misérables, en comparaison des Grecs, des Romains et des Anglais !

Je ne sais nulle nouvelle de *Pierre Corneille* ;

1764. les libraires de Genève se mêlent de tous les détails, et moi je n'ai eu d'autre emploi que celui de dire mon avis sur quelques pièces étincelantes des beautés les plus sublimes, défigurées par des défauts pardonnables à un homme qui n'avait point de modèle. J'ai dit très-librement ce que je pensais, parce que je ne pouvais dire ce que je ne pensais pas.

Je vous ferai parvenir un exemplaire, dès qu'un petit ballot qui m'appartient sera arrivé à Paris. La nièce de *Pierre* va nous donner incessamment un ouvrage de sa façon, c'est un petit enfant. Si c'est une fille, je doute fort qu'elle ressemble à *Emilie* et à *Corneille*; si c'est un garçon, je serai fort attrapé de le voir ressembler à *Cinna* : la mère n'a rien du tout des anciens Romains; elle n'a jamais lu les pièces de son oncle; mais on peut être aimable sans être une héroïne de tragédie.

Adieu, mon cher confrère; le sort des lettres en France me fait pitié. Conservez-moi votre amitié, elle me console. *V.*

LETTRE LXXII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 16 d'avril.

MON cher frère, mon cher philosophe, voici le temps arrivé où le fanatisme va triompher de la raison; mais la philosophie ne serait pas philosophie, si elle ne savait s'accommoder au temps. On reprochait aux jésuites la persécution et une

morale relâchée ; les jansénistes persécuteront 1764.
rien davantage, et auront des mœurs intraitables ; il ne sera plus permis d'écrire ; à peine le sera-t-il de penser. Les philosophes ne peuvent opposer la force à la force ; leurs armes sont le silence, la patience, l'amitié entre les frères. Plût à Dieu que je fusse avec vous à Paris, et que nous pussions parvenir à les réunir tous ! Plus on cherche à les écraser, plus ils doivent être unis ensemble. Je le répète, rien n'est plus honteux pour la nature humaine que de voir le fanatisme rassembler dans tous les temps sous ses drapeaux, faire marcher sous les mêmes lois des sots et des furieux, tandis que le petit nombre des sages est toujours dispersé et désuni, sans protection, sans ralliement, exposé sans cesse aux traits des méchans et à la haine des imbécilles.

Je vous ai envoyé, mon cher frère, la réponse que j'ai faite à M. *Marin* ; je vous ai supplié de la lui faire tenir, après l'avoir lue : il est même essentiel pour moi que M. de *Sartine* la voye. Frère *Cramer* a imprimé les Contes de *Guillaume Vadé*, qui sont très-innocens, et y a joint quelques pièces étrangères qui pourraient alarmer les ennemis de la raison, et fournir des armes aux persécuteurs. Je suis bien aise qu'on sache que je ne prends en aucune manière le parti de ces ouvrages ; que je ne me mêle pas de faire entrer en France une feuille de papier imprimé, que je n'exige rien, que je ne veux rien. Je n'ai quitté la France que pour vivre en repos. Il faut me laisser perdre mes

1764. yeux, et aller à la mort par la maladie, sans persécuter mes derniers jours.

Je ne vous parlerai point de frère *Thiriot*; il a mis l'indifférence à la place de la philosophie. Il me faut des cœurs plus sensibles; le vôtre inspire bien de la chaleur au mien. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LXXIII.

AU MEME.

13 d'avril.

Ah, ah! mon cher frère, vous faites donc de très-jolis vers! et vous les faites sur un bien triste sujet! voilà la seule consolation de nous autres pauvres français: il nous reste de pouvoir gémir avec nos amis, soit en vers, soit en prose.

Je vous disais, à propos de nos sages dispersés, ce que vous me disiez quand nos lettres se sont croisées. Nous pensons de même en tout. Je vous demande en grâce de penser comme moi sur *Guillaume Vadé* et *Jérôme Carré*. Je vous répète qu'il y a, dans ce recueil de *Guillaume* et de *Jérôme*, deux ou trois pièces que je ne voudrais pas pour rien au monde ni avouer ni avoir faites: car enfin, il faut un peu de politique, et il ne serait que ridicule de se sacrifier pour gens qui ne se soucient point du tout du sacrifice.

J'ai

J'ai très-grand'peur que les ouvriers de *Gabriel Cramer* n'aient mis à la tête de l'ouvrage le titre impertinent de *Collection complète des œuvres de V.* Ce *V.* ne s'accommoderait point du tout de cette sottise, et je ne manquerais pas d'écrire à M. de *Sartine* pour désavouer le livre, et le prier très-instamment de le supprimer. Je laisse aux *le Beau*, aux *Crévier* la petite gloire de faire imprimer leurs noms et leurs qualités, en gros caractères, à la tête de leurs déclamations de collége ; je n'ai jamais eu cette ambition ; et quand de maudits libraires ont mis mon nom à mes ouvrages, ils l'ont toujours fait malgré moi. 1764.

Je compte, mon cher frère, que vous avez eu la bonté de donner ma lettre à M. *Marin*. Je souhaite que M. de *Sartine* sache combien je m'intéresse peu à la plate gloire d'auteur, et au débit de mes œuvres. M'imprimera qui voudra; pourvu qu'on ne me défigure pas, je suis content.

Avez-vous reçu les quarante-huit exemplaires du Corneille, que *Cramer* doit vous avoir envoyés? Je m'attends bien que des gens, qui n'ont que des préjugés au lieu de goût, ne seront pas contens de moi; mais il faut fouler aux pieds les préjugés dans tous les genres.

Mon cher frère, que ne puis-je m'entretenir avec vous!

1764.

LETTRE LXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

18 d'avril.

Nous élevons nos cris à nos anges, du sein des mers qui submergent nos vallées, entre nos montagnes de glace et de neiges. Nous offrons volontiers à notre curé la dixme de tout cela; mais pour la dixme de nos blés, Dieu nous en préserve!

Après nos dixmes, l'affaire la plus intéressante est que mes anges aient la bonté de nous envoyer nos roués. J'y ai fait tant de corrections, tant de changemens; j'y en ferai tant encore, qu'il faut absolument que je fasse porter sur votre copie tous les petits cartons qu'il y faut faire. Voyez-vous, je cherche par un travail assidu, à mériter vos bontés. Le *Ximenès* a beau me trouver décrépit, je veux que mes anges me trouvent jeune; je veux que la conspiration, à la tête de laquelle ils sont, réussisse. Jamais rien ne m'a tant réjoui que cette conspiration. Mettez tout votre esprit, mes anges, toute votre adresse, toute votre politique, pour conduire à bien cette plaisante aventure, le plus promptement que vous pourrez. Je vous renverrai votre copie, la première poste après celle où je l'aurai reçue.

Les frères *Cramer* ont envoyé à Paris les Contes de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres pièces qu'on pourrait très-bien brûler comme un mandement d'évêque. Vous pensez bien qu

:s pièces ne sont pas de moi. Lesdits frères
ramer se sont imaginés très-mal à propos qu'ils 1764.
ndraient mieux leurs denrées, s'ils y met-
ient mon nom. Ils ont fait imprimer un titre
ui est très-ridicule. Ils intitulent ce volume
s Contes de *Guillaume Vadé: Suite de la col-
ction des œuvres de V., etc.* J'en ai été in-
igné; ils m'ont promis de supprimer cette im-
ertinence; j'ai tout lieu de croire qu'ils ne l'ont
as fait: en ce cas, je vous demande en grâce
e vous servir de tout votre crédit pour faire
isir l'ouvrage. J'en écrirai moi-même à M. de
artine avec une violente véhémence, et je me
engerai de cet horrible attentat d'une façon
xemplaire. Je voudrais que mon nom fût anéan-
i, et que mes œuvres subsistassent. J'aime les
ontes de *Guillaume Vadé;* mais je voudrais
u'on ne parlât jamais de moi. Je voudrais n'être
onnu que de mes anges, et je prétends bien
ue je serai entièrement ignoré dans notre belle
onspiration; mais je vous avertis qu'il faudra
bsolument un nom; car, si on ne nomme per-
onne, on me nommera. Il faudra au moins
ire que c'est un jeune jésuite; par exemple,
elui au derrière duquel *Pompignan* marchait à
a procession, ou bien quelque abbé qui veut
tre prédicateur du roi.

Que voulez-vous que je dise à M. de *Richelieu,*
uand il me mande qu'il a arrangé tout avec ses
camarades les premiers gentilshommes? Je ne
crois pas que, de ma petite métairie des Délices,
en pays génévois, je puisse lutter honnêtement
contre quatre grands officiers de la couronne.
Ma destinée est d'être écrasé, persécuté, vili-

1764. pendé, bafoué et d'en rire. Pour me dépiquer, je mets ſous les ailes de mes anges le petit mémoire ci-joint pour la *Gazette littéraire*. Je n'ai encore rien reçu d'Italie et d'Eſpagne. Je tire de mon cerveau ce que je peux; mais ce cerveau eſt bientôt deſſéché; il n'y a que le cœur d'inépuiſable.

LETTRE LXXV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 d'avril.

Il faut donc que vous ſachiez, Madame, qu'il y avait un prêtre dans mon voiſinage; ſon nom était d'*Eſtrées*. Ce n'était point la belle *Gabrielle*, et ce n'était point le cardinal d'*Eſtrées*, car c'était un petit laquais natif du village d'Eſtrées, lequel vint à Paris faire des brochures, ſe mettre dans ce qu'on appelle les ordres ſacrés, dire la meſſe, faire des généalogies, dénoncer ſon prochain; et qui enfin a obtenu un prieuré à ma porte, et non pas à ma prière.

Il était là le coquin, et il écrivait en cour, comme nous diſons, nous autres provinciaux; il écrivait même en parlement; et il y avait du bruit, et j'étais très-peu lié avec madame de *Jaucourt*, et je ne ſavais pas ſi elle était plus philoſophe qu'huguenotte; et il y a des occaſions où il faut ne ſe mêler abſolument de rien; m'entendez-vous à préſent?

M'entendez-vous, Madame? et ignorez vous combien l'inquiſition eſt reſpectable? Vous êtes

au physique malheureusement comme les rois 1764.
sont au moral; vous ne voyez que par les yeux d'autrui. Mandez moi, *s'il y a sureté*; et soyez très sûre que toutes les fois qu'on pourra vous amuser, sans rien risquer, sans vous compromettre, on n'y manquera pas.

Ma situation est un peu épineuse; il y a des curieux qui ouvrent quelquefois les lettres arrivantes de Genève. Vous m'entendez parfaitement, et vous devez savoir que je vous suis tendrement attaché. Je donnerai, quand on voudra, un de mes yeux pour vous faire rattraper les deux vôtres.

M. le chevalier de *Boufflers*, avec son esprit, sa candeur, sa gaucherie pleine de grâces, et la bonté de son caractère, ne sait ce qu'il dit. Le fait est que je suis dans un climat singulier qui ne ressemble à rien de ce que vous avez vu. Il y a, dans une vaste enceinte de quatre-vingts lieues, un horizon bordé de montagnes couvertes d'une neige éternelle. Il part quelquefois de cet olympe de neige un vent terrible qui aveugle les hommes et les animaux; c'est ce qui est arrivé à mes chevaux et à moi, par notre imprudence. Mes yeux ont été deux ulcères pendant près de deux ans. Une bonne femme m'a guéri à peu-près; mais quand je m'expose à ce maudit vent, adieu la vue. C'était à M. *Tronchin* à m'enseigner ce qu'il fallait faire; et c'est une vieille ignorante qui m'a rendu le jour.

Il faut, à la gloire des bonnes femmes, que je vous dise que, dans notre pays, nous sommes fort sujets au ver solitaire, à ce ver de

1764 quinze ou vingt aunes de long, qui se nourrit de notre substance, comme cela doit être dans le meilleur des mondes possibles. C'est encore une bonne femme qui en guérit, et le grand *Tronchin* en raisonne fort bien.

Sachez encore, Madame, que les femmes commencent à inoculer la petite vérole, qu'elles en font un jeu, tandis que votre parlement donne des arrêts contre l'inoculation, et que vos facultés velches disent des sottises. Voyez donc combien je respecte le beau sexe.

La destruction des jésuites est la destruction du fanatisme. C'est un excellent ouvrage; aussi votre inquisition velche l'a-t-elle défendu. Il est d'un homme supérieur qui vient quelquefois chez vous: c'est un esprit juste, éclairé, qui fait des Velches le cas qu'il en doit faire; il contribue beaucoup à détruire, chez les honnêtes gens, le plus absurde et le plus abominable systéme qui ait jamais affligé l'espèce humaine. Il rend en cela un très-grand service; avec le temps les Velches deviendront anglais: Dieu leur en fasse la grâce!

M. le président *Hénault* m'a mandé qu'il avait quatre-vingt-un ans: je ne le croyais pas. La bonne compagnie devrait être de la famille de *Mathusalem*. J'espère du moins que vous et votre ami serez de la famille de *Fontenelle*. Mais voici le temps de dire, avec l'abbé de *Chaulieu*:

Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;
Que ces fantômes vains sont enfans de la peur, *etc.*

Voici sur-tout le temps de vivre pour soi et ses amis, et de sentir le néant de toutes les brillantes illusions. 1764.

Madame la maréchale de *Luxembourg* n'a point répondu au petit mémoire dont vous me parlez. Il est clair que son protégé a tort avec moi; mais il est sûr aussi que je ne m'en soucie guère, et que je plains beaucoup ses malheurs et sa mauvaise tête.

Vous ne me parlez point des *Calas*. N'avez-vous pas été un peu surprise qu'une famille obscure et huguenotte ait prévalu contre un parlement, que le roi lui ait donné trente-six mille livres, et qu'elle ait la permission de prendre un parlement à partie? On a imprimé à Paris une lettre que j'avais écrite à un de mes amis, nommé *Damilaville*: on y trouve un fait singulier qui vous attendrirait, si vous pouviez avoir cette lettre.

En voilà, Madame, une un peu longue, écrite toute de ma main; il y a long-temps que je n'en ai tant fait; je crois que vous me rajeunissez.

Je tâcherai de vous faire parvenir tout ce que je pourrai, par des voies indirectes. Quand vous aurez quelques ordres à me donner, ayez la bonté de faire adresser la lettre à M. *Wagnière*, chez M. *Souchay*, négociant à Genève; et ne faites point cacheter avec vos armes. Avec ces précautions, l'on dit ce que l'on veut; et c'est un grand plaisir, à mon gré, de dire ce qu'on pense.

Adieu, Madame; je suis honteux d'avoir recouvré un peu la vue pour quelques mois, pendant que vous en êtes privée pour toujours.

1764. Vous avez besoin d'un grand courage dans le meilleur des mondes possibles. Que ne puis-je servir à vous consoler! *V.*

LETTRE LXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

23 d'avril.

COMPTEZ, mon cher frère, que les vrais gens de lettres, les vrais philosophes doivent regretter madame de *Pompadour*. Elle pensait comme il faut; personne ne le sait mieux que moi. On a fait, en vérité, une grande perte.

J'ai lu la *Vie du chancelier de l'Hospital*; c'est l'ouvrage d'un jeune homme, mais d'un jeune homme philosophe. Ce chancelier l'était, et je ne crois pas que notre d'*Aguesseau* doive lui être comparé. Il y a des discours de *l'Hospital* aux parlemens, dont ils ne seront pas trop contens. On ne parlerait pas aujourd'hui sur un pareil ton.

Il y a des fanatiques par-tout. Ceux qui ne savent pas distinguer les beautés de *Corneille* d'avec ses défauts, ne méritent pas qu'on les éclaire; et ceux qui sont de mauvaise foi, ne méritent pas qu'on leur réponde. Si je suis obligé de dire un mot, ce ne sera qu'en faveur de la liberté de penser, et ce qui me parait la vérité.

Je suis trop heureux, je vous le répète, que la philosophie et les lettres m'aient procuré un ami tel que vous.

LETTRE LXXVII.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 d'avril.

QUOIQUE madame de *Pompadour* eût protégé la déteftable pièce de Catilina, je l'aimais cependant, tant j'ai l'ame bonne; elle m'avait même rendu quelques petits fervices; j'avais pour elle de l'attachement et de la reconnaiffance; je la regrette, et mes divins anges approuveront mes fentimens. Je m'imagine que fa mort produira quelque nouvelle fcène fur le théâtre de la cour; mes anges ne m'en diront rien, ou peu de chofe. Olimpie eft morte pour Verfailles, et je penfe que mademoifelle *Clairon* veut l'enterrer auffi à Paris. Elle eft comme *Céfar*; elle ne veut point du fecond rang, et préfère fa gloire aux intérêts de fa patrie. Tout le monde doit fe rendre à des fentimens fi nobles.

J'envoie à mes anges, pour leur divertiffement, un petit extrait qui peut être inféré dans la *Gazette littéraire*, pour laquelle ils m'ont infpiré un grand intérêt. J'efpère que leur protection y fera inférer ce mémoire, quand même les auteurs auraient déjà parlé du fujet. Je me réfigne à la volonté de DIEU fur toutes les chofes de ce monde, et particulièrement fur les droits des pauvres terres du pays de Gex. Je tremble d'être obligé de plaider à Dijon; je demande en grâce à mes anges de me dire bien nettement à quoi je dois m'attendre. Les bontés

1764. de M. le duc de *Praslin* me sont encore plus chères que mes dixmes; et cependant mes dixmes me tiennent terriblement à cœur. Mes divins anges, priez pour nous en ce saint temps de Pâques.

Je reconnais la bonté de mes anges à ce qu'ils font pour *Pierre Corneille*. Je crois qu'on peut donner quelques exemplaires à *le Kain*, et qu'on ne peut mieux les placer, quoique dans mes remarques, je condamne quelquefois les comédiens qui mutilent les pauvres auteurs.

LETTRE LXXVIII.

AU MEME.

25 d'avril.

Je reçois, mes divins anges, la lettre du 19 d'avril, qui n'est point du tout griffonnée, et que mes beaux yeux d'écarlate ont très-bien lue. Nous sommes pénétrés, maman et moi, de vos bontés angéliques, et de celles de M. le duc de *Praslin*. Il est vrai que nous sommes un peu embarrassés avec le parlement de Dijon, parce que si nous lui disons: Notre affaire est au conseil, nous l'indisposons; si nous demandons des délais, nous semblons nous soumettre à sa jurisdiction. Monsieur le premier président ne peut refuser plus long-temps de mettre la cause sur le rôle. Je m'abandonne à la miséricorde de DIEU.

Pour l'affaire des roués, elle est toute prête, et j'ose croire qu'ils vaudront mieux qu'ils ne valaient. J'attends votre copie pour la char-

ger d'énormes cartons, depuis le commencement jusqu'à la fin. 1764.

Honneur et gloire aux auteurs de la *Gazette littéraire*: qu'ils retranchent, qu'ils ajoutent, qu'ils adouciſſent, qu'ils obſervent les convenances que je ne peux connaître de ſi loin; tout ce que j'envoie leur appartient, et non à moi. Je me ſuis adreſſé à *Cramer* pour l'Eſpagne et l'Italie, mais je n'ai rien du tout.

Ce *Ducheſne* eſt comme la plupart de ſes confrères; il préfère ſon intérêt à tout, et même il entend très-mal ſon intérêt en baiſſant un prix qu'il devrait augmenter. J'ai paſſé ma vie dans ces vexations-là; je n'ai connu que vexations, et j'eſpère bien en eſſuyer juſqu'à mon dernier jour. Je m'attends bien auſſi aux clameurs des fanatiques de *Pierre Corneille*; mais je n'ai pu dire que ce que je penſe, et non ce que je ne penſe pas. Il me ſuffit du témoignage de ma bonne conſcience. Puiſſent mes deux anges jouir d'une ſanté parfaite! que les eaux faſſent tout le bien qu'elles peuvent faire! Je vous ſouhaite beaucoup de bonnes tragédies et de comédies pour cet été; mais ni les étés ni les hivers ne donnent pas beaucoup de ces ſortes de fruits; ils ſont très-rares en tout pays. Aimez-moi, je vous en conjure, indépendamment de votre paſſion pour le théâtre. Je vous aime uniquement pour vous, et je vous ſerai attaché à tous deux juſqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

1764.

LETTRE LXXIX.

AU MEME.

Aux Délices, 1 de mai.

MES charmans anges, voici vos roués; je les ai rajuſtés comme j'ai pu. Ne me demandez pas un vers de plus, pas un hémiſtiche; car je deviens ſi vieux, ſi vieux, ſi dur, ſi ſec, ſi ſtérile, ſi incapable, qu'il faut avoir pitié de moi. Il faut être poſſédé du démon pour faire une tragédie. Je n'en connais pas une ſeule qui n'ait de grands défauts, et la multitude des déteſtables eſt prodigieuſe.

Faites-moi un plaiſir, mes anges; dîtes moi habilement ſi madame la ducheſſe de *Grammont* a perſonnellement du crédit auprès du roi; j'aurais peut être beſoin qu'elle lui dît un mot; car, tout ſuiſſe qu'on eſt, on ne laiſſe pas de ſe ſouvenir de ſa patrie: enfin j'ai beſoin de ſavoir ſi je peux m'adreſſer à madame la ducheſſe de *Grammont* pour une choſe extrêmement aiſée à faire. J'ai pardonné aux manes de madame de *Pompadour* les prédilections qu'elle avait pour la Sémiramis de *Crébillon*, pour ſon Catilina et pour ſon Triumvirat. Ce ſont, ſans contredit, les plus impertinens et les plus barbares ouvrages qu'un ennemi du bon ſens ait jamais pu faire. Madame de *Pompadour* me feſait l'honneur de me mettre immédiatement après cé grand-homme; mais, après tout, elle m'avait rendu quelques bons offices dont je me ſouviendrai toujours.

On dit que M. de *Marigny* fait travailler à un

ſuperbe mauſolée pour *Pradon*, l'abbé *Nadal* et *Danchet*: je lui recommande *Guillaume Vadé*; 1764.
car, pour moi, qui ne ſerai pas enſeveli en terre ſainte, je ne prétends pas aux monumens. Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait au tripot, quel nouveau chef-d'œuvre on repréſente. On dit que la ſalle eſt déſerte aux comédies, depuis la retraite de mademoiſelle *Dangeville*; vous n'avez qu'un acteur tragique; le tripot me paraît aller mal.

Mes anges, conſervez votre ſanté l'un et l'autre; que les eaux vous faſſent du bien! Ayez tout le plaiſir que vous pourrez, cela n'eſt pas toujours auſſi aiſé qu'on le penſe.

Reſpect et tendreſſe. *V*.

LETTRE LXXX.

AU MEME.

Aux Délices, 3 de mai.

Mes anges, les anges doivent avoir reçu les roués, cartonnés en cent endroits. Je ne ſais pas quel acteur jouera le rôle d'*Octave*, mais il eſt impoſſible à l'auteur de ne pas faire d'*Octave* un jeune homme; il n'avait que vingt et un ans, au temps des proſcriptions; on le donne dans toute la pièce comme un homme qui lutte contre les paſſions de la jeuneſſe, comme un jeune débauché qui s'eſt formé ſous *Antoine* à la licence, au crime et à la politique.

Je me donne mille mouvemens pour empêcher qu'on ne vende l'édition de *Corneille* à d'autres

qu'aux foufcripteurs, et pour empêcher les librai-
1764. res d'imprimer les Commentaires à part; mais que puis-je du fond de mes vallées au pied du mont Jura? Je reffemble à St. *Jean* comme deux gouttes d'eau; il s'appelait la voix qui crie dans le défert, et vous favez que les voix de ces braillards des déferts ne font guère entendues dans les villes.

Madame ange prend-elle toujours des eaux? monfieur ange va-t-il toujours à la comédie? s'amufe-t-il? lui donne-t-on de belles pièces nouvelles? J'ignore tout. Je n'ai pas pu avoir les quatre vers qui font au bas du portrait du duc de *Sully*, donné par madame de *Pompadour* à monfieur le contrôleur général; il était fort aifé de faire quatre jolis vers fur cette galanterie.

Nous avons un billet de douze mille francs, payable au mois de feptembre, pour en faire un emploi en faveur de M. et de madame *Corneille*, réverfible à leur fille. J'ai prié M. de *Laleu* de chercher un emploi sûr; j'ai, Dieu merci, rempli tous les devoirs que je me fuis impofés. Je n'ai plus qu'à traîner doucement les reftes d'une vieilleffe très-languiffante, et je voue ce petit refte à mes anges à qui je fouhaite fanté, profpérité, amufement et gaieté.

LETTRE LXXXI.

1764.

À M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, le 5 de mai.

Je reçois, mon cher frère, votre lettre du 28 d'avril. Frère *Cramer* m'assure qu'il a ôté mon nom qu'il avait mis malheureusement à la tête des Contes de *Guillaume Vadé*, et qu'il n'en paraîtra pas un seul exemplaire avec ce malheureux titre.

Au reste, je ne prends nul intérêt à *Guillaume Vadé*, ni à son recueil, ni aux autres pièces qu'on a pu y insérer ; et, pour peu que l'on trouve dans ce recueil des choses trop hardies qui me seraient sans doute imputées, je vous demande en grâce de dire à M. de *Sartine* que non-seulement je n'ai nulle part à ces pièces, mais que j'en demande moi-même la suppression, supposé qu'on me les attribue. Je sais à quel excès pourrait se porter une cabale dangereuse de fanatiques qui n'ont que trop de crédit. J'avais dans madame de *Pompadour*, une protectrice assurée ; je ne l'ai plus. Je suis dans ma soixante-onzième année, et je veux finir mes jours en paix : je suis une victime échappée au couteau des prêtres ; il faut que je paisse en repos dans les pâturages où je me suis retiré.

Mon cher frère, abuserai-je encore de vos bontés jusqu'à vous prier de vouloir bien faire donner à *Briasson* le papier ci-joint ? S'il n'est pas du nombre des libraires qui ont le privilége de *Corneille*, il les connaît du moins, et il peut leur

1764. faire parvenir cette déclaration de ma part, en cas qu'elle soit approuvée par vous et par mes anges. Elle peut toujours servir à différer l'exécution de l'entreprise très-hasardée des libraires; c'est servir, autant que je le peux, la famille *Corneille*. L'auteur de Cinna m'est cher, malgré Théodore, Pertharite, Agésilas et Suréna, comme j'aime les belles lettres malgré l'horrible abus qu'on en fait.

La permission qu'on a donnée à *Fréron* de les déshonorer deux fois par mois, la secrète envie de gens en place qui prétendaient à l'éloquence, ont été des coups mortels; et la littérature est devenue un champ de bataille, dans lequel le pédant en robe noire a écrasé le philosophe, et où l'araignée de l'*Année littéraire* a sucé son sang. Le pis de tout cela, c'est la dispersion des fidelles: c'est-là le grand objet de vos gémissemens et des miens.

S'ils avaient pu se rassembler, c'eût été la plus belle époque de l'histoire de l'esprit humain. Les stoïciens, les académiciens, les épicuriens, formaient des sociétés considérables. Le sénat de Rome, partagé entre ces trois sectes, n'en était pas moins le maître de la terre connue. Et on ne peut rassembler six philosophes dans le misérable pays des Velches! En ce cas, renonçons de bonne grâce à la petite supériorité que nous prétendons dans la littérature, et avouons franchement que nous sommes des demi-barbares.

Orate fratres, et *écr. l'inf.* tant que vous pourrez.

Que nos lettres, mon cher frère, ne soient que pour nous et pour les adeptes.

LETTRE

LETTRE LXXXII.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 9 de mai.

C'EST moi, Madame, qui vous demande pardon de n'avoir pas eu l'honneur de vous écrire; et ce n'est pas à vous, s'il vous plaît, à me dire que vous n'avez pas eu l'honneur de m'écrire. Voilà un plaisant honneur: vraiment, il s'agit entre nous de choses plus sérieuses, attendu notre état, notre âge et notre façon de penser. Je ne connais que *Judas* dont on ait dit qu'il eût mieux valu pour lui de n'être pas né, encore est-ce l'Evangile qui le dit: *Mécène* et *la Fontaine* ont dit tout le contraire:

Mieux vaut souffrir que mourir:
C'est la devise des hommes.

Je conviens avec vous que la vie est très courte et assez malheureuse; mais il faut que je vous dise que j'ai chez moi un parent de vingt-trois ans, beau, bien fait, vigoureux; et voici ce qui lui est arrivé: Il tombe un jour de cheval à la chasse, il se meurtrit un peu la cuisse, on lui fait une petite incision, et le voilà paralytique pour le reste de ses jours, non pas paralytique d'une partie de son corps, mais paralytique à ne pouvoir se servir d'aucun de ses membres, à ne pouvoir soulever sa tête, avec la certitude entière de ne pouvoir jamais avoir le moindre soulagement: il s'est accoutumé à son état, et il aime la vie comme un fou.

1764. Ce n'eſt pas que le néant n'ait du bon; mais je crois qu'il eſt impoſſible d'aimer véritablement le néant, malgré ſes bonnes qualités.

Quant à la mort, raiſonnons un peu, je vous prie: il eſt très-certain qu'on ne la ſent point; ce n'eſt point un moment douloureux; elle reſſemble au ſommeil comme deux gouttes d'eau; ce n'eſt que l'idée qu'on ne ſe réveillera plus, qui fait de la peine; c'eſt l'appareil de la mort qui eſt horrible, c'eſt la barbarie de l'extrême onction, c'eſt la cruauté qu'on a de nous avertir que tout eſt fini pour nous.

A quoi bon venir nous prononcer notre ſentence? elle s'exécutera bien ſans que le notaire et les prêtres s'en mêlent. Il faut avoir fait ſes diſpoſitions de bonne heure, et enſuite n'y plus penſer du tout.

On dit quelquefois d'un homme: il eſt mort comme un chien; mais vraiment, un chien eſt très-heureux de mourir ſans tout cet attirail dont on perſécute le dernier moment de notre vie. Si on avait un peu de charité pour nous, on nous laiſſerait mourir ſans nous en rien dire.

Ce qu'il y a de pis encore, c'eſt qu'on eſt entouré alors d'hypocrites qui vous obsèdent pour vous faire penſer comme ils ne penſent point, ou d'imbécilles qui veulent que vous ſoyez auſſi ſots qu'eux; tout cela eſt bien dégoûtant. Le ſeul plaiſir de la vie à Genève, c'eſt qu'on peut y mourir comme on veut; beaucoup d'honnêtes gens n'appellent point de prêtres. On ſe tue, ſi on veut, ſans que perſonne y trouve à redire; ou l'on attend le moment, ſans que perſonne vous importune.

Madame de *Pompadour* a eu toutes les horreurs de l'appareil, et celle de la certitude de se voir condamnée à quitter la plus agréable situation où une femme puisse être. Je ne savais pas, Madame, que vous fussiez en liaison avec elle; mais je devine que madame de *M...* avait contribué à vous en faire une amie. Ainsi vous avez fait une très-grande perte; car elle aimait à rendre service. Je crois qu'elle sera regrettée, excepté de ceux à qui elle a été obligée de faire du mal, parce qu'ils voulaient lui en faire; elle était philosophe. 1764.

Je me flatte que votre ami (*), qui a été malade, est philosophe aussi; il a trop d'esprit, trop de raison pour ne pas mépriser ce qui est très-méprisable. S'il m'en croit, il vivra pour vous et pour lui, sans se donner tant de peines pour d'autres. Je veux qu'il pousse sa carrière aussi loin que *Fontenelle*, et que, dans son agréable vie, il soit toujours occupé des consolations de la vôtre.

Vous vous amusez donc, Madame, des Commentaires sur *Corneille*. Vous vous faites lire sans doute le texte, sans quoi les notes vous ennuieraient beaucoup. On me reproche d'avoir été trop sévère; mais j'ai voulu être utile, et j'ai été souvent très-discret. Le nombre prodigieux de fautes contre la langue, contre la netteté des idées et des expressions, contre les convenances, enfin contre l'intérêt, m'a si fort épouvanté que je n'ai pas dit la moitié de ce que j'aurais pu dire. Ce travail est fort ingrat.

(*) Le président *Hénault*.

1764. est fort déſagréable, mais il a ſervi à marier deux filles : ce qui n'était arrivé à aucun commentateur, et ce qui n'arrivera plus.

Adieu, Madame ; ſupportons la vie qui n'eſt pas grand'choſe, ne craignons pas la mort qui n'eſt rien du tout ; et ſoyez bien perſuadée que mon ſeul chagrin eſt de ne pouvoir m'entretenir avec vous, et vous aſſurer, dans votre couvent, de mon très-tendre et très-ſincère reſpect, et de mon inviolable attachement. *V.*

LETTRE LXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de mai.

QUE vous êtes heureux, mon ancien ami, d'avoir conſervé vos yeux, et d'écrire toujours de cette jolie écriture que vous aviez il y a plus de cinquante ans ! Votre plume eſt comme votre ſtyle, et pour moi je n'ai plus ni plume ni ſtyle.

Madame *Denis* vous a écrit de ſa main ; je ne puis en faire autant. Il eſt vrai que l'hiver paſſé je feſais des contes, mais je les dictais ; et actuellement je peux à peine écrire une lettre. Je ſuis d'une faibleſſe extrême, quoi qu'en diſe M. *Tronchin* ; et mon ame, que j'appelle *Liſette*, eſt très-mal à ſon aiſe dans mon corps cacochyme. Je dis quelquefois à *Liſette* : Allons donc, ſoyez donc gaie comme la *Liſette* de mon ami. Elle répond qu'elle n'en peut rien faire, et qu'il faut que le corps ſoit à ſon aiſe

pour qu'elle y ſoit auſſi. Fi donc, *Liſette*, lui dis-je, ſi vous me tenez de ces diſcours-là, on vous croira matérielle! Ce n'eſt pas ma faute, a répondu *Liſette*; j'avoue ma miſère, et je ne me vante point d'être ce que je ne ſuis pas. 1764.

J'ai ſouvent de ces converſations-là avec *Liſette*, et je voudrais bien que mon ancien ami fût en tiers; mais il eſt à cent lieues de moi, ou à Paris, ou à Launay, avec ſa ſage *Liſette*; il partage ſon temps entre les plaiſirs de la ville et ceux de la campagne. Je ne peux en faire autant; il faut que j'achève mes jours auprès de mon lac, dans la famille que je me ſuis faite. Madame *Denis*, maîtreſſe de la maiſon, me tient lieu de femme; mademoiſelle *Corneille*, devenue madame *Dupuits*, eſt ma fille; ce *Dupuits* a une ſœur que j'ai mariée auſſi; et, quoique je ſois à la tête d'une groſſe maiſon, je n'ai point du tout l'air reſpectable.

J'ai été fort affligé de la mort de madame de *Pompadour*; je lui avais de l'obligation; je la pleure par reconnaiſſance. Il eſt bien ridicule qu'un vieux barbouilleur de papier, qui peut à peine marcher, vive encore, et qu'une belle femme meure à quarante ans, au milieu de la plus belle carrière du monde. Peut-être ſi elle avait goûté le repos dont je jouis, elle vivrait encore.

Vous vivrez cent ans, mon ami, parce que vous allez de Paris à Launay et de Launay à Paris, ſans ſoins et ſans inquiétudes. Ce qui pourra me conſerver, c'eſt le petit plaiſir que j'ai de déſeſpérer le marquis de *Lézeau*. Il eſt tout étonné de ne m'avoir pas enterré au bout

1764. de fix mois. Je lui joue, depuis plus de trente ans, un tour abominable. On dit que nous avons un contrôleur général qui ne penfe pas comme lui, et qui veut que tout le monde foit payé.

Bonfoir, mon ancien ami; foyez heureux aux champs et à la ville, et aimez-moi.

LETTRE LXXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 11 de mai.

MON cher frère, ce que vous me dites de l'Intolérance m'afflige et ne m'étonne point. Je m'y attendais, et c'eft par cette raifon que je vous ai fupplié de dire à M. de *Sartine* que je ne répondais ni ne pouvais répondre de tout ce qu'on s'avife d'imprimer fous mon nom; bien entendu que vous n'auriez la bonté de faire cette démarche que quand vous la jugeriez néceffaire.

J'écrirai inceffamment à M. le maréchal de *Richelieu* au fujet de ce comte d'*Olban*. Je ne conçois pas cette rage de vouloir paraître en public, quand on déplait au public. Ce n'eft pas l'amour qu'il fallait peindre aveugle, c'eft l'amour-propre.

Je ne fais aucunes nouvelles du théâtre de Paris. On dit que *le Kain* eft le feul qu'on puiffe entendre. Nous manquons d'hommes prefque en tous les genres. Si nous n'avons

oint de talens, tâchons au moins d'avoir de la aison. 1764.

J'ai toujours fur le cœur la tracafferie qu'on n'a voulu faire avec *Cramer*. N'eft-il pas bien ingulier qu'un homme s'avife d'écrire de Paris Genève, *que je jette feu et flamme contre s Cramer, que je parle d'eux dans toutes mes ettres avec dureté et mépris, que je veux faire aifir leur livre, etc.* Et pourquoi, s'il vous lait, tout ce fracas? parce que je n'ai pas voulu ue mon nom figurât avec la famille *Vadé*, et ue je me fuis cru indigne de cet honneur. Quand on l'a ôté, j'ai été content, et voilà out.

Vous me feriez grand plaifir d'écrire à *Gabriel* u'on l'a très-mal informé, que celui qui lui a nandé ces fottifes n'eft qu'un femeur de zizanie. Monfieur *Cromelin*, qui eft un miniftre de paix, e la sèmera pas fans doute, et je crois avoir ait affez de bien aux *Cramer* pour être en droit e compter fur leur reconnaiffance. Je ne veux voir pour ennemis que les fanatiques et les *Frérons*. Les *Cramer* font mes frères; ils font hilofophes, et les philofophes doivent être reconnaiffans; je leur ai fait préfent de tous mes uvrages, et je ne m'en repens point.

Quant à l'édition qu'on veut faire des Commentaires du *Corneille*, détachés du texte, je rois que les libraires de Paris doivent me favoir quelque gré des mefures que je leur propofe, uniquement pour leur faire plaifir. Je ne eux que le bien de la chofe. Je donne tout ratis aux comédiens et aux libraires. Je fais

1764. quelquefois des ingrats ; ce n'eſt pas la ſeule tribulation attachée à la littérature.

Cramer s'était chargé de donner des exemplaires du Corneille à *le Kain*, à mademoiſelle *Clairon*, à mademoiſelle *Duménil* ; pour moi, je n'en ai qu'un ſeul exemplaire, encore eſt-il ſans figures. Je ne me ſuis mêlé de rien, ſinon de perdre les yeux avec une malheureuſe petite édition de *Corneille*, en caractère preſque inliſible ; édition curieuſe et rare, ſur laquelle j'ai fait la mienne. J'ai été le ſeul correcteur d'épreuves ; je me ſuis donné des peines aſſez grandes pendant deux années entières ; elles ont ſervi du moins à marier deux filles ; mais je ne me ſuis mêlé en aucune manière des autres détails.

Adieu, mon cher frère. Vous m'avez envoyé un livre ſur l'inoculation ; cela me fait croire qu'elle ſera bientôt défendue O pauvre raiſon, que vous êtes étrangère chez les Velches !

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 14 de mai.

VOICI, mes divins anges, un petit chiffon pour vous amuſer, et pour entrer dans la *Gazette littéraire*. Je n'ai rien d'Italie ni d'Eſpagne. Si M. le duc de *Praſlin* veut m'autoriſer à écrire au ſecrétaire de votre ambaſſadeur à Madrid, et au miniſtre de Florence, j'aurai bien plus aiſément, et plus vite, et à moins de frais, tous les

les livres de ce pays-là qui pourront m'être envoyés en droiture. Je ne crois pas qu'après la belle lettre de *Gabriel Cramer*, que je vous ai envoyée, il s'empresse beaucoup de me servir. Il est évident que c'est *Crommelin* qui a fait cette tracasserie, uniquement pour le plaisir de la faire. Il aura trouvé sur-tout que j'ai manqué de respect à la majesté des citoyens de Genève. Vous me feriez un très-grand plaisir de me renvoyer la lettre dans laquelle je me plaignais, assez justement, d'avoir vu mon pauvre nom joint au nom illustre de *Guillaume Vadé*. Je voudrais voir si je suis en effet aussi coupable qu'on le prétend.

1764.

Tout le monde s'adresse à moi pour avoir des *Corneille*. Les souscripteurs, qui n'avaient point payé la moitié de la souscription, n'ont point eu le livre. Tout ce que je sais, c'est que ni madame *Denis*, ni madame *Dupuits*, ni moi, n'en avons encore. Lorsque je commençai cette entreprise, les deux frères *Cramer*, qui étaient alors tous deux libraires, offrirent de se charger de tout l'ouvrage en donnant quarante mille francs à mademoiselle *Corneille*. On en a tiré enfin environ cinquante-deux mille livres, dont douze pour le père, et quarante mille livres de net pour la fille. De ces quarante mille livres, il y en a eu environ trente mille de payées, lesquelles trente ont composé la dot de la sœur de M. *Dupuits*. Le reste n'est payable qu'au mois d'auguste ou de septembre.

J'imagine que vous avez reçu tout ce qui concerne la conspiration ; ainsi il ne tiendra qu'à vous de mettre le feu aux poudres quand il vous

plaira, comme disait le cardinal *Alberoni*. Pour
1764 moi, mes anges, je me sens dans l'impossibilité totale de travailler davantage à ce drame. Mes roués ne feront jamais verser de larmes, et c'est ce qui me dégoûte; j'aime à faire pleurer mon monde : mais du moins les roués attacheront, s'ils n'attendrissent pas. Je vous demande en grâce qu'on n'y change rien, qu'on donne la pièce telle qu'elle est. Jouissez du plaisir de cette mascarade, sans que les comédiens me donnent l'insupportable dégoût de mutiler ma besogne. Les malheureux jouent Régulus sans y rien changer, et ils défigurent tout ce que je leur donne. Je ne connais pas cette fureur; elle m'humilie, me désespère, et me fait faire trop de mauvais sang.

J'avais une grâce à demander à madame la duchesse de *Grammont*, mais je ne sais si je dois prendre cette liberté. Je ne sais rien, je ne vois le monde que par un trou, de fort loin, et avec de très-mauvaises lunettes. Je cultive mon jardin comme *Candide*, mais je ne suis point de son avis sur le meilleur des mondes possibles. Je crois seulement avec fermeté que vous êtes, de tous les anges, les plus aimables et les plus remplis de bontés pour moi; aussi ma dévotion pour vous est sans bornes.

LETTRE LXXXVI.

1764.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

Aux Délices, 16 de mai.

Il y a des traits charmans, Monsieur, dans tous les ouvrages que vous faites, des vers heureux et pleins de génie. Souffrez seulement que je vous dise qu'il ne faut pas prodiguer l'or et les diamans. Quand vous voudrez vous amuser à faire des vers, gardez-vous de trop d'abondance. Vous savez mieux que moi que quatre bons vers valent mieux que quatre cents médiocres. Quand vous en ferez peu, vous les ferez tous excellens. Vous sentez qu'il faut que je vous estime beaucoup pour oser vous parler ainsi.

Si vous n'avez rien à faire, et que vous vouliez quelquefois m'écrire des nouvelles de littérature, ou même des nouvelles publiques, à vos heures de loisir, vous me ferez beaucoup de plaisir; mais sur-tout ne vous gênez pas. On ne doit faire ni vers ni prose, ni même écrire un billet, que quand on se sent en verve. C'est l'attrait du plaisir qui doit nous conduire en tout; malheur à celui qui écrit, parce qu'il croit devoir écrire. Vous êtes philosophe, et par conséquent un être très-libre. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre, et l'amitié que vous m'avez inspirée me fait espérer que vous en aurez un peu pour moi. Que cette amitié commence par bannir les cérémonies. V.

LETTRE LXXXVII.

1761.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 19 de mai.

Je vous remercie bien, mon cher frère, de votre lettre du 11 de mai. Je me souviens que *Catherine Vadé* pensait comme vous, et disait à *Antoine Vadé*, frère de *Guillaume* : Mon cousin, pourquoi faites-vous tant de reproches à ces pauvres Velches ? Eh ! ne voyez-vous pas, ma cousine, répondit-il, que ces reproches ne s'adressent qu'aux pédans qui ont voulu mettre sur la tête des Velches un joug ridicule ? Les uns ont envoyé l'argent des Velches à Rome ; les autres ont donné des arrêts contre l'émétique et le quinquina ; d'autres ont fait brûler des sorciers ; d'autres ont fait brûler des hérétiques, et quelquefois des philosophes. J'aime fort les Velches, ma cousine ; mais vous savez que quelquefois ils ont été assez mal conduits. J'aime, d'ailleurs, à les piquer d'honneur et à gronder ma maîtresse.

Voilà ce que disait ce pauvre *Antoine*, dont Dieu veuille avoir l'ame ! et il ajoutait que, tant que les Velches appelleraient un *angiportus*, *cu de sac*, il ne leur pardonnerait jamais.

A l'égard du dessein où sont les libraires de Paris d'imprimer les remarques à part, ce dessein ne pourrait être exécuté que long-temps après que M. *Pierre Corneille*, le petit-neveu, se serait défait de sa pacotille ; et, si je ne puis empêcher cette édition, il vaut mieux qu'elle

soit bien faite et correcte qu'autrement. Ainsi, 1764.
quand vous verrez mes anges, je vous prie d'examiner avec eux s'il n'est pas convenable de faire dire aux libraires, de ma part, que je les aiderai de tout mon cœur dans leur projet; cette espérance qu'ils auront les empêchera de se hâter, et ils pourront faire un petit présent à M. *Pierre :* voilà quelle est mon idée.

Dans ma dernière lettre, il y en avait une pour *Brianon*, qui ne regarde en aucune manière l'édition de *Corneille*. Je lui demande seulement la *Démonstration évangélique* de *Huet*, dont j'ai besoin. Je sais que cette démonstration n'est pas géométrique, mais on se sert quelquefois en français du mot de démonstrations pour signifier fausses apparences.

Il est fort plaisant qu'on dise que *Jérôme Carré* a proposé la paix à maître *Aliboron*. En vérité, c'est comme si on prétendait que *Morand*, en disséquant *Cartouche*, lui fit proposer un accommodement.

J'ai reçu le factum pour *Potin* et pour l'humanité; j'en remercierai frère *Beaumont*. *Interim écr. l'inf.*

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME GEOFFRIN.

Aux Délices, 21 de mai.

M. le comte de *Creutz*, Madame, était bien digne de vous connaître; il mérite tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire de lui.

1764. quelquefois des ingrats; ce n'eſt pas la ſeule tribulation attachée à la littérature.

Cramer s'était chargé de donner des exemplaires du Corneille à *le Kain*, à mademoiſelle *Clairon*, à mademoiſelle *Duménil*; pour moi, je n'en ai qu'un ſeul exemplaire, encore eſt-il ſans figures. Je ne me ſuis mêlé de rien, ſinon de perdre les yeux avec une malheureuſe petite édition de *Corneille*, en caractère preſque inliſible; édition curieuſe et rare, ſur laquelle j'ai fait la mienne. J'ai été le ſeul correcteur d'épreuves; je me ſuis donné des peines aſſez grandes pendant deux années entières; elles ont ſervi du moins à marier deux filles; mais je ne me ſuis mêlé en aucune manière des autres détails.

Adieu, mon cher frère. Vous m'avez envoyé un livre ſur l'inoculation; cela me fait croire qu'elle ſera bientôt défendue O pauvre raiſon, que vous êtes étrangère chez les Velches!

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 14 de mai.

VOICI, mes divins anges, un petit chiffon pour vous amuſer, et pour entrer dans la *Gazette littéraire*. Je n'ai rien d'Italie ni d'Eſpagne. Si M. le duc de *Praslin* veut m'autoriſer à écrire au ſecrétaire de votre ambaſſadeur à Madrid, et au miniſtre de Florence, j'aurai bien plus aiſément, et plus vite, et à moins de frais, tous les

les livres de ce pays-là qui pourront m'être envoyés en droiture. Je ne crois pas qu'après la belle lettre de *Gabriel Cramer*, que je vous ai envoyée, il s'empresse beaucoup de me servir. Il est évident que c'est *Crommelin* qui a fait cette tracasserie, uniquement pour le plaisir de la faire. Il aura trouvé sur-tout que j'ai manqué de respect à la majesté des citoyens de Genève. Vous me feriez un très-grand plaisir de me renvoyer la lettre dans laquelle je me plaignais, assez justement, d'avoir vu mon pauvre nom joint au nom illustre de *Guillaume Vadé*. Je voudrais voir si je suis en effet aussi coupable qu'on le prétend.

1764.

Tout le monde s'adresse à moi pour avoir des *Corneille*. Les souscripteurs, qui n'avaient point payé la moitié de la souscription, n'ont point eu le livre. Tout ce que je sais, c'est que ni madame *Denis*, ni madame *Dupuits*, ni moi, n'en avons encore. Lorsque je commençai cette entreprise, les deux frères *Cramer*, qui étaient alors tous deux libraires, offrirent de se charger de tout l'ouvrage en donnant quarante mille francs à mademoiselle *Corneille*. On en a tiré enfin environ cinquante-deux mille livres, dont douze pour le père, et quarante mille livres de net pour la fille. De ces quarante mille livres, il y en a eu environ trente mille de payées, lesquelles trente ont composé la dot de la sœur de M. *Dupuits*. Le reste n'est payable qu'au mois d'auguste ou de septembre.

J'imagine que vous avez reçu tout ce qui concerne la conspiration ; ainsi il ne tiendra qu'à vous de mettre le feu aux poudres quand il vous

LETTRE XC.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 de mai.

Que le nom d'anges vous convient bien, et que vous êtes un couple adorable! que les libraires sont velches, et qu'il y a encore de velches dans le monde! Tout ira bien, mes divins anges, grâce à vos bontés. Vous avez raison, dans votre lettre du 14 de mai, d'un bout à l'autre. Je conçois bien qu'il y a quelques velches affligés; mais il faut aussi vous dire qu'il y avait une page qui raccommodait tout; que cette page, ayant été envoyée à l'imprimerie un jour trop tard, n'a point été imprimée; que cet inconvénient m'est arrivé très-souvent, et que c'est ce qui redoublait ma colère de *Ragotin* contre les libraires.

J'ai eu une longue conversation avec mademoiselle *Catherine Vadé* qui s'est avisée de faire imprimer les fadaises de sa famille. Elle a retrouvé dans ses papiers ce petit chiffon que je vous présente pour consoler les Velches.

J'ai eu l'honneur aussi de parler aux roués. Il est très-vrai qu'il ne faut pas dire si souvent à *Auguste* qu'il est un poltron; mais, quand on veut corriger un vers, vous savez que souvent il en faut réformer une douzaine. Voyez si vous êtes contens du petit changement. En voilà quelques-uns depuis la dernière édition; vous pourriez, pour vous épargner la peine de coudre

tous ces lambeaux, me renvoyer la pièce, et je mettrais tout en ordre. 1764.

Je corrige tant que je peux avant la représentation, afin de n'avoir plus rien à corriger après.

A l'égard des coupures, et de ces extraits de tragédie, et de ces sentimens étranglés, tronqués, mutilés, que le public, lassé de tout, semble exiger aujourd'hui, ce goût me paraît velche. C'est ainsi que dans Mérope on a mutilé, au cinquième acte, la scène du récit, en le fesant faire par un homme, ce qui est doublement velche. Il fallait laisser la chose comme elle était; il fallait que mademoiselle *Dubois* fît le récit qui ne convient qu'à une femme, et qui est ridicule dans la bouche d'un homme. Ces irrégularités serraient le cœur du pauvre *Antoine Vadé*.

Serez-vous assez adorables pour dire à monsieur le premier président de Dijon combien nous lui sommes redevables, maman et moi; combien nous lui sommes attachés. Le ciel se déclare en notre faveur; car ce M. *le Beault*, qui préside actuellement le parlement de Bourgogne, est celui qui nous fournit de bon vin, et il n'en fournit point aux curés.

Nota. Ce n'est point un ex-jésuite qui a fait les roués, c'est un jeune novice qui demanda son congé dès qu'il sut la banqueroute du père *la Valette*, et qu'il apprit que nosseigneurs du parlement avaient un malin vouloir contre St. *Ignace de Loyola*. Le public, sans doute, protégera ce pauvre diable; mais le bon de l'affaire, c'est qu'elle amusera mes anges. Je crois déjà

1764. les voir rire sous cape à sa première représentation.

Je ne pourrai me dispenser de mettre incessamment M. de *Chauvelin* de la confidence. Comme c'est une affaire d'Etat, il sera fidelle. S'il était à Paris, il serait un de vos meilleurs conjurés ; mais vous n'avez besoin de personne. Je viens de relire la pièce, elle n'est pas fort attendrissante. Les Velches ne sont pas Romains ; cependant il y a je ne sais quel intérêt d'horreur et de tragique qui peut occuper pendant cinq actes.

Je mets le tout sous votre protection. Respect et tendresse. *V.*

LETTRE XCI.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 23 de mai.

Vos dernières lettres, mon cher frère, m'ont fait un plaisir bien sensible. Tout ce que vous me dites m'a touché. J'ai écrit sur le champ à mademoiselle *Catherine Vadé* ; elle m'a envoyé le papier ci-joint, et elle m'a dit que c'est tout ce qu'elle peut faire pour les Velches. Les véritables Velches, mon cher frère, sont les *Omer*, les *Chaumeix*, les *Fréron*, les persécuteurs et les calomniateurs ; les philosophes, la bonne compagnie, les artistes, les gens aimables, sont les Français, et c'est à eux à se moquer des Velches.

On dit que, pour consoler ces Velches de

tous leurs malheurs, on leur a donné une comédie fort bonne qui a un très-grand succès; mais j'aimerais encore mieux quelque bon livre de philosophie qui écrasât pour jamais le fanatisme, et qui rendît les lettres respectables. Je mets toutes mes espérances dans l'*Encyclopédie*. 1764.

Je me doutais bien que quelque libraire de Paris ferait bientôt une édition des Commentaires sur *Corneille*, séparément du texte; et c'était pour prévenir cet abus velche que j'avais imaginé de faire les propositions les plus honnêtes aux libraires qui ont le privilége; cela conciliait tout; et *Pierre*, neveu de *Pierre*, aurait eu le temps de se défaire de sa cargaison, par les mesures que je voulais prendre; mais tout se vend avec le temps, excepté la belle édition du galimatias de Crébillon, faite au louvre.

Je ne suis point fâché que mademoiselle *Clairon* n'ait pas repris Olimpie; il faut la laisser désirer un peu au public. Cette pièce forme un spectacle si singulier, qu'on la reverra toujours avec plaisir, à peu-près comme on va voir la rareté, la curiosité; elle ne doit pas être prodiguée.

Est-il vrai que frère *Helvetius* est en Angleterre? On dit que la France a fait l'échange d'*Helvetius* contre *Hume*. Je viens de passer une journée entière avec le comte de *Creutz*, ambassadeur de Suède à Madrid. Plût à Dieu qu'il le fût en France! c'est un des plus dignes frères que nous ayons. Il m'a dit que le nouveau catéchisme, imprimé à Stockholm, commençait ainsi:

1764. *D.* Pourquoi DIEU vous a-t-il créé, et mis au monde ?

R. Pour le servir et pour être libre.

D. Qu'est-ce que la liberté ?

R. C'est de n'obéir qu'aux lois, etc.

Ce n'est pas là le catéchisme des Velches.

Mon cher frère, si jamais M. *le Clerc de Montmerci* fait des vers, dites-lui qu'il en fasse moins, par la raison même qu'il en fait quelquefois de fort beaux; mais *multiplicasti gentem, non multiplicasti lætitiam.* Le moins de vers qu'on peut faire, c'est toujours le mieux.

Je viens de recevoir le mot de l'énigme de la belle paix entre l'illustre *Fréron* et moi. *Panckoucke* m'écrit une longue lettre, par laquelle il demande une armistice, et propose des conditions. Je vous enverrai la lettre et la réponse, dès que j'aurai des yeux ou la parole.

Bonsoir; j'ai trente lettres à dicter; mon imagination se refroidit, mais mon cœur est toujours bien chaud pour vous. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XCII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de mai.

Vous me faites une peine extrême, Madame; car vos tristes idées ne sont pas seulement du raisonner, c'est de la sensation. Je conviens avec vous que le néant est, généralement parlant, préférable à la vie. Le néant a du bon; consolons-nous; d'habiles gens prétendent que nous

en tâterons. Il eſt bien clair, diſent-ils, d'après *Sénèque* et *Lucrèce*, que nous ſerons, après notre mort, ce que nous étions avant de naître; mais, pour les deux ou trois minutes de notre exiſtence, qu'en ferons-nous ? Nous ſommes, à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machine, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les ſinges, moins agiles qu'eux, auſſi comiques, et ayant une meſure d'idées plus grande. Nous ſommes emportés dans le mouvement général imprimé par le maître de la nature. Nous ne nous donnons rien, nous recevons tout; nous ne ſommes pas plus les maîtres de nos idées que de la circulation du ſang dans nos veines. Chaque être, chaque manière d'être, tient néceſſairement à la loi univerſelle. Il eſt ridicule, dit on, et impoſſible que l'homme ſe puiſſe donner quelque choſe, quand la foule des aſtres ne ſe donne rien. C'eſt bien à nous d'être maîtres abſolus de nos actions et de nos volontés, quand l'univers eſt eſclave. 1764.

Voilà une bonne chienne de condition, direz-vous. Je ſouffre, je me débats contre mon exiſtence que je maudis et que j'aime; je hais la vie et la mort. Qui me conſolera, qui me ſoutiendra ? La nature entière eſt impuiſſante à me ſoulager.

Voici peut-être, Madame, ce que j'imaginerais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux, d'être privés de nos amis, d'être dans la ſituation où nous ſommes. Toutes vos privations, tous vos ſentimens, toutes vos idées ſont des choſes abſolument néceſſaires. Vous ne pouviez vous empêcher de

1764. m'écrire la très-philofophique et très-trifte lettre que j'ai reçue de vous ; et moi je vous écris néceffairement que le courage, la réfignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les fuperftitions, le plaifir noble de fe fentir d'une autre nature que les fots, l'exercice de la faculté de penfer, font des confolations véritables. Cette idée, que j'étais deftiné à vous repréfenter, rappelle néceffairement dans vous votre philofophie. Je deviens un inftrument qui en affermit un autre, par lequel je ferai raffermi à mon tour. Heureufes les machines qui peuvent s'aider mutuellement !

Votre machine eft une des meilleures de ce monde. N'eft-il pas vrai que, s'il vous fallait choifir entre la lumière et la penfée, vous ne balanceriez pas ? et que vous préféreriez les yeux de l'ame à ceux du corps ? J'ai toujours défiré que vous dictaffiez la manière dont vous voyez les chofes, et que vous m'en fiffiez part ; car vous voyez très-bien, et peignez de même.

J'écris rarement, parce que je fuis agriculteur. Vous ne vous doutez pas de ce métier-là ; c'eft pourtant celui de nos premiers pères. J'ai toujours été accablé d'occupations affez frivoles qui engloutiffaient tous mes momens ; mais les plus agréables font ceux où je reçois de vos nouvelles, et où je peux vous dire combien votre ame plait à la mienne, et à quel point je vous regrette. Ma fanté devient tous les jours plus mauvaife. Tout le monde n'eft pas comme *Fontenelle*. Allons, Madame, courage ; traînons notre lien jufqu'au bout.

Soyez bien perfuadée du véritable intérêt que

tous leurs malheurs, on leur a donné une comédie fort bonne qui a un très-grand succès; 1764.
mais j'aimerais encore mieux quelque bon livre de philosophie qui écrasât pour jamais le fanatisme, et qui rendît les lettres respectables. Je mets toutes mes espérances dans l'*Encyclopédie*.

Je me doutais bien que quelque libraire de Paris ferait bientôt une édition des Commentaires sur *Corneille*, séparément du texte; et c'était pour prévenir cet abus velche que j'avais imaginé de faire les propositions les plus honnêtes aux libraires qui ont le privilége; cela conciliait tout; et *Pierre*, neveu de *Pierre*, aurait eu le temps de se défaire de sa cargaison, par les mesures que je voulais prendre; mais tout se vend avec le temps, excepté la belle édition du galimatias de Crébillon, faite au louvre.

Je ne suis point fâché que mademoiselle *Clairon* n'ait pas repris Olimpie; il faut la laisser désirer un peu au public. Cette pièce forme un spectacle si singulier, qu'on la reverra toujours avec plaisir, à peu-près comme on va voir la rareté, la curiosité; elle ne doit pas être prodiguée.

Est-il vrai que frère *Helvetius* est en Angleterre? On dit que la France a fait l'échange d'*Helvetius* contre *Hume*. Je viens de passer une journée entière avec le comte de *Creutz*, ambassadeur de Suède à Madrid. Plût à Dieu qu'il le fût en France! c'est un des plus dignes frères que nous ayons. Il m'a dit que le nouveau catéchisme, imprimé à Stockholm, commençait ainsi:

——boron dit *Fréron*, et vous me dites que c'eſt
1764. vous qui voulez bien lui faire ſa litière. Vous
ajoutez

tie d'édition d'un recueil de vos Romans, etc. Je déſirerais en donner une nouvelle au public, en y joignant les Contes de *Guillaume Vadé*, etc. J'ornerai cette édition d'eſtampes, de cus de lampe, etc.

Quoique j'aye acquis, Monſieur, par la ceſſion de M. *Lambert*, le droit de réimprimer le recueil de ces Romans, je crois devoir vous en demander la permiſſion, et je recevrai comme une grâce celle que vous voudrez bien m'accorder.

Il y a bien de l'imprudence, ſans doute, au libraire de l'*Année littéraire* de vous demander des grâces; mais je vous ai déjà prié de croire, Monſieur, que je ſuis bien loin d'approuver tout ce que fait M. *Fréron*. Il vous a ſans doute donné bien des raiſons de le haïr; et cependant lui, il ne vous hait point. Perſonne n'a de vous une ſi haute eſtime, perſonne n'a plus lu vos ouvrages, et n'en fait davantage. Ces jours derniers encore, dans la chaleur de la converſation, il trahiſſait ſon ſecret, et diſait du fond de ſon cœur que vous étiez le plus grand-homme de notre ſiècle. Quand il lit vos ouvrages immortels, il eſt enſuite obligé de ſe déchirer les flancs pour en dire le mal qu'il n'en penſe pas. Mais vous l'avez martyriſé tout vivant par vos répliques; et ce qui doit lui être plus ſenſible, c'eſt que vous l'avez déshonoré dans la poſtérité. Tous vos écrits reſteront. Penſez-vous, Monſieur, que dans le ſecret il n'ait pas à gémir des rôles que vous lui faites jouer? J'ai ſouvent déſiré pour votre repos, pour ma ſatisfaction particulière, et pour la tranquillité de M.

en tâterons. Il eſt bien clair, diſent-ils, d'après *Sénèque* et *Lucrèce*, que nous ferons, après notre mort, ce que nous étions avant de naître; mais, pour les deux ou trois minutes de notre exiſtence, qu'en ferons-nous? Nous ſommes, à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machine, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les ſinges, moins agiles qu'eux, auſſi comiques, et ayant une meſure d'idées plus grande. Nous ſommes emportés dans le mouvement général imprimé par le maître de la nature. Nous ne nous donnons rien, nous recevons tout; nous ne ſommes pas plus les maîtres de nos idées que de la circulation du ſang dans nos veines. Chaque être, chaque manière d'être, tient néceſſairement à la loi univerſelle. Il eſt ridicule, dit on, et impoſſible que l'homme ſe puiſſe donner quelque choſe, quand la foule des aſtres ne ſe donne rien. C'eſt bien à nous d'être maîtres abſolus de nos actions et de nos volontés, quand l'univers eſt eſclave. 1764.

Voilà une bonne chienne de condition, direz-vous. Je ſouffre, je me débats contre mon exiſtence que je maudis et que j'aime; je hais la vie et la mort. Qui me conſolera, qui me ſoutiendra? La nature entière eſt impuiſſante à me ſoulager.

Voici peut-être, Madame, ce que j'imaginais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux, d'être privés de nos amis, d'être dans la ſituation où nous ſommes. Toutes vos privations, tous vos ſentimens, toutes vos idées ſont des choſes abſolument néceſſaires. Vous ne pouviez vous empêcher de

m'écrire la très-philosophique et très-triste lettre
1764. que j'ai reçue de vous; et moi je vous écris nécessairement que le courage, la résignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les superstitions, le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots, l'exercice de la faculté de penser, sont des consolations véritables. Cette idée, que j'étais destiné à vous représenter, rappelle nécessairement dans vous votre philosophie. Je deviens un instrument qui en affermit un autre, par lequel je serai raffermi à mon tour. Heureuses les machines qui peuvent s'aider mutuellement!

Votre machine est une des meilleures de ce monde. N'est-il pas vrai que, s'il vous fallait choisir entre la lumière et la pensée, vous ne balanceriez pas? et que vous préféreriez les yeux de l'ame à ceux du corps? J'ai toujours désiré que vous dictassiez la manière dont vous voyez les choses, et que vous m'en fissiez part; car vous voyez très-bien, et peignez de même.

J'écris rarement, parce que je suis agriculteur. Vous ne vous doutez pas de ce métier-là; c'est pourtant celui de nos premiers pères. J'ai toujours été accablé d'occupations assez frivoles qui engloutissaient tous mes momens; mais les plus agréables sont ceux où je reçois de vos nouvelles, et où je peux vous dire combien votre ame plait à la mienne, et à quel point je vous regrette. Ma santé devient tous les jours plus mauvaise. Tout le monde n'est pas comme *Fontenelle*. Allons, Madame, courage; trainons notre lien jusqu'au bout.

Soyez bien persuadée du véritable intérêt que

mon cœur prend à vous, et de mon très-tendre respect. 1764.

P. S. Je suis très-aise que rien ne soit changé pour les personnes auxquelles vous vous intéressez. Voilà un conseiller du parlement, surintendant des finances; il n'y en avait point d'exemple. Les finances vont être gouvernées en forme. L'Etat, qui a été aussi malade que vous et moi, reprendra sa santé.

LETTRE XCIII.

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

Aux Délices, 24 de mai.

Vous me mandez, Monsieur, que vous imprimez mes Romans, et je vous réponds que, si j'ai fait des romans, j'en demande pardon à DIEU; mais tout au moins je n'y ai jamais mis mon nom, pas plus qu'à mes autres sottises. On n'a jamais, Dieu merci, rien vu de moi contre-signé et parafé *Cortiat*, secrétaire, etc. Vous me dites que vous ornerez votre édition de *cus de lampe*: remerciez DIEU, Monsieur, de ce qu'*Antoine Vadé* n'est plus au monde; il vous appellerait *velche* sans difficulté, et vous prouverait qu'un ornement, un *fleuron*, un petit *cartouche*, une petite *vignette* ne ressemble ni à un *cu* ni à une *lampe*.

Vous me proposez la paix (*) avec maître *Ali-*

(*) *Lettre de M. Panckoucke à M. de Voltaire.*

A Paris. le 16 de mai.

MONSIEUR,

J'AI trouvé, dans le fonds de M. *Lambert*, une par-

1764. les voir rire ſous cape à ſa première repréſentation.

Je ne pourrai me diſpenſer de mettre inceſſamment M. de *Chauvelin* de la confidence. Comme c'eſt une affaire d'Etat, il ſera fidelle. S'il était à Paris, il ſerait un de vos meilleurs conjurés; mais vous n'avez beſoin de perſonne. Je viens de relire la pièce, elle n'eſt pas fort attendriſſante. Les Velches ne ſont pas Romains; cependant il y a je ne ſais quel intérêt d'horreur et de tragique qui peut occuper pendant cinq actes.

Je mets le tout ſous votre protection. Reſpect et tendreſſe. *V.*

LETTRE XCI.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 23 de mai.

Vos dernières lettres, mon cher frère, m'ont fait un plaiſir bien ſenſible. Tout ce que vous me dites m'a touché. J'ai écrit ſur le champ à mademoiſelle *Catherine Vadé*; elle m'a envoyé le papier ci-joint, et elle m'a dit que c'eſt tout ce qu'elle peut faire pour les Velches. Les véritables Velches, mon cher frère, ſont les *Omer*, les *Chaumeix*, les *Fréron*, les perſécuteurs et les calomniateurs; les philoſophes, la bonne compagnie, les artiſtes, les gens aimables, ſont les Français, et c'eſt à eux à ſe moquer des Velches.

On dit que, pour conſoler ces Velches de

tous leurs malheurs, on leur a donné une comédie fort bonne qui a un très-grand succès; 1764.
mais j'aimerais encore mieux quelque bon livre de philosophie qui écrasât pour jamais le fanatisme, et qui rendît les lettres respectables. Je mets toutes mes espérances dans l'*Encyclopédie*.

Je me doutais bien que quelque libraire de Paris ferait bientôt une édition des Commentaires sur *Corneille*, séparément du texte; et c'était pour prévenir cet abus velche que j'avais imaginé de faire les propositions les plus honnêtes aux libraires qui ont le privilége; cela conciliait tout; et *Pierre*, neveu de *Pierre*, aurait eu le temps de se défaire de sa cargaison, par les mesures que je voulais prendre; mais tout se vend avec le temps, excepté la belle édition du galimatias de Crébillon, faite au louvre.

Je ne suis point fâché que mademoiselle *Clairon* n'ait pas repris Olimpie; il faut la laisser désirer un peu au public. Cette pièce forme un spectacle si singulier, qu'on la reverra toujours avec plaisir, à peu-près comme on va voir la rareté, la curiosité; elle ne doit pas être prodiguée.

Est-il vrai que frère *Helvetius* est en Angleterre? On dit que la France a fait l'échange d'*Helvetius* contre *Hume*. Je viens de passer une journée entière avec le comte de *Creutz*, ambassadeur de Suède à Madrid. Plût à Dieu qu'il le fût en France! c'est un des plus dignes frères que nous ayons. Il m'a dit que le nouveau catéchisme, imprimé à Stockholm, commençait ainsi:

1764.

LETTRE XCIV.

A M. DE CHAMPFORT.

Aux Délices 25 de mai.

Je vous fais, Monſieur, des remercimens bien ſincères de votre lettre et de votre pièce. *La Jeune indienne* doit plaire à tous les cœurs bien faits. Il y a d'ailleurs beaucoup de vers excellens. J'aime à m'attendrir à la comédie, pourvu qu'il y ait du plaiſant. Vous avez, ce me ſemble, très-bien réuſſi dans ce mélange ſi difficile: je ſuis perſuadé que vous irez très-loin. C'eſt une grande conſolation pour moi qu'il y ait dans Paris des jeunes gens de votre mérite. Je donnerais ici plus d'étendue aux ſentimens que vous m'inſpirez, ſi mes yeux preſque aveugles me le permettaient. Je n'écris qu'avec une difficulté extrême; mais cette peine eſt bien adoucie par le plaiſir de vous aſſurer de toute l'eſtime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

votre etc.

Voltaire.

LETTRE XCV.

A M. DE LA HARPE.

Aux Délices, 25 de mai.

Avec une fluxion ſur les yeux qui m'a privé de la vue pendant ſix mois, avec une extinction

de voix qui m'empêche de dicter, il faut pourtant que je vous dise, mon cher confrère, combien vos lettres me font de plaisir. Vous avez l'esprit juste et vrai, votre goût est sûr, vous n'êtes dupe d'aucun préjugé; vous avez bien raison de dire que je n'ai pas remarqué toutes les fautes de *Corneille*, et cependant on crie sur la moitié, que j'ai observée avec des regards très-respectueux; mais les clameurs ne sont pas des raisons. Voudrait-on que j'eusse fait aux beautés de *Corneille*, l'outrage d'encenser les défauts, et qu'à côté de ses admirables scènes (je ne dis pas de ses admirables pièces) j'eusse placé Théodore, Pertharite, Andromède, la Toison d'or, Tite et Bérénice, Othon, Pulchérie, Agésilas, Suréna? J'ai jugé les ouvrages et non l'auteur. J'ai dit ce que tout homme de goût se dit à lui-même quand il lit *Corneille*, et ce que vous dites tout haut, parce que vous avez la noble sincérité qui appartient au génie. N'est-il pas vrai que le grand tragique ne se rencontre que dans la dernière scène de Rodogune? Mais ce sublime, sur quoi est-il fondé? sur quatre actes bien défectueux. Pourquoi *Racine* a-t-il été si parfait, sans pourtant faire aucun tableau qui approche de la dernière scène de Rodogune? c'est que le goût joint au génie ne produit jamais rien de mauvais. C'est à vous, mon cher confrère, à réunir ce que la nature partagea entre ces deux grands-hommes. 1764.

Il faut bien du temps pour fixer le jugement du public. Vous savez avec quelle fureur on affectait de louer cette partie carrée de l'Electre de *Crébillon*, ce roman ténébreux, ces vers durs

1764. et hérissés, ces dialogues où personne ne répond à propos, cet *Itys*, cette *Clytemnestre*, cette *Iphianasse*. On commence à peine à ouvrir les yeux. Travaillez, mon cher confrère; faites oublier toutes ces extravagances boursouflées, tous ces vers velches. Il y a de très-belles choses dans Rhadamiste, mais j'espère que votre Timoléon vaudra mieux; votre goût pour la simplicité est le vrai goût, et il n'appartient qu'au grand talent. Il est bien singulier que vous n'ayez pas un *Corneille* commenté; vous étiez le premier sur la liste. Je suis très-affligé de ce contre-temps; il sera réparé; il est trop juste que vous ayez votre modèle pour les belles scènes; et les remarques bonnes et mauvaises de votre ami *V.*

LETTRE XCVI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices le 28 de mai.

VOILA votre Excellence associée à la conjuration. Si quelque curieux ouvre ce gros paquet, il croira, à ce grand mot, qu'il s'agit d'une affaire bien terrible.

Et quand il apprendra que M. le duc de *Praslin* est un des principaux conjurés, il ne doutera pas que vous n'alliez mettre le feu en Italie. Mais, après tout, il n'y a que moi de méchant homme dans tout ceci, en y comprenant mes méchans vers.

Pour vous mettre bien au fait du plan des con-

jurés, il faut que je vous dise ce que vous savez 1764.
peut-être déjà aussi bien que moi. M. de *Praslin*, qui veut s'amuser, et qui en a besoin, et M. et madame d'*Argental* ont fait serment qu'on ne saurait point le nom de l'auteur; vous ferez, s'il vous plaît, le même serment avec madame l'ambassadrice. Il est bon de l'accoutumer aux grandes affaires.

On a lu une esquisse de la piéce à nosseigneurs les comédiens; on leur a fait croire que l'auteur était un jeune pauvre diable d'ex-jésuite dont il fallait encourager le talent naissant. Les comédiens ont donné dans le panneau; et voilà la première fois de ma vie qu'on ma pris pour un jésuite. Je me confie à vous; je suis bien sûr que le secret des conjurés est en bonnes mains. Je n'ai qu'un remords, et il est grand; c'est que la pièce n'est pas tendre, et que les beaux yeux de madame de *Chauvelin* demeureront à sec. Je lui en demande mille pardons. Mais, en qualité d'ambassadrice, elle trouvera du *raisonner* et de fort vilaines actions qui peuvent amuser des ministres. Enfin, j'envoie ce que j'ai, et ce que j'ai promis. Si je ne vous ai pas ennuyé plutôt, c'est que la pièce n'était pas faite, et que j'ai été obligé de donner tout mon temps à mon maître *Pierre* que j'ai si mal imité.

Je crois que, du temps de la fronde, les marauds que j'ai l'honneur de vous présenter auraient fort réussi.

Je suis étonné d'écrire une lettre de ma main; mais c'est que ma fluxion, qui désolait mes yeux, s'est jetée ailleurs. Je n'ai rien perdu

On dit que vous avez à Turin un belle épi-

démie qui fait mourir les Piémontais. Je me
1764. flatte que les ambaſſadeurs n'ont rien à craindre, et que l'épidémie reſpecte le droit des gens.

J'ai eu l'honneur de voir votre ami que vous avez bien voulu charger d'une lettre pour moi. Il m'a paru digne de votre amitié.

Que vos Excellences reçoivent avec amitié les reſpects du vieux de la montagne.

LETTRE XCVII.

A M. DAMILAVILLE.

1 de juin.

VRAIMENT, mon cher frère, vous avez bon nez de ne point divulguer la petite correction fraternelle que le neveu de M. *Eratou* fait aux réformateurs et aux réformables. Il ne faut pas que, dans la place où vous êtes, vous vous mêliez de pareilles affaires. Les chers frères ont la force des lions quand ils écrivent, mais il faut qu'ils aient la prudence des ſerpens quand ils agiſſent.

J'ai lu enfin le *Mandement* de l'archevêque de Paris; je vous avoue qu'il m'a paru modéré et raiſonnable. Otez le nom de jéſuite; il n'y aurait rien à répliquer; mais il n'y a pas moyen d'avoir raiſon quand on ſoutient une ſociété qui avait trouvé le ſecret, malgré ſa politique, de déplaire à la nation depuis deux cents ans.

Eſt-il vrai qu'une jeune actrice a débuté avec ſuccès dans les rôles ingénus. Je m'intéreſſe beaucoup plus à une nouvelle actrice qu'à un

en tâterons. Il eſt bien clair, diſent-ils, d'après *Sénèque* et *Lucrèce*, que nous ferons, après notre mort, ce que nous étions avant de naître; 1764.
mais, pour les deux ou trois minutes de notre exiſtence, qu'en ferons-nous? Nous ſommes, à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machine, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les ſinges, moins agiles qu'eux, auſſi comiques, et ayant une meſure d'idées plus grande. Nous ſommes emportés dans le mouvement général imprimé par le maître de la nature. Nous ne nous donnons rien, nous recevons tout; nous ne ſommes pas plus les maîtres de nos idées que de la circulation du ſang dans nos veines. Chaque être, chaque manière d'être, tient néceſſairement à la loi univerſelle. Il eſt ridicule, dit on, et impoſſible que l'homme ſe puiſſe donner quelque choſe, quand la foule des aſtres ne ſe donne rien. C'eſt bien à nous d'être maîtres abſolus de nos actions et de nos volontés, quand l'univers eſt eſclave.

Voilà une bonne chienne de condition, direz-vous. Je ſouffre, je me débats contre mon exiſtence que je maudis et que j'aime; je hais la vie et la mort. Qui me conſolera, qui me ſoutiendra? La nature entière eſt impuiſſante à me ſoulager.

Voici peut-être, Madame, ce que j'imaginerais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux, d'être privés de nos amis, d'être dans la ſituation où nous ſommes. Toutes vos privations, tous vos ſentimens, toutes vos idées ſont des choſes abſolument néceſſaires. Vous ne pouviez vous empêcher de

——boron dit *Fréron*, et vous me dites que c'est
1764. vous qui voulez bien lui faire sa litière. Vous
ajoutez

tie d'édition d'un recueil de vos Romans, etc. Je désirerais en donner une nouvelle au public, en y joignant les Contes de *Guillaume Vadé*, etc. J'ornerai cette édition d'estampes, de cus de lampe, etc.

Quoique j'aye acquis, Monsieur, par la cession de M. *Lambert*, le droit de réimprimer le recueil de ces Romans, je crois devoir vous en demander la permission, et je recevrai comme une grâce celle que vous voudrez bien m'accorder.

Il y a bien de l'imprudence, sans doute, au libraire de l'*Année littéraire* de vous demander des grâces; mais je vous ai déjà prié de croire, Monsieur, que je suis bien loin d'approuver tout ce que fait M. *Fréron*. Il vous a sans doute donné bien des raisons de le haïr; et cependant lui, il ne vous hait point. Personne n'a de vous une si haute estime, personne n'a plus lu vos ouvrages, et n'en fait davantage. Ces jours derniers encore, dans la chaleur de la conversation, il trahissait son secret, et disait du fond de son cœur que vous étiez le plus grand-homme de notre siècle. Quand il lit vos ouvrages immortels, il est ensuite obligé de se déchirer les flancs pour en dire le mal qu'il n'en pense pas. Mais vous l'avez martyrisé tout vivant par vos répliques; et ce qui doit lui être plus sensible, c'est que vous l'avez déshonoré dans la postérité. Tous vos écrits resteront. Pensez-vous, Monsieur, que dans le secret il n'ait pas à gémir des rôles que vous lui faites jouer? J'ai souvent désiré pour votre repos, pour ma satisfaction particulière, et pour la tranquillité de M

ajoutez qu'il m'a toujours estimé, et qu'il m'a toujours outragé. Vraiment voilà un bon petit caractère; c'est-à-dire que, quand il dira du bien de quelqu'un, on peut compter qu'il le méprise. Vous voyez bien qu'il n'a pu faire de moi qu'un ingrat, et qu'il n'est guère possible que j'aye pour lui les sentimens dont vous dites qu'il m'honore. *Paix en terre aux hommes de bonne volonté*; mais vous m'apprenez que maître *Aliboron* a toujours été de volonté très-maligne. Je n'ai jamais lu son *Année littéraire*; je vous en crois seulement sur votre parole. 1764.

Pour vous, Monsieur, je vois que vous êtes de la meilleure volonté du monde, et je suis très-persuadé que vous n'avez imprimé contre moi rien que de fort plaisant, pour réjouir la cour, ainsi je suis très-pacifiquement, Monsieur, votre, etc.

Fréron, de voir la fin de ces querelles. Mais comment parler de paix dans une guerre continuelle? Il faudrait au moins une trève de deux mois, et, si vous daigniez prendre confiance en moi, vous verriez, Monsieur, que celui que vous regardez comme votre plus cruel ennemi, que vous traitez ainsi, deviendrait, de votre admirateur secret, votre admirateur public.

Je suis, etc.

PANCKOUCKE.

1764.

LETTRE XCIV.

A M. DE CHAMPFORT.

Aux Délices 25 de mai.

Je vous fais, Monsieur, des remercimens bien sincères de votre lettre et de votre pièce. *La Jeune indienne* doit plaire à tous les cœurs bien faits. Il y a d'ailleurs beaucoup de vers excellens. J'aime à m'attendrir à la comédie, pourvu qu'il y ait du plaisant. Vous avez, ce me semble, très-bien réussi dans ce mélange si difficile: je suis persuadé que vous irez très-loin. C'est une grande consolation pour moi qu'il y ait dans Paris des jeunes gens de votre mérite. Je donnerais ici plus d'étendue aux sentimens que vous m'inspirez, si mes yeux presque aveugles me le permettaient. Je n'écris qu'avec une difficulté extrême; mais cette peine est bien adoucie par le plaisir de vous assurer de toute l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre etc.

Voltaire.

LETTRE XCV.

A M. DE LA HARPE.

Aux Délices, 25 de mai.

Avec une fluxion sur les yeux qui m'a privé de la vue pendant six mois, avec une extinction

de voix qui m'empêche de dicter, il faut pourtant que je vous dise, mon cher confrère, com- 1764.
bien vos lettres me font de plaisir. Vous avez l'esprit juste et vrai, votre goût est sûr, vous n'êtes dupe d'aucun préjugé; vous avez bien raison de dire que je n'ai pas remarqué toutes les fautes de *Corneille*, et cependant on crie sur la moitié, que j'ai observée avec des regards très-respectueux; mais les clameurs ne sont pas des raisons. Voudrait-on que j'eusse fait aux beautés de *Corneille*, l'outrage d'encenser les défauts, et qu'à côté de ses admirables scènes (je ne dis pas de ses admirables pièces) j'eusse placé Théodore, Pertharite, Andromède, la Toison d'or, Tite et Bérénice, Othon, Pulchérie, Agésilas, Suréna? J'ai jugé les ouvrages et non l'auteur. J'ai dit ce que tout homme de goût se dit à lui-même quand il lit *Corneille*, et ce que vous dites tout haut, parce que vous avez la noble sincérité qui appartient au génie. N'est-il pas vrai que le grand tragique ne se rencontre que dans la dernière scène de Rodogune? Mais ce sublime, sur quoi est-il fondé? sur quatre actes bien défectueux. Pourquoi *Racine* a-t-il été si parfait, sans pourtant faire aucun tableau qui approche de la dernière scène de Rodogune? c'est que le goût joint au génie ne produit jamais rien de mauvais. C'est à vous, mon cher confrère, à réunir ce que la nature partagea entre ces deux grands-hommes.

Il faut bien du temps pour fixer le jugement du public. Vous savez avec quelle fureur on affectait de louer cette partie carrée de l'Electre de *Crébillon*, ce roman ténébreux, ces vers durs

1764. et hérissés, ces dialogues où personne ne répond à propos, cet *Itys*, cette *Clytemnestre*, cette *Iphianasse*. On commence à peine à ouvrir les yeux. Travaillez, mon cher confrère; faites oublier toutes ces extravagances boursouflées, tous ces vers velches. Il y a de très-belles choses dans Rhadamiste, mais j'espère que votre Timoléon vaudra mieux; votre goût pour la simplicité est le vrai goût, et il n'appartient qu'au grand talent. Il est bien singulier que vous n'ayez pas un *Corneille* commenté; vous étiez le premier sur la liste. Je suis très-affligé de ce contre-temps; il sera réparé; il est trop juste que vous ayez votre modèle pour les belles scènes; et les remarques bonnes et mauvaises de votre ami *V*.

LETTRE XCVI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices le 28 de mai.

VOILA votre Excellence associée à la conjuration. Si quelque curieux ouvre ce gros paquet, il croira, à ce grand mot, qu'il s'agit d'une affaire bien terrible.

Et quand il apprendra que M. le duc de *Praslin* est un des principaux conjurés, il ne doutera pas que vous n'alliez mettre le feu en Italie. Mais, après tout, il n'y a que moi de méchant homme dans tout ceci, en y comprenant mes méchans vers.

Pour vous mettre bien au fait du plan des con-

jurés, il faut que je vous dise ce que vous savez
peut-être déjà aussi bien que moi. M. de *Praslin*, qui veut s'amuser, et qui en a besoin, et M. et madame d'*Argental* ont fait serment qu'on ne saurait point le nom de l'auteur; vous ferez, s'il vous plaît, le même serment avec madame l'ambassadrice. Il est bon de l'accoutumer aux grandes affaires. 1764.

On a lu une esquisse de la piéce à nosseigneurs les comédiens; on leur a fait croire que l'auteur était un jeune pauvre diable d'ex-jésuite dont il fallait encourager le talent naissant. Les comédiens ont donné dans le panneau; et voilà la première fois de ma vie qu'on ma pris pour un jésuite. Je me confie à vous; je suis bien sûr que le secret des conjurés est en bonnes mains. Je n'ai qu'un remords, et il est grand; c'est que la pièce n'est pas tendre, et que les beaux yeux de madame de *Chauvelin* demeureront à sec. Je lui en demande mille pardons. Mais, en qualité d'ambassadrice, elle trouvera du *raisonner* et de fort vilaines actions qui peuvent amuser des ministres. Enfin, j'envoie ce que j'ai, et ce que j'ai promis. Si je ne vous ai pas ennuyé plutôt, c'est que la pièce n'était pas faite, et que j'ai été obligé de donner tout mon temps à mon maitre *Pierre* que j'ai si mal imité.

Je crois que, du temps de la fronde, les marauds que j'ai l'honneur de vous présenter auraient fort réussi.

Je suis étonné d'écrire une lettre de ma main; mais c'est que ma fluxion, qui désolait mes yeux, s'est jetée ailleurs. Je n'ai rien perdu.

On dit que vous avez à Turin un belle épi-

1764. démie qui fait mourir les Piémontais. Je me flatte que les ambaſſadeurs n'ont rien à craindre, et que l'épidémie reſpecte le droit des gens.

J'ai eu l'honneur de voir votre ami que vous avez bien voulu charger d'une lettre pour moi. Il m'a paru digne de votre amitié.

Que vos Excellences reçoivent avec amitié les reſpects du vieux de la montagne.

LETTRE XCVII.

A M. DAMILAVILLE.

1 de juin.

VRAIMENT, mon cher frère, vous avez bonnez de ne point divulguer la petite correction fraternelle que le neveu de M. *Eratou* fait aux réformateurs et aux réformables. Il ne faut pas que, dans la place où vous êtes, vous vous mêliez de pareilles affaires. Les chers frères ont la force des lions quand ils écrivent, mais il faut qu'ils aient la prudence des ſerpens quand ils agiſſent.

J'ai lu enfin le *Mandement* de l'archevêque de Paris; je vous avoue qu'il m'a paru modéré et raiſonnable. Otez le nom de jéſuite; il n'y aurait rien à répliquer; mais il n'y a pas moyen d'avoir raiſon quand on ſoutient une ſociété qui avait trouvé le ſecret, malgré ſa politique, de déplaire à la nation depuis deux cents ans.

Eſt-il vrai qu'une jeune actrice a débuté avec ſuccès dans les rôles ingénus. Je m'intéreſſe beaucoup plus à une nouvelle actrice qu'à un

nouveau prédicateur. J'aime le tripot, et je veux que les Velches aient du plaisir. 1764.

Dès que j'ai un moment de relâche à mes maux, je songe à porter les derniers coups à l'*inf*...; mais les frères sont dispersés, désunis, et j'ai peur d'être comme le vieux *Priam: Telum imbelle, sine ictu.* La lettre de M. *Daumart* est à peu-près de même(*) l'archevêque d'Auch en rit; il a cinquante mille écus de rente.

(*) Voici la copie de cette lettre de M. *Daumart* à M. l'archevêque d'Auch.

A Ferney, le 29 de mai.

Permettez, Monseigneur, qu'un gentilhomme s'adresse à vous pour une chose qui vous regarde et qui me touche.

Affligé depuis quatre ans d'une maladie incurable, j'ai été recueilli dans un château de M. de *Voltaire*, sur les confins de la Bourgogne; il me tient lieu de père, ainsi qu'à la nièce du grand *Corneille*. Je lui dois tout: vous m'avouerez que j'ai dû être surpris et blessé quand on m'a dit que vous aviez traité, dans un mandement, mon bienfaiteur d'auteur mercenaire, et d'homme dont les sentimens erronés avaient disposé la nation à chasser les jésuites. Quant à l'épithète de mercenaire, daignez vous informer de votre neveu, M. de *Billat*, s'il lui a prêté de l'argent en mercenaire; et quant aux jésuites, informez-vous aussi s'il n'a pas reçu et s'il n'entretient pas chez lui le père *Adam*, jésuite, qui a professé vingt ans la rhétorique à Dijon; informez-vous si, dans ses terres, il n'a pas mis tous les paysans à leur aise par ses bienfaits.

1764. Adieu, mon cher frère; je vous aime tous les jours davantage; vous êtes ma consolation, et vous m'engagez à être plus que jamais *écr. l'inf.*

LETTRE XCVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices 4 de juin.

J'écris avez grand plaisir, Madame, quand j'ai un sujet. Ecrire vaguement et sans avoir rien à dire, c'est mâcher à vide; c'est parler pour parler, et les deux correspondans s'ennuient mutuellement et cessent bientôt de s'écrire.

Nous avons un grand objet à traiter; il s'agit de bonheur, ou du moins d'être le moins malheureux qu'on peut dans ce monde. Je ne saurais

Qand vous serez instruit, je m'assure que vous saurez un peu de mauvais gré à celui qui vous à donné de si faux mémoires, et qui a si indignement abusé de votre nom. La religion et la probité vous engageront sans doute à réparer sa faute, et vous sentirez quelque repentir d'avoir outragé ainsi, sans aucun prétexte, une famille qui sert le roi dans les armées et dans les parlemens. J'attendrai l'honneur de votre réponse un mois entier.

J'ai l'honneur d'être dans cette espérance,

Monseigneur, etc

DAUMART.

faurais fouffrir que vous me difiez que, plus on penfe, plus on eft malheureux. Cela eft vrai pour les gens qui penfent mal; je ne dis pas pour ceux qui penfent mal de leur prochain, cela eft quelquefois très-amufant; je dis pour ceux qui penfent tout de travers: ceux-là font à plaindre, fans doute, parce qu'ils ont une maladie de l'ame, et que toute maladie eft un état trifte. 1764.

Mais vous, dont l'ame fe porte le mieux du monde, fentez, s'il vous plaît, ce que vous devez à la nature. N'eft-ce donc rien d'être guéri des malheureux préjugés qui mettent à la chaîne la plupart des hommes, et fur-tout des femmes? de ne pas mettre fon ame entre les mains d'un charlatan? de ne pas déshonorer fon être par des terreurs et des fuperftitions indignes de tout être penfant? d'être dans une indépendance qui vous délivre de la néceffité d'être hypocrite? de n'avoir de cour à faire à perfonne, et d'ouvrir librement votre ame à vos amis?

Voilà pourtant votre état. Vous vous trompez vous-même quand vous dites que vous voudriez vous borner à végéter; c'eft comme fi vous difiez que vous voudriez vous ennuyer. L'ennui eft le pire de tous les états. Vous n'avez certainement autre chofe à faire, autre parti à prendre, qu'à continuer de raffembler autour de vous vos amis: vous en avez qui font dignes de vous.

La douceur et la fûreté de la converfation eft un plaifir auffi réel que celui d'un rendez-vous dans la jeuneffe. Faites bonne chère, ayez foin de votre fanté, amufez-vous quelquefois à dicter

1764. vos idées, pour comparer ce que vous pensiez la veille à ce que vous pensez aujourd'hui ; vous aurez deux très-grands plaisirs, celui de vivre avec la meilleure compagnie de Paris, et celui de vivre avec vous-même. Je vous défie d'imaginer rien de mieux.

Il faut que je vous console encore, en vous disant que je crois votre situation fort supérieure à la mienne. Je me trouve dans un pays situé tout juste au milieu de l'Europe. Tous les passans viennent chez moi. Il faut que je tienne tête à des allemands, à des anglais, à des italiens, et même à des français que je ne verrai plus ; et vous ne vivez qu'avec des personnes que vous aimez.

Vous cherchez des consolations ; je suis persuadé que c'est vous qui en fournissez à madame la maréchale de *Luxembourg*. Je lui ai connu une imagination bien brillante, et l'esprit du monde le plus aimable ; j'ai cru même entrevoir chez elle de beaux rayons de philosophie ; il faut qu'elle devienne absolument philosophe ; il n'y a que ce parti-là pour les belles ames. Voyez la misérable vie qu'a menée madame la maréchale de *Villars*, dans ses dernières années ; la pauvre femme allait au salut, et lisait en bâillant les *Méditations* du père *Croizet*.

Vous qui relisez *Corneille*, Madame, mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous pensez de mes remarques, et je vous dirai ensuite mon secret. Daignez toujours aimer un peu votre directeur, qui se ferait un grand honneur d'être dirigé par vous.

LETTRE XCIX.

1764.

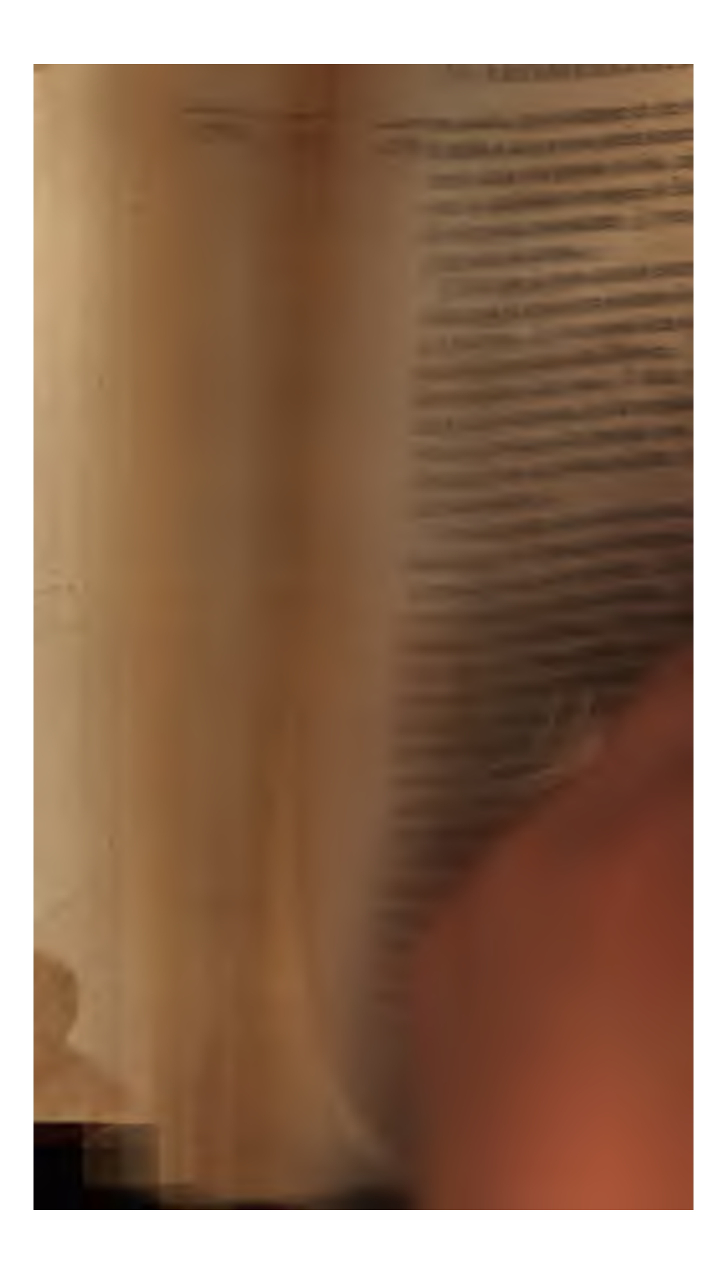
A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

ANGES céleſtes, quoi, je ne vous ai pas mandé que *Cornélie-chiffon*, que *Chimène-marmotte* nous avait donné une fille! il faut donc qu'il y ait eu une lettre de perdue, avec un petit cahier pour la *Gazette littéraire*. J'envoie ce paquet-ci, pour plus de ſûreté, par M. le duc de *Praslin* à qui je l'adreſſe. Il n'eſt pas douteux que M. l'abbé *Arnaud* aura un *Corneille*, auſſi bien que les héros et les héroïnes tragiques; mais il fallait que le ballot arrivât, et il faut que les exemplaires ſoient reliés. Je n'ai pas la moitié, à beaucoup près, des exemplaires que j'avais retenus.

Oui, je mourrai dans l'opinion que c'eſt une barbarie velche d'étrangler, de tronquer, de mutiler les ſentimens: c'eſt l'opéra comique qui a mis à la mode cette abominable coutume. On ne veut plus rien aujourd'hui que par extrait; et voilà pourquoi on n'a pas fait un bon ouvrage, depuis trente ans, en proſe ou en vers. O Velches! vous êtes dans la décadence, et j'en ſuis bien fâché.

J'ai mis enfin M. de *Chauvelin*, l'ambaſſadeur, dans ſa confidence de la conſpiration. J'exige de lui et de madame ſa femme le ſerment de ne rien révéler. Mais mon paquet ſera ſûrement ouvert par M. le comte de *Viri*. Voilà à quoi on eſt expoſé dans les grandes affaires.



LETTRE XCIX.

1764.

M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

ANGES célestes, quoi, je ne vous ai pas
dé que *Cornélie-chiffon*, que *Chimène-mar-*
te nous avait donné une fille! il faut donc
y ait eu une lettre de perdue, avec un petit
er pour la *Ga*... *éraire*. J'envoie ce pa-
ci, pour pl... é, par M. le duc de
lin à qui je ... Il n'est ... douteux
M. l'abbé *Ar*... n ... aussi
que les hér... éroi... ques;
it que ... faut
laires ... as la
coup ... que

1764. Je vous remercie bien, mes anges, des espérances que vous me donnez pour mes dixmes. Si je triomphe de l'Eglise, ce sera votre triomphe. L'Eglise et le parterre sont des gens difficiles.

J'écrirai à M. de *Lorenzi* et à M. *Béliard*, s'il ne me vient rien par la voie *Cramer*. M. *Algarotti*, qui m'aurait tout fourni, vient de mourir.

J'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui madame de *Puiségur*; elle a voulu que je la reçusse en bonnet de nuit et en robe de chambre. Ma fluxion a un peu quitté mes yeux pour se jeter sur tout le reste. Je suis l'homme de douleurs; mais je souffre le tout assez gaiement: c'est le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce monde.

Avez-vous vu les propositions de paix que m'a faites maître *Aliboron*, et ma petite réponse?

Portez-vous bien sur-tout, mes divins anges. Ayez la bonté de présenter mes très sincères remercîmens à M. *Arnaud*. Pardon. *V.*

LETTRE C.

A MADAME LA PRINCESSE DE LIGNE

Aux Délices, 6 de juin.

Brionne, de ce buste adorable modèle,
Le fut de la vertu comme de la beauté;
L'amitié le consacre à la postérité,
Et s'immortalise avec elle.

Vous vous adreſſez, Madame, à une fontaine tarie, pour avoir un peu d'eau d'Hippocrène. Je ne ſuis qu'un vieillard malade au pied des Alpes qui ne ſont pas le mont Parnaſſe. Ne ſoyez pas ſurpriſe ſi j'exécute ſi mal vos ordres. Il eſt plus aiſé de mettre madame de *Brionne* en buſte qu'en vers. Vous avez des *Phidias*, mais vous n'avez point d'*Homère* qui ſache peindre *Vénus* et *Minerve*. 1764.

D'ailleurs, Madame, vous écrivez avec tant d'eſprit, que je ſuis tenté de vous dire : Si vous voulez de bons vers, faites-les. Je ne peux que vous repréſenter la difficulté d'une inſcription en rimes. Quatre vers ſont bien longs ſous un marbre; mais il en faudrait cent pour exprimer tout ce qu'on penſe de vous et de madame la comteſſe de *Brionne*.

Jetez mes quatre vers au feu, Madame, et mettez en proſe :

L'amitié conſacre ce marbre à la beauté et à la vertu.

Cela eſt plus dans le ſtyle qu'on appelle *lapidaire*; ou bien jetez encore au feu cette inſcription, et mettez, en deux mots, votre penſée ; cela vaudra beaucoup mieux.

Pardonnez à mon extrême ſtérilité, et agréez le profond reſpect, etc.

LETTRE CI.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 de juin.

Je me flatte que mes anges voudront bien faire payer à la mémoire de M. le comte *Algarotti* le petit tribut ci-joint (*).

Eſt-il vrai qu'on va jouer Cromwel, et que c'eſt le Cromwell de *Crébillon*, achevé par un M. du *Clairon?* Si on fait parler ce héros du fanatiſme comme il parlait, ce ſera un beau galimatias; mais c'eſt avec du galimatias qu'il parvint à gouverner l'Angleterre; et c'eſt ainſi qu'on a quelquefois ſubjugué le parterre.

Voilà donc l'arrêt des juges de Toulouſe caſſé, mais les os du pauvre *Calas* ne ſeront pas raccommodés. Qu'obtiendra-t-on en ſuivant ce procès? les juges de Toulouſe feront-ils condamnés à payer les frais de leur injuſtice? Je baiſe le bout des ailes de mes anges en toute humilité.

LETTRE CII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 13 de juin.

Je ferais curieux, mon cher frère, d'avoir un exemplaire du *Supplément aux Velches*, et je l'attends de vos bontés.

Cromwel a-t-il ſubjugué les eſprits à Paris com-

(*) Dans la *gazette littéraire.*

me en Angleterre ? a-t-il été un fublime fanatique, un refpectable hypocrite, un grand-homme abominable ? *Campiftron* l'aurait fait tendrement amoureux de la femme du major général *Lambert*. 1764.

Vous fentez, mon cher frère, combien la caffation de l'arrêt touloufain me ranime. Voilà des juges fanatiques confondus, et l'innocence publiquement reconnue. Mais que peut-on faire davantage ? pourra-t-on obtenir des dépens, dommages et intérêts ? pourra-t-on prendre le fieur *David* à partie ? Je vois qu'il eft beaucoup plus aifé de rouer un innocent, que de lui faire réparation.

Dites-moi, je vous prie, fi la *Gazette littéraire* prend un peu de faveur. Il me femble que cette entreprife pourrait un peu nuire au commerce de maître *Aliboron* dit *Fréron*. Je fuis enfoncé à préfent dans des recherches pédantefques de l'antiquité. Tout ce que je découvre dépofe furieufement contre l'*inf*.... Ah, fi les frères étaient réunis !

Je ne fais, mon cher frère, fi vous avez donné un Corneille commenté à maître *Cicéron de Beaumont* ; il doit en avoir un de préférence. N'eft-il pas un des élus ? Permettez que je mette ici une lettre pour lui.

Il y a un M. *Blin de Sainmore* qui a fait un joli recueil de vers; il lui faut un Corneille. Je voudrais bien que frère *Thiriot* me fît l'amitié de le voir, et de lui donner, de ma part, un exemplaire. Frère *Thiriot* pourrait l'engager à donner un fupplément des fautes que je n'ai pas remarquées, et à faire en général quelques bon-

1764. nes réflexions fur l'art dramatique: ce M. *Blin de Sainmore* en eft très-capable.

Il y a encore un M. du *Belloi* qui a fait des tragédies, qui s'y connaît, qui aime *Racine*; il demeure dans l'*impaffe*, dit-il, des Quatre-vents. Vous m'avouerez qu'un homme qui donne fon adreffe dans un *impaffe*, et non dans un *cu de fac*, n'eft pas velche; et mérite un Corneille. Il me paraît effentiel d'en donner à ceux qui peuvent défendre le bon goût contre le préjugé.

Je vous fupplie, mon cher frère, d'envoyer le petit billet ci-joint (*) à M. *Mariette*; vous pouvez lui dire ou lui faire dire que quatre perfonnes lui en enverront chacune autant, et que je paye ma quotepart le premier. Cela m'épargnera la peine d'écrire; je n'ai pas de temps à perdre; l'*inf*.... m'occupe affez.

Je vous embraffe, mon cher frère; je vous demande mille pardons de toutes les peines que je vous donne pour le Corneille. J'abufe exceffivement de votre amitié.

LETTRE CIII.

A M. LE KAIN.

17 de juin.

J'AI vu, mon cher et grand acteur, ce jeune ex-jéfuite auteur de ce drame barbare. Il dit

(*) M. *Mariette* ne voulut point recevoir le mandat; il fut renvoyé à M. de *Voltaire*.

qu'un opéra comique eſt beaucoup plus agréable; il prétend que ces trois coquins, qu'on donne immédiatement après ce coquin de *Cromwel*, révolteraient le public, et que voilà trop de barbaries; il dit qu'on mourra de chaud au mois de juillet, et que la pièce fera mourir de froid; il dit qu'il ne faut aux Velches que de la tendreſſe. Je ne peux, aux pieds des Alpes, ſavoir quel eſt le goût de Paris; je m'en rapporte à vous, et je vous plains de jouer la comédie pendant l'été. Heureuſement, votre ſalle eſt fraiche aux pièces nouvelles. Il eſt à croire que votre ex-jéſuite en fera une belle glacière; ſans cette eſpérance, je vous aurais conſeillé de vous habiller de gaze. 1764.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur. *V.*

LETTRE CIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de juin.

Mes anges me permettent-ils de leur adreſſer ma réponſe à *le Kain?* ils verront quels ſont les ſentimens du jeune ex-jéſuite.

J'oubliai, dans ma dernière lettre, de dire que j'avais écrit à M. le duc de *Choiſeul* pour l'Ecole militaire; mais j'ai peur de n'avoir pas grand crédit. J'avais flatté le fondateur de la Guyanne d'orner ſa colonie d'une trentaine de galériens qui ſont ſur les chantiers de Marſeille, pour avoir écouté la parole de DIEU en pleine campagne. Ils avaient promis de s'embarquer avec

1764. chacun mille écus. Croiriez-vous que ces drôles-là, quand il a fallu tenir leur parole, ont fait comme les compagnons d'*Ulyſſe*, qui aimèrent mieux reſter cochons que de redevenir hommes; mes gens ont préféré les galères à la Guyanne.

Gabriel Cramer arrive à Paris; il jette quelquefois un coup d'œil curieux ſur mon bureau, il aviſe des fatras de vers, et de-là il ſe met dans la tête que je fais quelque mauſſade tragédie. J'ai beau nier et le gronder, il a cette idée. Avouez-lui que je travaille à Pierre le cruel, ſans lui demander le ſecret.

Une choſe bien plus intéreſſante, c'eſt ce procès *Calas*, renvoyé aux requêtes de l'hôtel, c'eſt-à-dire, devant les mêmes juges qui ont caſſé l'arrêt toulouſain. Cette horrible aventure des *Calas* a fait ouvrir les yeux à beaucoup de monde. Les exemplaires de la Tolérance ſe ſont répandus dans les provinces où l'on était bien ſot; les écailles tombent des yeux, le règne de la vérité eſt proche. Mes anges, béniſſons DIEU.

LETTRE CV.

A M. DAMILAVILLE.

18 de juin.

Vous me feriez plaiſir, mon cher frère, de me faire avoir les bêtiſes de *Fréron* ſur les Commentaires de *Corneille*. Figurez-vous que *Panckoucke* a communiqué à M. d'*Aquin* (*) ſa

(*) Rédacteur de l'*Avant-coureur*.

lettre et ma réponse; ainsi, puisqu'elles sont connues, le droit des gens permet qu'on les imprime. Je crois même que la chose est nécessaire pour l'édification publique, et vous savez que l'édification des Français consiste à rire. Je crois ce temps-ci fort stérile en nouvelles; je suis d'ailleurs toujours comme ce personnage de l'Écossaise, qui disait: Moins de nouvelles, moins de sottises. 1764.

Vous m'avez fait observer que, si le roi de Pologne prend tous ses exemplaires, il n'en restera plus pour faire des présens. Ma foi, je crois que le roi de Pologne doit faire comme le roi de France et comme moi, ne prendre que la moitié des exemplaires pour lesquels il a souscrit; encore n'en ai-je que le tiers, parce qu'il n'en restait plus: on n'en avait pas assez tiré. Il faudrait une cinquantaine d'yeux pour lire vingt-cinq *Corneille*; le roi de Pologne n'en a que deux, comme moi, et encore ne sont-ils pas meilleurs que les miens. J'ai l'honneur d'être affligé de la vue comme lui.

Tout ceci, mon cher frère, est peu philosophique: j'aime mieux examiner la façon dont certaines choses qui vous déplaisent se sont établies dans le monde.

Songez à M. *Blin de Sainmore*; il m'a écrit une belle lettre très-bien raisonnée sur les pièces admirables de *Racine*, et sur les scènes imposantes de *Corneille*. Il y a quelques soixante ans que l'abbé de *Châteauneuf* me disait: Mon enfant, laissez crier le monde; *Racine* gagnera tous les jours, et *Corneille* perdra.

Pardonnez-moi, encore une fois, mes impor-

tunités, et permettez que je mette ces trois let-
1764 tres dans votre paquet. Vous voilà plus chargé des affaires du Parnasse que de celles du vingtième.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 20 de juin.

Il faut, Madame, que je vous parle net. Je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde moins capable que moi de donner du plaisir à une femme de vingt-cinq ans, en quelque genre que ce puisse être. Je ne sors jamais; je commence ma journée par souffrir trois ou quatre heures, sans en rien dire à M. *Tronchin*.

Quand j'ai bien travaillé, je n'en peux plus. On vient dîner chez moi, et la plupart du temps je ne me mets point à table; madame *Denis* est chargée de toutes les cérémonies, et de faire les honneurs de ma cabane à des personnes qu'elle ne reverra plus.

Elle est allée voir madame de *Jaucourt*, et c'est pour elle un très-grand effort; car elle est malade et paresseuse. Pour moi, je n'ai pu en faire autant qu'elle, parce que j'ai été quinze jours au lit, avec un mal de gorge horrible.

Il faut vous dire encore, Madame, que je ne vais jamais à Genève; ce n'est pas seulement parce que c'est une ville d'hérétiques, mais parce

qu'on y ferme les portes de très-bonne heure, et que mon train de vie campagnard eſt l'antipode des villes. Je reſte donc chez moi, occupé de ſouffrances, de travaux et de charrues, avec madame *Denis*, la nièce à *Pierre Corneille*, ſon mari et un ex-jéſuite qui nous dit la meſſe, et qui joue aux échecs. 1764.

Quand je peux tenir quelque pédant comme moi, qui ſe moque de toutes les fables qu'on nous donne pour des hiſtoires, et de toutes les bêtiſes qu'on nous donne pour des raiſons, et de toutes les coutumes qu'on nous donne pour des lois admirables, je ſuis alors au comble de ma joie.

Jugez de tout cela, Madame, ſi je ſuis un homme fait pour Madame de *Jaucourt*. Il m'eſt impoſſible de parler à une jeune femme plus d'un demi-quart d'heure. Si elle était philoſophe, et qu'elle voulût mépriſer également St. *Auguſtin* et *Calvin*, j'aurais alors de belles conférences avec elle.

Pour M. *Hume*, c'eſt tout autre choſe: vous n'avez qu'à me l'envoyer, je lui parlerai, et ſur-tout je l'écouterai. Nos malheureux Velches n'écriront jamais l'hiſtoire comme lui; ils ſont continuellement gênés et garrottés par trois ſortes de chaînes; celles de la cour, celles de l'Egliſe, et celles des tribunaux appelés parlemens.

On écrit l'hiſtoire en France comme on fait un compliment à l'académie françaiſe, on cherche à arranger ſes mots de façon qu'ils ne puiſſent choquer perſonne. Et puis, je ne ſais ſi notre hiſtoire mérite d'être écrite.

1764. J'aime bien autant encore la philoſophie de monſieur *Hume*, que ſes ouvrages hiſtoriques. Le bon de l'affaire c'eſt qu'*Helvétius* qui, dans ſon livre *De l'eſprit*, n'a pas dit la vingtième partie des choſes ſages, utiles et hardies dont on ſait gré à M. *Hume* et à vingt autres anglais, a été perſécuté chez les Velches, et que ſon livre y a été brûlé. Tout cela prouve que les Anglais ſont des hommes, et les Français des enfans.

Je ſuis un vieil enfant plein d'un tendre et reſpectueux attachement pour vous, Madame. *V.*

LETTRE CVII.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juin.

Je crois, mes divins anges, toutes réflexions faites, qu'il faut que le roi de Pologne ſe contente du paquet qui eſt chez M. de *Laleu*, depuis plus d'un mois, et qu'il faſſe comme le roi ſon gendre et moi chétif; car, s'il prend les vingt cinq exemplaires, il n'en reſtera plus pour ceux à qui j'en deſtinais. C'eſt une négociation que vous pouvez très-bien faire avec M. de *Hullin* qui eſt, ſans doute, un miniſtre conciliant.

Je vous conjure, mes divins anges, de recommander le plus profond ſecret à meſſieurs de la *Gazette littéraire*. Je ne fais pas grand cas des vers de *Pétrarque*; c'eſt le génie le plus fécond du monde dans l'art de dire toujours la

même chose; mais ce n'est pas à moi à renverser de sa niche le saint de l'abbé de *Sade*. 1764.

S'il fait d'aussi grandes chaleurs à Paris que dans ma grande vallée entre les Alpes, la glace de nos roués sera de saison. Le temps n'est pas trop favorable pour une pièce nouvelle; mais vous savez que vous êtes les maîtres de tout. Je conseille toujours aux acteurs de s'habiller de gaze. L'ex-jésuite qui m'est venu voir, comme vous savez, m'a prié de vous engager à faire une correction importante; c'est de mettre *je me meurs*, au lieu de *je succombe*. Je lui ai dit que l'un était aussi plat que l'autre, et que tout cela était très-indifférent. C'est au second acte. C'est *Julie* qui parle à *Fulvie:*

> A peine devant vous je puis me reconnaître,
> Je me meurs.

Ce *je me meurs* est en effet plus supportable que *je succombe*, et sert mieux la déclamation. De plus, il y a un autre *succombe* dans la même scène, et il ne faut pas succomber deux fois. L'auteur pourra bien succomber lui-même; mais j'espère qu'on n'en saura rien.

Vraiment, mes anges, il faut confier à beaucoup de bavards que je fais Pierre le cruel, et qu'il sera prêt pour le commencement de l'hiver; rien ne sera plus propre à dérouter les curieux qui parlent des roués, et qui les attribuent déjà à *Helvétius*, à *Saurin*. Il faut les empêcher de venir jusqu'à nous.

Dites-moi un mot, je vous prie, de ces roués, et recommandez bien au fidele *le Kain* d'empêcher qu'on n'étrique l'étoffe, qu'on ne la coupe,

1764. qu'on ne la recouse avec des vers velches; il en résulte des choses abominables. Un *Guy Duchesne* achète le manuscrit mutilé, écrit à la diable; et l'on est déshonoré dans la postérité, si postérité y a; cela dessèche le sang, et abrège les jours d'un pauvre homme. Quoi qu'il en soit, je baise le bout de vos ailes avec respect et tendresse. *V.*

LETTRE CVIII.

AU MEME.

Aux Délices, 23 de juin.

Je reçois, au départ de la poste, une lettre d'un ange, du 18 de juin, et je suis très-affligé que l'autre ange soit malade. Répondons vite.

Quant au vers: *Le danger suit le lâche, et le brave l'évite*, si ce vers n'était pas précédé de ceux qui l'expliquent, il serait ridicule; mais, pour prévenir tout scrupule, il n'y a qu'à mettre:

Le lâche fuit en vain, la mort vole à sa suite;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Quant à l'affaiblissement qu'on demande de la description du combat de *Pompée*, c'est vouloir être froid pour vouloir paraître plus vraisemblable. Il y a des occasions où c'est n'avoir pas le sens commun que de vouloir trop rechercher le sens commun. Je demande très-instamment, très-vivement, qu'on ne change rien à cette scène. Je demande sur-tout qu'on suive les dernières corrections que j'ai envoyées; elles me paraissent favoriser beaucoup la déclamation, ce qui

est

est un point très-important. Il ne s'agit pas seulement de faire des vers, il faut en faire qui animent les acteurs. 1764.

On se mourrait hier de chaud, on se meurt aujourd'hui, on est mort. Les comédiens ont le diable au corps de jouer une pièce nouvelle dans un temps où personne ne peut venir à la comédie.

Quoi, vous n'auriez pas reçu les lettres où je vous parlais des *Calas!* J'apprends, mes divins anges, qu'il s'est tenu un conseil où vous avez admis la pauvre veuve. Vos bontés ne se refroidissent point; vous avez un grand avantage sur les autres hommes, c'est que vos vertus sont persévérantes. Vous ne me parlez point de la lettre de *Panckoucke* et de ma réponse; la chose est pourtant plaisante, et mériterait d'être connue.

Je n'ai encore rien d'Italie; les Italiens, par ce temps-ci, ne font que la méridienne.

Je vous ai envoyé l'éloge d'*Algarotti*, qui figurera bien dans la *Gazette littéraire*. Je vous ai écrit par M. le duc de *Praslin* et par M. de *Courteille*; celle-ci sera sous l'enveloppe de M. l'abbé *Arnaud*. Remarquez, s'il vous plaît, que nous nous sommes rencontrés sous le masque de Don Pèdre. J'ai confié à M. de *Thibouville* que je travaillais fortement à ce Don Pèdre; serait-il assez méchant pour m'avoir gardé le secret?

Adieu, mes divins anges; rions, mais sur-tout que madame d'*Argental* n'ait plus son rhumatisme; il n'y a pas là de quoi rire.

LETTRE CIX.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 27 de juin.

NOTRE commerce à tâtons devient vif, Madame. Votre grand'tante fesait très-bien de prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont; mais, quand le temps est mauvais, il faut un abri; et quand les hommes sont ou méchans ou prévenus, il faut ou les fuir ou les détromper: c'est le cas où je me trouve.

Vous ne vous attendiez pas à être chargée d'une négociation, Madame. C'est ici où le quinze-vingt des Alpes a besoin des bontés de la très-judicieuse quinze-vingt de Saint-Joseph.

Rousseau, dont vous me parlez, m'écrivit, il y a trois ans, ces propres mots, de Montmorenci: *Je ne vous aime point. Vous donnez chez vous des spectacles; vous corrompez les mœurs de ma patrie, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné. Je ne vous aime point, Monsieur; et je ne rends pas moins justice à vos talens.*

Une telle lettre, de la part d'un homme avec qui je n'étais point en commerce, me parut merveilleusement folle, absurde et offensante. Comment un homme qui avait fait des comédies pouvait-il me reprocher d'avoir des spectacles chez moi, en France? pourquoi me fesait-il l'outrage de me dire que Genève m'avait donné un asile? Eh! j'en donne quelquefois; je vis dans

ma terre, je ne vais point à Genève. En un mot, je ne comprends point sur quel prétexte *Rousseau* put m'écrire une pareille lettre. Il a sans doute bien senti qu'il m'avait offensé, et il a cru que je m'en devais venger; c'est en quoi il me connaît bien mal. 1764.

Quand on brûla son livre à Genève, et qu'il y fut décrété de prise de corps, il s'imagina que c'était moi qui avait fait une brigue contre lui, moi qui ne vais jamais à Genève.

Il écrit à madame la duchesse de *Luxembourg* que je me suis déclaré son plus mortel ennemi; il imprime que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs. Moi persécuteur! c'est *Jeannot* lapin qui est un foudre de guerre. Moi, j'aurais été un petit père *le Tellier!* quelle folie! Sérieusement parlant, je ne crois pas qu'on puisse faire à un homme une injure plus atroce que de l'appeler persécuteur.

Si jamais j'ai parlé de *Rousseau* autrement que pour donner un sens très favorable à son *Vicaire savoyard*, pour lequel on l'a condamné, je veux être regardé comme le plus méchant des hommes. Je n'ai pas même voulu lire un seul des écrits qu'on a faits contre lui, dans cette circonstance cruelle où l'on devait respecter son malheur et estimer son génie.

Je fais madame la maréchale de *Luxembourg* juge du procédé de *Rousseau* envers moi, et du mien envers lui; je me confie à son équité, et je vous supplie de rapporter le procès devant elle. J'ambitionne trop son estime pour la laisser douter un moment que je sois capable de me déclarer contre un infortuné. Je suis si sen-

1764. ſiblement touché, que je ne puis cette fois-ci vous parler d'autre choſe.

Vous aurez, ſans doute chez vous M. d'*Argenſon*, et vous vous conſolerez tous deux du mal que la fortune a fait à l'un, et que la nature a fait à l'autre.

Adieu, Madame. Pour moi je ſerai conſolé, ſi vous me défendez de l'imputation calomnieuſe que j'eſſuie. Comptez ſur mon très-tendre et très-ſincère attachement. *V.*

LETTRE CX.

A M. DAMILAVILLE.

29 de juin.

C'EST à vous, mon cher frère, que je dois adreſſer ma réponſe à madame de *Beaumont*. Me voilà partagé entre elle et ſon mari. Voilà un couple charmant; l'un protège généreuſement l'innocence, l'autre rend la vertu aimable. Voilà des amis dignes de vous.

Quel M. *Fargès*, s'il vous plaît, a opiné ſi noblement? car il y en a deux. J'en connais un qui eſt haut comme un chou, et dont les jambes reſſemblent aſſez à celles de l'abbé de *Chauvelin*; il lui reſſemble ſans doute auſſi par le cœur et par la tête, puiſqu'il a parlé avec tant de grandeur et de force.

J'ai déjà écrit à M. le duc de *la Vallière* pour le prier, en qualité de grand veneur, de faire tirer ſur le procureur général de la commiſſion,

s'il ne prend pas l'affaire des *Calas* aussi vivement que nous-mêmes. 1764.

Serez-vous étonné si je vous dis que j'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse, dans laquelle on ose me faire entendre que tous les *Calas* étaient coupables, et que les juges ne le sont que d'avoir épargné la famille ? Je présume que, si j'étais à Toulouse, on me ferait un assez mauvais parti.

Que dites-vous de ce fou de *Jean-Jacques* qui prétend que je suis son persécuteur? Ce misérable, parce qu'il m'a offensé, ainsi que tous ses amis, s'imagine que je me suis vengé; il me connaît bien mal. Aimons la vertu, mon cher frère, et rions des fous. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 29 de juin.

Mes divins anges, vous devez avoir reçu, de la part de l'ex-jésuite, force vers pour les roués. Ce pauvre diable me dit toujours que la chaleur de la saison et la froideur de la pièce le font trembler. Il se souvient sur-tout qu'il a oublié de corriger ce vers:

A mon cœur désolé que votre pitié s'ouvre.

Il dit qu'il ne manquera pas de le corriger pour la première poste; il dit qu'il n'est pas aujourd'hui fort en train.

J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse,

1764. aſſez bien raiſonnée en apparence; mais le fond de la lettre eſt que tous les *Calas* étaient complices, et que les juges n'ont à ſe reprocher que de ne les avoir pas tous condamnés. Cette lettre ne me donne aucune envie d'avoir un procès à Toulouſe.

Je penſe toujours que M de *Hullin* doit ſe contenter du paquet qui l'attend chez M. de *Laleu*, et que les rois titulaires feront gloire d'imiter les rois régnans.

Au reſte, je me flatte que mes anges auront aiſément trouvé quelque bavard qui parlera de Pierre le cruel à des bavards de ſa connaiſſance. M. de *Chauvelin* l'ambaſſadeur eſt dans le ſecret, comme vous le ſavez; et je ne crois pas qu'il en parle à la ſéréniſſime république. Je n'ai plus rien à dire. Reſpect et tendreſſe.

LETTRE CXII.

AU MEME.

30 de juin.

ANGES que je fatigue, et qui ne vous laſſez pas de faire du bien, voici un petit billet pour le conjuré *le Kain*. Mais ces extrêmes chaleurs, ce terrible mois de juillet, font frémir l'ex-jéſuite.

N'eſt ce pas en Ethiopie qu'on va au conſeil dans des cruches pleines d'eau? Je crois qu'il n'y a plus que ce moyen d'aller à la comedie cet été.

Je crois que la *Gazette littéraire* m'a brouillé

avec l'abbé de *Sade*. Ce n'eſt pas que je me reconnaiſſe *à la main d'un grand maître* dont l'abbé *Arnaud* a déſigné l'auteur des *Remarques ſur Pétrarque ;* mais enfin, vous ſavez que j'avais demandé le plus profond ſecret. Je vous ſupplie de gronder l'abbé *Arnaud* de tout votre cœur. Encore une fois, je n'aime point *Pétrarque*, mais j'aime l'abbé de *Sade*. Je vois que j'ai été prévenu ſur l'article d'*Algarotti*, et que la *Gazette littéraire* eſt ſervie beaucoup plus promptement que je ne pourrais l'être. Il me reſtera la partie du caprice. Dès que je trouverai un livre nouveau, je le prendrai pour prétexte, pour débiter mes rêveries, comme j'ai fait ſur l'article des ſonges ; cela m'égayera quelquefois, et pourra égayer la gazette. Mais à préſent je n'ai pas trop envie de rire ; mes yeux ne vont pas trop bien, ma ſanté fort mal. Que mes deux anges ſe portent bien, et je ſuis conſolé. 1764.

LETTRE CXIII.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 30 de juin.

Un vieux ſerviteur de *Melpomène* doit aimer ſon jeune favori ; auſſi, Monſieur, pouvez-vous compter que je fais mon devoir envers vous. Vous m'aviez flatté d'un petit voyage avec M. de *Ximenès*.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que l'abbé *Aſſelin* eſt encore en vie. Il y a environ ſoixante

ans que je fis connaiſſance avec lui, et je crois
1764. qu'il était majeur. Je lui ſouhaite les années de *Fontenelle.*

Vous m'avez dit auſſi un mot de *Jean-Jacques Rouſſeau*; c'eſt un étrange fou que cet étrange philoſophe. J'avais encore de la voix et des yeux, il y a trois ans, et je jouais les vieillards aſſez paſſablement ſur le petit théâtre de mon petit château de Ferney; madame *Denis* (par parenthèſe) jouait les rôles de mademoiſelle *Clairon* avec attendriſſement; quelques citoyens génevois venaient quelquefois à nos comédies et à nos ſoupers: il plut à *Jean-Jacques* de m'écrire ces douces paroles: *Vous donnez chez vous des ſpectacles; vous corrompez les mœurs de ma république, pour prix de l'aſile qu'elle vous a donné.*

J'eus aſſez de ſageſſe pour ne pas répondre à *J. J.*; et la république de *Jean-Jacques* ayant jugé à propos depuis de brûler ſon livre et de décréter de priſe de corps ſa perſonne, *J. J.* a imaginé que je m'étais vengé de lui, parce qu'il m'avait offenſé, et que c'était moi qui avais engagé le conſeil de Genève à lui donner cette petite marque d'amitié. Le pauvre homme m'a bien mal connu. Il ne ſait pas que je vis chez moi, et que je ne vais jamais à Genève; et il devrait ſavoir que je ne me venge jamais des infortunés. Un de ſes grands malheurs, c'eſt que la tête lui a tourné.

Adieu, Monſieur; vous avez le mérite des véritables gens de lettres, et vous n'en avez pas les injuſtices. Comptez que je m'intéreſſe à vous auſſi vivement que je plains *Jean-Jacques.*

LETTRE

LETTRE CXIV.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 1 de juillet.

JE passe ma vie à me tromper, Madame; mais aussi il y a des momens où vous n'avez pas raison en tout. Vous me dites que je ne veux pas voir madame de *Jaucourt*. Je serai assurément charmé si je peux l'attirer chez moi; mais je suis à deux grandes lieues d'elle, je ne sors point, et je ne peux sortir. Ma nièce est allée la voir, et madame de *Jaucourt* ne lui a pas rendu sa visite. Tout cela s'arrangera comme on pourra, ainsi que toutes les bagatelles de ce monde.

Un autre reproche que vous me faites, c'est que je me suis vanté d'être votre confrère, et que je ne le suis pas tout-à-fait. Voici mon état.

J'ai des fluxions sur les yeux qui m'ont ôté l'usage de la vue, des mois entiers; elles se promènent quelquefois dans les oreilles, et alors je vois, mais je suis sourd; elles tombent sur la gorge, et je deviens muet. Voilà un plaisant état pour courir après une jeune femme, à deux lieues de ma retraite. Les Parisiennes vont chez *Esculape-Tronchin*, comme on va aux eaux de Forges; mais l'air des Alpes fait plus de mal que *Tronchin* ne fait de bien. Il faut un corps d'*Hercule* pour vivre ici; mais j'y suis libre, et j'ai trouvé que la liberté valait encore

mieux que la ſanté. M'y voilà établi, je m'y
1764. ſuis fait une famille, je ne me tranſporterai point;
je mourrai, comme *Abraham*, dans le coin de terre que j'ai acheté, et ce ſera ma ſeule reſſemblance avec le père des croyans.

Vous avez vu, Madame, par ma dernière lettre, que le caractère de *Jean-Jacques* eſt auſſi inconſéquent que ſes ouvrages. J'eſpère que madame la maréchale de *Luxembourg* me rendra la juſtice de croire que je ne hais point un homme qu'elle protége, et que je ſuis bien loin de perſécuter un homme ſi à plaindre. Il n'a même été perſécuté que pour des ſentimens qui ſont les miens, et je ſerais une ame bien noire et bien ſotte, de vouloir avilir une philoſophie que j'aime, et de faire punir un homme accuſé préciſément des choſes qu'on m'impute.

J'aime mieux vous parler de *Corneille* que de *Rouſſeau*; j'avoue encore que j'aime mille fois mieux *Racine*. Faites-vous relire les pièces de ce dernier, ſi vous ne les ſavez pas par cœur; et vous verrez ſi, après avoir entendu dix vers, vous n'aurez pas une forte paſſion de continuer. Dites-moi ſi, au contraire, le dégoût ne vous ſaiſit pas à tout moment, quand on vous lit *Corneille*. Trouvéz-vous chez lui des perſonnages qui ſoient dans la nature, excepté *Rodrigue* et *Chimène* qui ne ſont pas de lui?

Cette *Cornélie*, tant vantée autrefois, n'eſt-elle pas, en cent endroits, une diſeuſe de galimatias, et une feſeuſe de rodomontades? Il y a des vers heureux dans *Corneille*, des vers pleins de force, tels que *Rotrou* en fefait avant lui, et même plus nerveux que ceux de *Ro*

trou; il y a du raiſonner; mais, en vérité, il y a bien rarement de la pitié et de la terreur, 1764.
qui ſont l'ame de la vraie tragédie. Enfin, quelle foule de mauvais vers, d'expreſſions ridicules et baſſes, de penſées alambiquées et retournées, comme vous dites, en trois ou quatre façons également mauvaiſes! *Corneille* a des éclairs dans une nuit profonde; et ces éclairs furent un beau jour pour une nation compoſée alors de petits-maîtres groſſiers, et de pédans plus groſſiers encore, qui voulaient ſortir de la barbarie.

Je n'ai commenté ce fatras que pour marier mademoiſelle *Corneille*; c'eſt peut-être la ſeule occaſion où les préjugés aient été bons à quelque choſe. Je ne me paſſionne point pour *Racine*. Que m'importe ſa perſonne? je n'ai vécu ni avec lui ni avec *Corneille*. Je ne vais point chercher de quelle mine ſort un diamant que j'achète; je regarde à ſon poids, à ſa groſſeur, à ſon brillant, à ſes taches. Enfin, je ne puis ni ſentir qu'avec mon goût, ni juger qu'avec mon jugement.

Racine m'enchante, et *Corneille* m'ennuie. Je vous avouerai même que je n'ai jamais lu ni ne lirai jamais une douzaine de ſes pièces que, grâce au ciel, je n'ai point commentées. Ah! Madame, quand vous voudrez avoir du plaiſir, faites-vous relire *Racine* par quelqu'un qui ſoit digne de le lire; mais, pour le bien goûter, rappelez-vous vos belles années; car *Montagne* a dit: Crois-tu qu'un malade rechigné goûte beaucoup les chanſons d'*Anacréon* et de *Sapho*?

Je vous ai trop parlé de vers; une autre fois,

1764. je vous parlerai philosophie. Mille tendres respects. *V.*

LETTRE CXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 6 de juillet.

MES divins anges, quoi, toujours un rhumatisme ! Je conçois bien que nous autres agriculteurs des Alpes nous soyons souvent affligés de ce fléau ; mais un ange, une dame de Paris qui n'est jamais exposée aux malignes influences de l'air ! non, ce n'est pas là une maladie de dame. Que dit à cela M. *Fournier ?* Mon cher ange qui n'a point de rhumatisme écrit très-proprement, quoi qu'il en dise, et moi aussi qui ai recouvré la vue jusqu'à ce que je la reperde. Cette vie est pleine de tribulations. Conservez votre santé, mes anges ? cela vaut mieux que des pièces de théâtre, et sur-tout que les pièces d'aujourd'hui. Je fais donc Pierre le cruel, comme dit M. de *Thibouville ;* je l'ai même confié à M. de *Ximenès ;* ainsi je ne crois pas qu'on puisse en douter. Pour vous, mes braves conjurés, vous avez employé un jésuite pour faire les roués. Je ne sais pas quel nom on donne à la pièce ; je sais seulement qu'elle ne ressemble pas à Bérénice. Le petit jésuite dit qu'il est très-loin de souhaiter qu'on l'imprime sitôt ; il fera tout ce que vous ordonnez pour *le Kain ;* il désire seulement qu'on donne un honoraire à un jeune homme qui, depuis dix

ans, a copié cinq ou six tragédies, dix ou douze fois chacune, et à qui le petit jésuite doit quelque attention. Ledit défroqué ne veut jamais être connu, à moins qu'ayant été encouragé l'été par un petit succès, il n'en ait un grand pendant l'hiver, après avoir donné la dernière main à ses roués. Vous avez terminé noblement l'affaire du roi de Pologne, et je vous en remercie. *Cramer* viendra sans doute chez vous, et vous lui recommanderez de presser son correspondant d'Italie de dépêcher les livres qu'il a promis, et alors je les aurai. Je suis toujours aux ordres de la *Gazette littéraire*, quoiqu'elle ait mis une certaine note trop flatteuse, à l'extrait de *Pétrarque*; note à laquelle l'abbé de *Sade* s'obstine, dit on, à me reconnaître. 1764.

Je suis à présent à sec et accablé d'un ouvrage très-considérable, en faveur de la bonne cause. Mes chers anges, respect et tendresse.

LETTRE CXVI.

A M. DAMILAVILLE.

6 de juillet.

Mon cher frère, je ne perds pas le peu de temps qui me reste à vivre. Je me doute bien de ce que frère *Cramer* vous montrera; mais je ne crois pas que cet ouvrage doive jamais être vendu avec privilége. Je vous demande en grâce de confondre tout barbare et tout faux frère qui pourrait me soupçonner d'avoir mis la main à ce saint œuvre. Je veux le bien de l'Eglise,

mais je renonce de tout mon cœur au martyre
1764. et à la gloire. Sachez que DIEU bénit notre Eglise naissante; trois cents *Meslier* distribués dans une province ont opéré beaucoup de conversions Ah, si j'étais secondé! mais les frères sont tièdes, les frères ne sont point rassemblés : ce malheureux *Rousseau* n'est fidelle qu'à son caprice et à son amour-propre. C'était assurément l'homme le plus capable de rendre de grands services, mais DIEU l'a abandonné. Son *Vicaire savoyard* pouvait faire du bien; mais cela est noyé dans un roman absurde qu'on ne peut lire. Enfin, ce malheureux s'est rendu indigne de la bonne cause. J'ai été très-fâché de l'excès de folie qui l'a porté à imprimer que je le persécutais; il est bien triste qu'un homme qui a passé quelque temps pour notre frère, fasse accroire qu'un de nous le persécute. Mais que voulez-vous! ce pauvre homme, m'ayant offensé, s'est imaginé que je m'étais vengé. Il ne connaît pas les véritables frères. Une des faiblesses de ce pauvre fou, est de mentir impudemment. Il se vante qu'on a voulu l'engager à écrire contre les jésuites: quelle pitié! les parlemens avaient bien besoin de *Jean-Jacques!* Ils ont écrit eux-mêmes, et assurément mieux que lui.

Je vous embrasse pieusement, mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXVII.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de juillet.

Mes divins anges, je suis plus affligé des rhumatismes dont vous me parlez, que de la petite disgrâce de l'ex-jésuite. Est-il possible que l'un de mes anges souffre? cela est bien injuste.

J'ai communiqué au petit défroqué l'histoire de son infortune; il m'a demandé le secret. Il craint que, s'il était connu, cela ne l'empêchât d'avoir un bénéfice; mais sur-tout il vous supplie de recommander le secret à M. de *Chauvelin*. Il vous demande une grâce, c'est de revenir en requête civile, et de hasarder deux ou trois représentations; car ce pauvre *Poinsinet* ayant protesté que le délit n'a pas été commis par lui, il se pourra que le public soit moins barbare. Un acteur pourrait annoncer que la pièce n'est point de celui à qui on l'attribuait, et qu'un jeune homme docile en étant l'auteur, et ayant fait quelques changemens, on compte sur un peu d'indulgence. Je pense qu'alors l'ouvrage pourrait se relever. On ne risque rien à hasarder la révision. Voyez ce qui est arrivé à Oreste, et même à Zaïre. Vous pourriez, mes anges, en venir à votre honneur; car enfin, si vous croyez la pièce passable, il faut bien qu'elle le soit.

On ne pourra refuser à *le Kain*, qui a proposé la pièce, de la rejouer; mais enfin, si la chose était impraticable, en ce cas, je vous supplie.

1764. rais de redemander à *le Kain* l'exemplaire, et de vouloir bien me le renvoyer pour ce pauvre ex-jésuite.

J'attends tous les jours des livres d'Italie; je ne perds pas assurément de vue la *Gazette littéraire.*

N. B. Mes anges, ne vous découragez pas sur le drame de l'ex-jésuite, à moins que vous n'y ayez senti du froid; car à cette maladie point de remède.

LETTRE CXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

13 de juillet.

DIEU me préserve, mon cher frère, d'avoir la moindre part au *Dictionnaire philosophique portatif !* j'en ai lu quelque chose; cela sent terriblement le fagot. Mais puisque vous êtes curieux de ces ouvrages impies, pour les réfuter, j'en chercherai quelques exemplaires, et je vous les enverrai par la première occasion.

Frère *Cramer* vous a dit qu'il y avait un vieux pédant entouré de vieux in-folio dont le nom seul fait trembler, qui travaillait de tout son cœur à un ouvrage fort honnête; frère *Cramer* a raison. Je crois que la meilleure manière de tomber sur l'*inf*... est de paraître n'avoir nulle envie de l'attaquer, de débrouiller un peu le cahos de l'antiquité, de tâcher de jeter quelque intérêt, de répandre quelque agrément sur l'histoire ancienne, de faire voir combien on nous

a trompés en tout, de montrer combien ce qu'on croit ancien est moderne, combien ce qu'on nous a donné pour respectable est ridicule, de laisser le lecteur tirer lui-même les conséquences. 1764.

Il est certain qu'en rassemblant certains points de l'histoire, on peut démêler les véritables sources qu'on nous a long-temps cachées. Cela demande du temps et de la peine, mais l'objet le mérite. L'auteur m'a déjà montré quelques cahiers : il dit que l'ouvrage sera sage, qu'il dira moins qu'il ne pense, et qu'il fera penser beaucoup. Cette entreprise m'intéresse infiniment.

Je suis bien loin de songer à des tragédies. On m'a mandé que les Triumvirs dont vous me parlez sont d'un jeune ex-jésuite qui a du talent. Les jésuites avaient au moins cela de bon, qu'ils aimaient la comédie, et qu'ils en fesaient. Les jansénistes sont les ennemis de tout plaisir honnête.

Mon cher frère, quoique je sois absorbé dans des in-folio, je n'oublie pourtant pas *Corneille*. Il y a un jeune auteur qui a fait *la Jeune indienne*; il s'appelle, je crois, M. de *Champfort*. Il y a un M. *Duclairon*, auteur du Cromwell. Il me semble que quiconque travaille pour le théâtre a droit à un Corneille : il faut que les disciples aient notre maître devant les yeux. Je vous supplie donc de vouloir bien avertir *Duchesne* d'envoyer prendre chez vous deux exemplaires pour ces deux messieurs : vous ferez, je crois, une très-bonne œuvre.

Est-il vrai que monsieur le contrôleur général rembourse quatre millions d'effets royaux ? cela

1764. n'a guère de rapport à *Corneille*; mais il faut s'instruire un peu des affaires publiques.

Je ne sais rien de nouveau; je moissonne mes champs, et quelques vérités éparses dans de mauvais livres; ce sont de vieux arsenaux dans lesquels je trouve des armes rouillées qui ne laisseront pas d'être aiguisées, et dont je tâcherai de me servir avec toute la discrétion possible.

Je gémis toujours de n'être pas aidé par quelqu'un de nos frères; cela fait saigner le cœur. Vous seul me consolez et m'encouragez.

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de juillet.

VOICI, mes anges, la lettre du conjuré de Turin, qui m'est venue après le récit que vous m'avez fait de notre défaite. Je suis persuadé que M. de *Chauvelin* vous a écrit dans le même goût; les conjurés en agissent rondement les uns avec les autres. Il me paraît bien difficile que mes anges, M. le duc de *Praslin*, M. de *Chauvelin*, maman et moi (qui sommes assez difficiles), nous nous soyons tous si grossièrement trompés. Mon avis serait qu'au voyage de Fontainebleau, M. de *Praslin* ourdît, sous main, une petite brigue pour faire jouer les roués. Je présume qu'on ne se soucie point du tout à la cour d'humilier *Poinsinet de Sivry*, et

que le ton de la pièce ne déplairait pas à beaucoup d'honnêtes gens qui ſont plus familiariſés 1764.
que le parterre avec l'hiſtoire romaine.

Amuſez-vous, je vous prie, à me dire ce qui a le plus révolté ce cher parterre dans l'œuvre de *Poinſinet de Sivry*.

Comment ſe porte madame l'ange ? Reſpect et tendreſſe.

LETTRE CXX.

AU MEME.

18 de juillet.

Comment ſe porte madame l'ange ? Vous ſouvenez-vous de Sémiramis ? comme elle fut jouée froidement, comme elle tomba à la première repréſentation ! On dit qu'il n'y a point d'action dans les roués ; il me ſemble qu'il y en a beaucoup, et qu'un *Pompée* un peu ferme eût fait une grande impreſſion. Eſt-il vrai que *Molé* eſt incapable de jouer les rôles vigoureux ? en ce cas, pourquoi lui avoir donné *Pompée ?* l'ex-jéſuite comptait que *le Kain* jouerait ce rôle. Quoi qu'il en ſoit, mes divins anges, *le Kain* a écrit au défroqué, et voici ma réponſe que je prends la liberté de vous adreſſer.

Plus j'y penſe, plus je crois que la pièce, jouée avec chaleur, n'aurait point refroidi. Si je me trompe, détrompez-moi ; car j'aime encore plus la vérité que je n'aime les jéſuites, et preſque autant que j'aime mes anges à qui je ſuis dévoué pour toute ma vie. *V.*

1764.

LETTRE CXXI.

A M. LE KAIN.

Le 18 juillet.

MON cher grand acteur, le petit ex-jésuite, auteur de ce malheureux drame, m'est venu trouver; il faut encourager la jeunesse: je l'ai engagé à retravailler son ouvrage, et il doit vous être remis. Je doute fort que, malgré tous ses soins, vous trouviez un libraire qui veuille l'imprimer; il n'y a que les succès qui enhardissent les libraires. Je crois que votre intérêt serait de reprendre la pièce sans annoncer des corrections; mais, en distribuant de nouveaux rôles, il se pourrait que cette pièce bien représentée plût au moins à quelques amateurs. Je sais que le sujet n'en est pas fort touchant; je sais même que l'opéra comique, où l'on joue les contes de *la Fontaine*, et où il n'est question que de tétons, de baisers et de jouissances, inspire beaucoup de froideur pour tout spectacle sérieux; mais il y a un petit nombre de gens qui aiment les sujets tirés de l'histoire romaine; et, si ce petit nombre est content, vous tirerez alors quelque parti de l'impression. L'auteur m'a conjuré de vous engager à ne point demander de privilége; il vous prie encore de supprimer ce titre emphatique de *partage du monde*, titre qui promet trop, qui ne tient rien, et qui n'est pas le sujet de la pièce. Il prétend que vous pourriez obtenir un ordre des premiers gentilshommes de la chambre pour jouer sa pièce

Fontainebleau; c'eſt une vraie pièce de miniſtres; vous en donneriez quelques repréſentations 1764.
à Paris, cela demanderait peu de travail. Voyez ce que vous pouvez faire; mandez moi vos idées, afin que je les communique au jeune auteur. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

Si vous voulez abſolument faire imprimer l'ouvrage du petit défroqué, je penſe qu'il faudra changer ſes *a* en *o*. Il a voulu ſuivre mon orthographe, cela lui ferait tort; on le prendrait pour un diſciple.

N. B. Si vous prenez ce ſtérile parti d'imprimer ſans jouer, ſi vous jouez ſans imprimer, ſi vous gardez le manuſcrit du prêtre ſans imprimer ni jouer; en un mot, quelque choſe que vous faſſiez, il vous prie de retrancher au quatrième acte, ſcène troiſième, tout ce qui eſt entre ces deux vers:

Elle coûtera cher, elle ſera fatale.

. . . .

Adieu; que mon épouſe, en apprenant mon ſort.

Plus on retranche en proſe, en vers, en tout genre, excepté en finance, moins on fait de ſottiſes.

1764.

LETTRE CXXII.

A M. DAMILAVILLE.

21 de juillet.

On m'a dit, mon cher frère, qu'une traduction d'une pièce anglaiſe, en trois actes, intitulée *Saül et David*, ſe débite à Paris ſous mon nom. C'eſt un libraire, nommé *Beſogne*, qui a eu cette inſolence et cette malice. Je regarde ces ſupercheries des libraires comme des crimes de faux : on eſt auſſi coupable de mettre ſur le compte d'un auteur un ouvrage dangereux, que de contrefaire ſon écriture.

Je me trouve dans des circonſtances épineuſes où ces odieuſes imputations peuvent me faire un tort irréparable, et empoiſonner le reſte de ma vie. Je veux bien être confeſſeur, mais je ne veux pas être martyr. Je vous prie, mon cher frère, au nom de l'amour de la vérité qui nous unit, de vouloir bien faire parvenir cette lettre à M. *Marin*. Il me ſemble qu'il vaut mieux s'adreſſer à ceux qui ſont à portée de parler aux gens en place, que de fatiguer, par des déſaveux, dans des journaux, un public qui ne vous croit pas. C'eſt un triſte métier que celui d'homme de lettres ; mais il y a quelque choſe de plus dangereux, c'eſt d'aimer la vérité.

Je ne me conſole point de voir que ceux qui devraient combattre les uns pour les autres ſous le même drapeau, ſoient ou des poltrons ou des déſerteurs, ou des ennemis. La folie

le *Rousseau* m'afflige. Est-il vrai que c'est à *Duclos* qu'il écrivait cette indigne lettre dans laquelle il disait que j'étais *le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs?* y eut-il jamais une démence plus absurde? moi, persécuter l'auteur du *Vicaire savoyard!* moi, persécuter quelqu'un! j'ai toujours sur le cœur cette étrange calomnie. Faut-il, mon cher frère, qu'on ait à la fois les fidelles et les infidelles à combattre, et qu'on passe pour un persécuteur, tandis qu'on est soi-même persécuté! tout cela fait saigner le cœur: l'amitié seule d'un philosophe peut guérir ces blessures. 1764.

J'attends toujours une occasion pour vous envoyer un petit paquet pour vous et pour vos intimes. Dieu nous garde de jeter le pain de DIEU aux chiens!

Si la lettre de M. *Panckoucke* m'a fait rire, celle de M. *Elie de Beaumont* m'afflige. Est-il possible qu'on perde un tel procès, et qu'on ne soit pas le fils de son père, parce que ce père a fait un voyage en Suisse! Qu'on dise à présent que les Français ne sont pas des Velches!

Embrassez, je vous prie, pour moi M. et madame *Elie*. Leur imagination est comme le char de leur patron, elle est toute brillante; mais leur patron ne les valait pas.

Je vous embrasse tendrement, mon cher frère.

P. S. Frère *Thiriot* est donc à présent attaché à un archevêque, et le voilà devenu grand-vicaire de Cambrai. Il a passé sa vie dans des attachemens qui ne lui ont pas réussi; il aurait été heureux, s'il avait su qu'un ami vaut mieux

1764. que vingt protecteurs auxquels on ſe donne ſucceſſivement.

J'oubliais de vous dire que frère *Gabriel* n'a point imprimé aſſez d'exemplaires du Corneille. Je l'ai laiſſé, comme de raiſon, le maître de toute l'affaire. S'il avait imprimé autant d'exemplaires qu'il y avait de ſouſcripteurs, il aurait eu plus d'argent, et mademoiſelle *Corneille* auſſi; mais il n'a compté que ceux qui avaient fait le premier payement. J'en ſuis bien fâché, mais ce n'eſt pas ma faute; j'ai rempli mon devoir, et cela me ſuffit. Ceux qui n'ont pas eu d'exemplaires, et qui en demandent, peuvent en prendre chez M. *Corneille*, à qui le roi en a donné cent cinquante: madame d'*Argental* ſe fait un plaiſir d'en débiter, pour gratifier cet honnête homme. Je m'étonne que cela ne ſoit pas public dans Paris; mais dans Paris on ne fait jamais rien, on n'eſt inſtruit de rien, on ne ſait à qui s'adreſſer, on ignore tout au milieu du tumulte.

Frère *Gabriel* a bien mal fait encore d'imprimer les trois volumes de Remarques à part, ſans me le dire. Les fautes d'impreſſion ſont innombrables. Il y a aſſez loin de ma campagne à Genève, et je n'ai pu revoir les épreuves. Tout va de travers en ce monde. Dieu ſoit loué!

LETTRE

LETTRE CXXIII.

1764.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 de juillet.

Ma main me refuſe le ſervice aujourd'hui, Monſeigneur, attendu que mes yeux ſont affligés de leur ancienne fluxion ; ainſi mon héros permettra que je reprenne ma charge de dictateur. Il m'a été abſolument impoſſible d'aller à Genève faire ma cour à M. le duc de *Lorges*. Vous ſavez d'ailleurs que je n'aime à faire ma cour qu'à vous.

M. le duc de *Wirtemberg* n'eſt point allé à Veniſe, comme on le diſait ; il reſte chez lui pour mettre ordre à ſes affaires, ce qui ne ſera pas aiſé. Son frère eſt toujours mon voiſin, et mène la vie du monde la plus philoſophique. Quoique les finances de la France ſoient encore plus dérangées que celles du Wirtemberg, il paraît cependant qu'on a beaucoup de confiance dans le nouveau miniſtère. M. de *Laverdy* fait aſſurément mieux que ſes prédéceſſeurs, car il ne fait rien du tout, et cela donne de grandes eſpérances.

Je crois actuellement M. de *Lauraguais* jugé. Vous croyez bien que je m'intéreſſe au bienfaiteur du théâtre ; il l'a tiré de la barbarie ; et s'il y a aujourd'hui un peu d'action ſur la ſcène, c'eſt à lui qu'on en eſt redevable. Avec tout cela, on peut fort bien avoir tort avec ſa femme et avec ſoi-même ; j'ai peur qu'il ne ſoit dans ce cas, et qu'il ne ſoit ni ſage ni heureux.

1764. Je ſuis très-content des ſentimens de ce pauvre diable qui paraît vous être infiniment attaché; cela eſt tout jeune et plein de bonne volonté.

Ayez donc la bonté, mes anges, de faire retirer l'exemplaire de *le Kain* auſſi bien que les rôles. Je conſeillerais à *le Kain* de faire imprimer l'ouvrage lui-même, et de le débiter à ſon profit; peut-être y gagnerait-il plus qu'avec un libraire. Il y a tant de gens qui font des recueils de toutes les pièces bonnes ou mauvaiſes, qu'on ne riſque preſque rien. D'ailleurs le petit prêtre ſerait très-fâché qu'il y eût un privilége; ces priviléges entraînent toujors des procès. C'eſt aſſez que notre grand acteur faſſe un profit honnête de cette édition.

L'auteur compte vous envoyer l'ouvrage dès qu'il ſera au net. Il ne faudra à *le Kain* qu'une permiſſion tacite. On mettra une petite préface au-devant de l'ouvrage, le tout ſous l'approbation des anges, à qui l'ex-jéſuite a voué un culte d'hyperdulie pour le moins.

Je n'ai pas la moindre facétie italienne pour fournir à la gazette. De plus, comment pourrai-je y pourvoir à préſent que j'ai les roués ſur les bras? Un petit jéſuite à conduire n'eſt pas une beſogne aiſée. Toutefois, divins anges, daignez dire dans l'occaſion un mot des dixmes. Je crains la Saint-Martin autant que les buveurs l'aiment. Je ſuis à vos pieds et au bout de vos ailes. *V.*

et l'Aunis, les huguenots ont des espèces de temples. Je vous demande bien pardon d'être si questionneur. 1764.

Daignez recevoir, avec votre indulgence ordinaire, mes questions, mon tendre respect et mon inviolable attachement. *V.*

LETTRE CXXIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 24 de juillet.

QUOIQUE j'aye très-peu vécu à Paris, Mademoiselle, j'y ai vu retrancher au théâtre la première scène de Cinna. Je vous félicite de l'avoir rétablie, et encore plus de n'avoir point dit : *ma chère ame.* Je vous prie de vouloir bien lire les remarques sur l'épître dédicatoire qui est au-devant de Théodore : vous y verrez que je mérite, aussi-bien que M. *Huern*, les censures de maître *le Dain*; mais vous y verrez en même temps que les papes et leurs confesseurs approuvent un art que vous avez rendu respectable par vos talens et par votre mérite. J'ai passé ma vie à combattre en faveur de votre cause, et je suis presque le seul qui ait eu ce courage. Si les acteurs qui ont du talent avaient assez de fermeté pour déclarer qu'ils cesseront de servir un public ingrat, tant qu'on cessera de leur rendre les droits qui leur appartiennent, on serait bien obligé alors de réparer une si cruelle injustice. Il y a long-temps que je l'ai

1764. proposé ; mes conseils ont été aussi inutiles que mes services.

Je ne sais comment les imprimeurs allemands ont imprimé dans les Horaces, *situation plus haute* au lieu de *situation plus touchante*; mais ce sont des allemands, et les Français ne seront que des Velches tant qu'ils s'obstineront à vouloir flétrir le seul art qui leur fasse honneur dans l'Europe. Médiocres et faibles imitateurs, presque dans tous les genres, ils n'excellent qu'au théâtre, et ils veulent le déshonorer.

J'ai un assez joli théâtre à Ferney; mais je vais le faire abattre, si vous n'êtes pas assez philosophe pour y venir. Vous seule m'avez quelquefois fait regretter Paris. Comptez que personne ne vous honore autant que votre, etc.

LETTRE CXXV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

26 de juillet.

Je commence, Madame, par vous supplier de me mettre aux pieds de madame la maréchale de *Luxembourg*. Son protégé *Jean-Jacques* aura toujours des droits sur moi, puisqu'elle l'honore de ses bontés; et j'aimerai toujours l'auteur du *Vicaire savoyard*, quoi qu'il ait fait et quoi qu'il puisse faire. Il est vrai qu'il n'y a point en Savoie de pareils vicaires; mais il faudrait qu'il y en eût dans toute l'Europe.

Il me semble, Madame, qu'au milieu de toutes

vos privations vous pensez précisément comme madame de *Maintenon*, lorsqu'à votre âge elle était reine de France : elle était dégoûtée de tout, c'est qu'elle voyait les choses comme elles sont, et qu'elle n'avait plus d'illusions. Vous souvient-il d'une de ses lettres dans laquelle elle peint si bien l'ennui et l'insipidité des courtisans ? 1764.

Si vous jouissiez de vos deux yeux, je vous tiendrais bien plus heureuse que les reines, et sur-tout que leurs suivantes. Maîtresse de vous-même, de votre temps, de vos occupations, avec du goût, de l'imagination, de l'esprit, de la philosophie et des amis, je ne vois pas quel sort pourrait être au-dessus du vôtre ; mais il faut des yeux, ou du moins un, pour jouir de la vie.

Je sais ce qui en est, avec mes fluxions horribles qui me rendent quelquefois entièrement aveugle : je n'ai pas vos ressources ; vous êtes à la tête de la bonne compagnie, et je vis dans la retraite ; mais je l'ai toujours aimée, et la vie de Paris m'est insupportable.

Dieu soit béni de ce que M. le président *Hénault* aime le monde autant qu'il en est aimé, et qu'il vit dans une heureuse dissipation ! J'aimerais peut-être encore mieux qu'il se partageât uniquement entre vous et lui-même ; il ne trouvera jamais de société plus charmante que ces deux-là.

On m'a dit aujourd'hui du mal de la santé de M. d'*Argenson* ; c'est le seul mal qu'on puisse dire de lui. Il ne se soucie guère que je m'intéresse à son bien-être ; mais cela ne me fait

1764. rien, et je lui ferai toujours très-attaché. Il n'y a plus de fanté dans le monde ; j'entends dire que mon frère d'*Alembert*, qui vous fait quelquefois fa cour, eft affez mal. Celui-là eft bien philofophe, et méprife fouverainement les pauvres préjugés qui empoifonnent la vie. La plupart des hommes vivent comme des fous, et meurent comme des fots; cela fait pitié.

Ne lifez-vous pas quelquefois l'hiftoire ? ne voyez-vous pas combien la nature humaine eft avilie depuis les beaux temps des Romains? n'êtes-vous pas effrayée de l'excès de la fottife de notre nation ? et ne voyez-vous pas que c'eft une race de finges, dans laquelle il y a eu quelques hommes.

Adieu, Madame; je fuis un peu malade, et je ne vois pas le monde en beau. Ayez foin de votre fanté, fupportez la vie, méprifez tout ce qui eft méprifable, fortifiez votre ame tant que vous pourrez, digérez, converfez, dormez.

J'oubliais de vous parler de *Cornélie*. C'était, à ce que dit l'hiftoire, une affez fotte petite femme qui ne fe mêla jamais de rien. *Corneille* a très-bien fait de l'ennoblir; mais je ne puis fouffrir qu'elle traite *Céfar* comme un marmoufet.

Permettez-moi de croire que l'amour n'eft pas la feule paffion naturelle ; l'ambition et la vengeance font également l'apanage de notre efpèce, pour notre malheur. Je foufcris d'ailleurs à toutes vos idées, excepté à ce que vous dites fur l'abbé *Pellegrin* et fa *Pélopée*. Le grand défaut de notre théâtre, à mon gré, c'eft qu'il
[illegible]

n'eſt guère qu'un recueil de converſations en rimes. 1764.

Mille tendres reſpects. *V.*

LETTRE CXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

26 de juillet.

On dit frère *Protagoras* malade : Dieu nous le conſerve, mon cher frère ; car, ſans lui et frère *Platon*, que deviendraient les initiés ?

Faudra-t-il donc que je meure ſans avoir vu les derniers tomes de cette *Encyclopédie* dont j'attends mon ſalut ? Dieu veuille que ces derniers tomes ſoient cent fois plus forts que les premiers ! c'eſt ainſi qu'il faut répondre aux perſécuteurs.

On en eſt en Hollande à la troiſième édition de la Tolérance ; cela prouve qu'on eſt plus raiſonnable en Hollande qu'à Paris. Par quelle fatalité craint-on toujours la raiſon dans votre pays ? eſt-ce parce que les Velches ne ſont pas faits pour elle ? ou eſt-ce parce qu'ils la ſaiſiraient avec trop d'empreſſement ? Que nos frères de Paris ſe conſolent au moins par les progrès que fait la vérité dans les pays étrangers ; ils ſont prodigieux. Preſque tous les juifs portugais, répandus en Hollande et en Angleterre, ſont convertis à la raiſon : c'eſt un grand pas, comme vous ſavez, mon cher frère, vers le chriſtianiſme. Pourquoi donc tant craindre la raiſon chez les Velches ? O pauvres Velches !

1764. des assujettissemens qui rendent l'une et l'autre funestes. On vivait du temps des *Scipions* et des *Césars*, on pensait et on mourait comme on voulait ; mais, pour nous autres, on nous traite comme des marionnettes.

Je vous crois assez philosophe, Madame, pour être de mon avis. Si vous ne l'êtes pas, brûlez ma lettre ; mais conservez-moi toujours un peu d'amitié pour le peu de temps que j'ai encore à ramper sur le tas de boue où la nature nous a mis. *V.*

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 31 d'auguste.

J'EUS une belle alarme ces jours passés, Monseigneur, pour votre commandant de Guienne. J'envoyai de mon lit, dont je ne sors guère, savoir des nouvelles de la brillante santé que *Tronchin* lui avait promise ; il venait de recevoir ses sacremens, et de faire son testament. La raison de cette opération soudaine, la voici.

Tronchin l'a condamné à ne manger que des légumes, des carottes, des féves cuites à l'eau : Monsieur, a dit M. le duc de *Lorges*, je ne peux digérer votre galimafrée, elle me fait enfler le devant et le derrière. On lui a appliqué les sangsues pour le derrière, et on lui a fait la ponction pour le devant ; les vents ont redoublé de fureur, mais les sacremens ont un peu apaisé la tempête, et il est actuellement

hors de danger. M. le duc de *Randan*, son frère, et M. le duc de *la Trimouille*, sont arrivés avec vingt officiers: madame *Denis* veut absolument leur donner la comédie. Je vais recevoir mes sacremens aussi, pour avoir une raison valable de ne point faire le baladin à soixante et dix ans. 1764.

J'apprends dans ce moment la mort de monsieur d'*Argenson*, et j'en suis plus touché que de celle de l'empereur *Iwan*, parce qu'il était plus aimable. Il va se raccommoder avec madame de *Pompadour*, car ils ne pouvaient bien vivre ensemble que dans l'autre monde.

J'ai le ridicule de m'intéresser à l'élection d'un roi de Pologne; mais je crains fort que l'aventure du prince *Iwan*, supposé qu'elle soit vraie, n'empêche M. *Poniatowski*, favori de l'impératrice, d'être élu roi, comme il s'en flattait. On prétend qu'il y aura un peu de trouble au fond du Nord, pendant que mon héros fait régner la paix et les plaisirs dans son beau duché d'Aquitaine. Continuez cette douce vie, et daignez vous ressouvenir avec bonté de votre vieux courtisan redevenu aveugle, qui vous présente son tendre et profond respect. *V.*

LETTRE CXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de septembre.

Mes divins anges, je vous crois à présent bien établis dans votre nouvelle maison. Vous

1764. Je suis très-content des sentimens de ce pauvre diable qui paraît vous être infiniment attaché; cela est tout jeune et plein de bonne volonté.

Ayez donc la bonté, mes anges, de faire retirer l'exemplaire de *le Kain* aussi bien que les rôles. Je conseillerais à *le Kain* de faire imprimer l'ouvrage lui-même, et de le débiter à son profit; peut-être y gagnerait-il plus qu'avec un libraire. Il y a tant de gens qui font des recueils de toutes les pièces bonnes ou mauvaises, qu'on ne risque presque rien. D'ailleurs le petit prêtre serait très-fâché qu'il y eût un privilége; ces priviléges entraînent toujors des procès. C'est assez que notre grand acteur fasse un profit honnête de cette édition.

L'auteur compte vous envoyer l'ouvrage dès qu'il sera au net. Il ne faudra à *le Kain* qu'une permission tacite. On mettra une petite préface au-devant de l'ouvrage, le tout sous l'approbation des anges, à qui l'ex-jésuite a voué un culte d'hyperdulie pour le moins.

Je n'ai pas la moindre facétie italienne pour fournir à la gazette. De plus, comment pourrai-je y pourvoir à présent que j'ai les roués sur les bras? Un petit jésuite à conduire n'est pas une besogne aisée. Toutefois, divins anges, daignez dire dans l'occasion un mot des dixmes. Je crains la Saint-Martin autant que les buveurs l'aiment. Je suis à vos pieds et au bout de vos ailes. *V.*

LETTRE CXXX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 d'auguſte.

MES divins anges, j'ai montré votre lettre et votre ſavant mémoire au petit défroqué. Je lui ai dit : Vous voyez que les anges penſent comme moi. Combien de fois, petit frère, vous ai-je averti qu'il ne fallait pas qu'on envoyât *Julie* prier DIEU, quand on va aſſaſſiner les gens ; cela ſeul ferait capable de faire tomber une pièce. Je m'en ſuis bien douté, m'a-t il répondu, et j'ai eu toujours de violens ſcrupules. Que n'avez vous donc ſupprimé cette ſottiſe ? elle eſt corrigée, a dit le pauvre enfant, auſſi-bien que tous les endroits que vos anges reprennent. J'ai penſé abſolument comme eux ; mais j'ai corrigé trop tard. Je m'étais follement imaginé que la chaleur de la repréſentation ſauverait mes fautes : je ſuis jeune, j'ai peu d'expérience, je me ſuis trompé. J'oſe croire que ſi la pièce, telle qu'elle eſt aujourd'hui, était bien jouée à Fontainebleau, elle pourrait reprendre faveur.

Je vous avoue, mes anges, que la ſimplicité, la candeur et la docilité de ce bon petit frère m'ont attendri. Je vous envoie ſon drame que je crois aſſez paſſablement corrigé. Je le mets ſous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin*, et je vous en donne avis.

Je n'ai pas encore pu voir votre aimable ambaſſadeur venitien. Il eſt malade à Genève, et moi à Ferney. Des pluies horribles inondent

1764. persécuteurs des gens de bien, contre les ennemis de la raison, contre les fanatiques?

Dites-moi, je vous prie, si frère *Platon* est lié avec le secrétaire de notre académie. Je crois que ce secrétaire ne sera jamais l'ennemi de la philosophie; mais je ne crois pas qu'il veuille se compromettre pour elle. Nous avons des compagnons, mais nous n'avons point de guerriers.

Vous souvenez-vous du petit ouvrage attribué à *Saint-Evremond?* On le réimprime en Hollande, revu et corrigé, avec plusieurs autres pièces dans ce goût. On m'en a promis quelques exemplaires que je ne manquerai pas de faire passer à mon cher frère.

Bonsoir; je ferme ma lettre, et je vous jure que ce n'est pas pour être oisif. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXXIX.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

VOTRE ami M. *Tiepolo*, Madame, est arrivé très-malade. J'ai envoyé tous les jours chez lui. Je lui ai mandé que j'étais à ses ordres. Je n'ai pu aller le voir; et voici mes raisons. J'ai prêté les Délices à MM. les ducs de *Randan* et de *Lorges*. M. le prince *Camille* arrive; madame la présidente de *Gourgue* et madame la marquise de *Jaucourt* sont à Genève; c'est une procession qui ne finit point. Je suis à deux lieues

de cette ville. Si je fesais une visite, il faudrait que j'en fisse cent; ma santé ne me le permet pas. Je passerais ma vie à courir, je perdrais tout mon temps, et je ne veux pas en perdre un instant. Les tristes assujettissemens auxquels mes maladies continuelles me condamnent, me forcent à la vie sédentaire. Tout ce que je puis faire, c'est de bien recevoir ceux qui me font l'honneur de venir dans mon hermitage. J'ai acheté assez cher la liberté tranquille dans laquelle je finis mes jours, pour n'en faire pas le sacrifice. Monsieur l'ambassadeur de Venise m'a promis qu'il viendrait à Ferney; nous aurons grand soin de l'amuser et de lui plaire; nous le promènerons; il verra un pays plus beau que la Brenta, et nous lui jouerons la comédie: c'est tout ce que je ferais pour un doge.

1764.

Je crois que vous recevrez à la fois M. d'*Argental* et ma lettre; ainsi, Madame, je vais parler à tous deux de mon petit ex-jésuite. Il m'est venu trouver avec une lettre de M. de *Chauvelin*, l'ambassadeur, qui persiste toujours dans son goût pour les roués. Je lui ai dit que votre avis était qu'ils fussent imprimés, mais qu'il fallait en retrancher des longueurs, et même des scènes qui font languir l'action; qu'il fallait surtout y semer des beautés frappantes, et faire passer l'atrocité du sujet à la faveur de quelques morceaux saillans, fortifier le dialogue, retrancher, ajouter, corriger. Il n'en a pas dormi; il a réformé des actes entiers; un peu de dépit, peut-être, lui a valu du génie. Il a voulu que ses anges en vinssent à leur honneur, et que ce qu'ils ont cru passable devint digne d'eux.

1764. Je ſuis très-content des ſentimens de ce pauvre diable qui paraît vous être infiniment attaché; cela eſt tout jeune et plein de bonne volonté.

Ayez donc la bonté, mes anges, de faire retirer l'exemplaire de *le Kain* auſſi bien que les rôles. Je conſeillerais à *le Kain* de faire imprimer l'ouvrage lui-même, et de le débiter à ſon profit; peut-être y gagnerait-il plus qu'avec un libraire. Il y a tant de gens qui ſont des recueils de toutes les pièces bonnes ou mauvaiſes, qu'on ne riſque preſque rien. D'ailleurs le petit prêtre ſerait très-fâché qu'il y eût un privilége; ces priviléges entraînent toujors des procès. C'eſt aſſez que notre grand acteur faſſe un profit honnête de cette édition.

L'auteur compte vous envoyer l'ouvrage dès qu'il ſera au net. Il ne faudra à *le Kain* qu'une permiſſion tacite. On mettra une petite préface au-devant de l'ouvrage, le tout ſous l'approbation des anges, à qui l'ex-jéſuite a voué un culte d'hyperdulie pour le moins.

Je n'ai pas la moindre facétie italienne pour fournir à la gazette. De plus, comment pourrai-je y pourvoir à préſent que j'ai les roués ſur les bras? Un petit jéſuite à conduire n'eſt pas une beſogne aiſée. Toutefois, divins anges, daignez dire dans l'occaſion un mot des dixmes. Je crains la Saint-Martin autant que les buveurs l'aiment. Je ſuis à vos pieds et au bout de vos ailes. *V.*

LETTRE CXXX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 d'auguste.

MES divins anges, j'ai montré votre lettre et votre savant mémoire au petit défroqué. Je lui ai dit: Vous voyez que les anges pensent comme moi. Combien de fois, petit frère, vous ai-je averti qu'il ne fallait pas qu'on envoyât *Julie* prier DIEU, quand on va assassiner les gens; cela seul serait capable de faire tomber une pièce. Je m'en suis bien douté, m'a-t il répondu, et j'ai eu toujours de violens scrupules. Que n'avez vous donc supprimé cette sottise? elle est corrigée, a dit le pauvre enfant, aussi-bien que tous les endroits que vos anges reprennent. J'ai pensé absolument comme eux. mais j'ai corrigé trop tard. Je m'étais follement imaginé que la chaleur de la représentation sauverait mes fautes: je suis jeune, j'ai peu d'expérience, je me suis trompé. J'ose croire que si la pièce, telle qu'elle est aujourd'hui, était bien jouée à Fontainebleau, elle pourrait reprendre faveur.

Je vous avoue, mes anges, que la simplicité, la candeur et la docilité de ce bon petit frère m'ont attendri. Je vous envoie son drame que je crois assez passablement corrigé. Je le mets sous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin*, et je vous en donne avis.

Je n'ai pas encore pu voir votre aimable ambassadeur venitien. Il est malade à Genève, et moi à Ferney. Des pluies horribles inondent

la campagne, et interdisent tout voyage. J'en-
1764. voie savoir tous les jours de ses nouvelles.

Vous ne m'aviez pas dit que vous feriez bientôt un tour à Villars. M. le duc de *Praslin* a sans doute le plus beau palais qui soit autour de Paris, et dans la plus vilaine situation. On dit que tout est horriblement dégradé.

Je compte bien sur ses bontés pour nos pauvres dixmes. Gare la Saint-Martin.

Respect et tendresse.

J'oubliais de vous dire que ce pauvre ex-jésuite a été très-fâché qu'on ait intitulé son drame : Le partage du monde. C'est un titre de charlatan.

LETTRE CXXXI.

AU MEME.

22 d'auguste.

VOUS avez probablement, divins anges, reçu le gros paquet adressé à M. le duc de *Praslin*. Vous devez être las des fatras de mon ex-jésuite. Il n'y a que vos excessives bontés, soutenues de l'amour du tripot, qui puissent combattre le dégoût que doit vous donner cette œuvre tant rapetassée. Pour moi je n'en suis plus juge, et à force de regarder, je ne vois plus rien. Monsieur l'ambassadeur persiste toujours dans son goût pour les roués; mais il est comme moi chez des allobroges, et il se peut que, dans la disette du bon, il trouve le mauvais passable. On me mande que la pauvre comédie française

eſt déſerte, et qu'il faut que vous vous en te- niez dorénavant à l'opéra comique. Vous êtes 1764. en tout ſens dans le temps de la décadence. Continuez, ô Velches! Je viens de lire deux nouveaux tomes de l'*Hiſtoire de France*, *Maimbourg*, *Daniel*, ſont des *Tite-Live* en comparaiſon de cette rapſodie ampoulée. Tout eſt du même genre. Je ne veux plus rien écrire du tout, de peur que la maladie ne me gagne.

Eſt-il vrai que le marquis, frère de la marquiſe, n'a plus les bâtimens, et que tous les artiſtes le regrettent? Les mémoires de ce fou de *Déon* courent l'Europe. Nouvel aviliſſement pour les Velches.

Que faire? cultiver ſon jardin; mais ſur-tout conſerver ſes dixmes. Je vous implore contre la ſainte Egliſe.

LETTRE CXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

24 d'auguſte.

MON cher frère, je vous garderai aſſurément le ſecret ſur ce que vous me mandez du ſecrétaire. Ce n'était pas ainſi qu'en uſaient les premiers fidelles. *Pierre* et *Paul* ſe querellèrent, mais ils n'en contribuèrent pas moins à la cauſe commune. Quand je ſonge quel bien nos fidelles pourraient faire, s'ils étaient réunis, le cœur me ſaigne.

Je n'ai aſſurément nulle envie de lier aucun commerce avec le calomniateur; j'ai été bien

aise seulement de vous informer qu'il commen-
1764. çait à se repentir.

Eh bien, vous voyez que, de tous les gens de lettres qui m'ont écrit que je n'avais pas assez critiqué *Corneille*, il n'y a que M. *Blin de Sainmore* qui ait pris ma défense. Soyons étonnés après cela que les philosophes nous abandonnent. Les hommes sont presque tous paresseux et poltrons, à moins qu'une grande passion ne les anime.

Je sens bien qu'on aurait pu faire un ouvrage plus instructif que la lettre de *Sainmore*; mais il importe fort peu qu'on se charge d'éclairer les hommes sur de mauvais vers, sur des pensées alembiquées et fausses, sur des personnages qui ne sont point dans la nature, sur des amours bourgeois et insipides: c'est contre des erreurs plus importantes et plus dangereuses qu'il faudrait leur donner du contre-poison. Ce qu'il y a de cruel, c'est que les empoisonneurs sont récompensés, et les bons médecins persécutés. Ne pourrai-je jamais faire avec vous quelque consultation? Vous avez d'excellens remèdes; mais nos malades sont comme M. de *Pourceaugnac* qui voulait battre son médecin.

Adieu, mon cher frère; vous êtes courageux, et n'êtes point paresseux: *non sic Thiriot*, *non sic*. Ne nous rebutons pas, nous avons fait quelques cures, et c'est de quoi nous consoler. Courage; *écr. l'inf.*

LETTRE CXXXIII.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 31 d'auguſte.

J'APPRENDS, Madame, que vous avez perdu M. d'*Argenſon*. Si cette nouvelle eſt vraie, je m'en afflige avec vous. Nous ſommes tous comme des priſonniers condamnés à mort, qui s'amuſent un moment ſur le préau juſqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expédier. Cette idée eſt plus vraie que conſolante. La première leçon que je crois qu'il faut donner aux hommes, c'eſt de leur inſpirer du courage dans l'eſprit; et puiſque nous ſommes nés pour ſouffrir et pour mourir, il faut ſe familiariſer avec cette dure deſtinée.

Je voudrais bien ſavoir ſi M. d'*Argenſon* eſt mort en philoſophe ou en poule mouillée. Les derniers momens ſont accompagnés, dans une partie de l'Europe, de circonſtances ſi dégoûtantes et ſi ridicules, qu'il eſt fort difficile de ſavoir ce que penſent les mourans. Ils paſſent tous par les mêmes cérémonies. Il y a eu des jéſuites aſſez impudens pour dire que M. de *Monteſquieu* était mort en imbécille, et ils s'en feſaient un droit pour engager les autres à mourir de même.

Il faut avouer que les anciens, nos maîtres en tout, avaient ſur nous un grand avantage. ils ne troublaient point la vie et la mort par

1764. des assujettissemens qui rendent l'une et l'autre funestes. On vivait du temps des *Scipions* et des *Césars*, on pensait et on mourait comme on voulait; mais, pour nous autres, on nous traite comme des marionnettes.

Je vous crois assez philosophe, Madame, pour être de mon avis. Si vous ne l'êtes pas, brûlez ma lettre; mais conservez-moi toujours un peu d'amitié pour le peu de temps que j'ai encore à ramper sur le tas de boue où la nature nous a mis. *V.*

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 31 d'auguste.

J'EUS une belle alarme ces jours passés, Monseigneur, pour votre commandant de Guienne. J'envoyai de mon lit, dont je ne sors guère, savoir des nouvelles de la brillante santé que *Tronchin* lui avait promise; il venait de recevoir ses sacremens, et de faire son testament. La raison de cette opération soudaine, la voici.

Tronchin l'a condamné à ne manger que des légumes, des carottes, des féves cuites à l'eau: Monsieur, a dit M. le duc de *Lorges*, je ne peux digérer votre galimafrée, elle me fait enfler le devant et le derrière. On lui a appliqué les sangsues pour le derrière, et on lui a fait la ponction pour le devant; les vents ont redoublé de fureur, mais les sacremens ont un peu apaisé la tempête, et il est actuellement

hors de danger. M. le duc de *Randan*, son frère, et M. le duc de *la Trimouille*, sont arrivés avec vingt officiers : madame *Denis* veut absolument leur donner la comédie. Je vais recevoir mes sacremens aussi, pour avoir une raison valable de ne point faire le badin à soixante et dix ans. 1764.

J'apprends dans ce moment la mort de monsieur d'*Argenson*, et j'en suis plus touché que de celle de l'empereur *Iwan*, parce qu'il était plus aimable. Il va se raccommoder avec madame de *Pompadour*, car ils ne pouvaient bien vivre ensemble que dans l'autre monde.

J'ai le ridicule de m'intéresser à l'élection d'un roi de Pologne ; mais je crains fort que l'aventure du prince *Iwan*, supposé qu'elle soit vraie, n'empêche M. *Poniatowski*, favori de l'impératrice, d'être élu roi, comme il s'en flattait. On prétend qu'il y aura un peu de trouble au fond du Nord, pendant que mon héros fait régner la paix et les plaisirs dans son beau duché d'Aquitaine. Continuez cette douce vie, et daignez vous ressouvenir avec bonté de votre vieux courtisan redevenu aveugle, qui vous présente son tendre et profond respect. *V.*

LETTRE CXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de septembre.

Mes divins anges, je vous crois à présent bien établis dans votre nouvelle maison. Vous

vous êtes rapprochés de M. le duc de *Praslin*,
1764. et vous avez très-bien fait. J'ai montré vite votre dernière lettre au petit défroqué: elle ne l'a point effrayé; c'eſt un ingénu perſonnage. Je m'étais toujours défié, m'a-t-il dit, de cette *Julie* qu'on envoyait réciter ſon office dans ſa chambre, et de ce *Pompée* qui ſe diſait ſoldat, et de bien d'autres choſes ſur leſquelles cependant je me feſais illuſion. J'étais ſi rempli de la prétendue beauté de quelques ſituations et de quelques caractères, que j'étouffais mes remords ſur le reſte.

Faites choix d'un ami dont la raiſon vous guide,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent faible et qu'on veut ſe cacher.

Il m'aſſure que *Pompée* ne ſera plus ſoldat; il voit bien que ce changement en exige d'autres, et qu'il faut raccommoder le bâtiment de manière que l'architecture ne ſoit point gâtée; cela demande un peu de ſoin; il eſt prêt de s'y livrer: il dit que la deſtinée de ſon pauvre drame eſt de voyager; il ſupplie mes anges de le lui renvoyer; il veut en venir à votre honneur et au ſien; il proteſte qu'il n'omettra rien pour gagner en dernier reſſort ce procès qu'il a perdu en première inſtance; il aime à plaider quand vous prenez en main ſa cauſe; il n'en démordra pas, je connais ſa tête.

Mes anges, il me paraît que *Catherine* fournit de grands ſujets de tragédie. Un feſeur de drames aurait beaucoup à apprendre chez *Catherine* et chez *Frédéric*; mais je ne veux pas croire tout ce qu'on dit.

Quelque chose qui se passe dans le Nord, renvoyez-nous nos roués du Midi; notre jeune homme vous en renverra d'autres; c'est sa consolation. Il est venu quatre-vingts personnes dans sa chaumière avec MM. les ducs de *Randan*, de *la Trimouille*, non pas le *la Trimouille* de *Dorothée*, etc. etc. Madame *Denis* leur a joué Mérope, leur a donné une fête, et moi, je me suis mis au lit. 1764.

Vous ne m'avez pas seulement parlé du décès de M. d'*Argenson*, mon contemporain; vous ne vous souvenez pas que nous l'appellions *la chevre*; vous ne vous souvenez de rien, pas même du prince *Iwan*.

Cependant je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CXXXVI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

10 de septembre.

Votre estampe est digne de vous et de M. *Vanloo*, Mademoiselle; c'est un très-beau tableau qui passera à la postérité, ainsi que votre nom. La grâce que le roi vous a faite, montre que les arts ne sont pas entièrement abandonnés. Je me flatte que le roi ne fera pas la même grâce au curé de Saint-Sulpice. J'ai vu, dans quelques papiers publics, que ce prêtre avait fait banqueroute, et j'en ai été très-édifié. Ce qui est bien sûr, c'est que ce maraud-là ne m'enterrera pas. Je souhaite que vous enterriez tous ceux de Paris, et que vous ayez autant de bons acteurs qu'il y a de curés et de vicaires. Comp-

j'ai même de la peine à en faire venir
1764. quelques exemplaires pour moi-même. Dès que j'en aurai, je vous en ferai parvenir, mais par quelle voie? je n'en fais rien. Tous les gros paquets sont saisis à la poste. Les ministres n'aiment pas qu'on envoye sous leur nom des choses dont on peut leur faire des reproches; il faut attendre l'occasion de quelques voyageurs.

Je suis indigné qu'un homme qui avait le sens commun, ait passé les cinq dernières heures de sa vie avec un prêtre; deux minutes suffisaient. S'il faut payer chez vous ce tribut à l'usage, on doit acquitter cette dette le plus vîte qu'il est possible. Je vous prie de dire à M. le président *Hénault* combien je regrette son ami.

Mais si nous avions eu le malheur de perdre M. *Hénault*, aurait-il fallu écrire à M. d'*Argenson?* Je n'ai point écrit à son fils, parce que son fils ne m'écrirait pas sur la mort de mon père.

Savez-vous, Madame, qu'il m'en coûte infiniment d'écrire? Je vois à peine mon papier, et je suis très-malade. Je vous écris parce que vous vous croyez très-malheureuse, et que vous avez une ame forte à qui je dis quelquefois des vérités fortes; parce que vous m'avez dit quelquefois que mes lettres vous consolaient un moment; parce que j'aime à vous parler des malheurs de la vie humaine, des préjugés qui l'empoisonnent, et des horreurs ridicules dont on accompagne la mort.

Soyons philosophes, au moins dans nos derniers jours; ne les employons pas à nous sacrifier aux vanités du monde, à suivre des fan-

tômes, à nous éviter nous mêmes, à nous prodiguer au dehors, à nous repaître de vent. Vivez, philosophez avec vos amis; qu'ils trompent le temps avec vous; qu'ils égayent avec vous le chagrin secret de la vieillesse; qu'ils vivent pour eux et pour vous. 1764.

Adieu, Madame; je vous aime de loin, et je vous aimerais encore plus de près. *V.*

LETTRE CXLII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Ferney, 21 de septembre.

J'AI été si occupé de mon petit ex-jésuite, et ensuite si malingre, que je n'ai pas remercié votre Excellence de l'extrême bonté qu'elle a eue de daigner s'intéresser pour un gentilhomme savoyard. Ce savoyard nommé M. de *la Balme*, fera tout ce qui lui plaira; il suivra, s'il veut, les bons conseils de votre Excellence. Je vous présente mes très-humbles remercîmens et les siens, et je reviens à mon défroqué. Il veut absolument justifier la bonne opinion que vous avez eue de son entreprise; il veut que son drame soit aussi intéressant que politique. Ces deux avantages se trouvent rarement ensemble, témoin les douze ou treize dernières pièces du grand *Corneille* qui raisonne, qui disserte et qui est bien loin de toucher. Notre petit drôle ajoute encore qu'il faut que le style soit de la plus grande pureté, sans rien perdre de la force qui doit l'animer, ce qui est extrêmement difficile;

tez, Mademoiselle, sur le véritable attachement
1764. de celui qui a l'honneur de vous écrire.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de septembre.

ANGES, conjurés, protecteurs des roués, j'ai fait lire, sans tarder, votre lettre du 3 de septembre au petit frère ex-jésuite; je lui ai donné votre mémoire. Vos anges, m'a-t-il dit, ne sont pas des sots; et sur le champ il s'est mis à refaire ce que je vous envoie, et ce que je vous supplie de me renvoyer enrichi de vos observations. Il a changé, en conséquence, le commencement du cinquième acte, et il me charge de mettre ces deux esquisses dans mon paquet. Il est convenu que les discours d'*Octave* et d'*Antoine* n'étaient que raisonnables, et ne pouvaient intéresser. J'avoue, me disait ce jeune homme avec candeur, que tout ce qui ne concerne pas le péril de *Pompée* et le cœur de *Julie* doit indisposer les spectateurs. Il faut toujours faire paraître les tyrans le moins qu'on peut. Les malheureux qu'ils oppriment, et ceux qui veulent se venger, ne peuvent trop paraître. J'avais manqué à cette règle, en m'attachant trop à développer le caractère d'*Auguste*: mais ce qui est bon dans un livre n'est pas bon dans une tragédie. Ces dissertations d'*Octave* et d'*Antoine* étouffaient toute l'action; elle semble marcher à présent avec rapidité et avec intérêt, grâce aux belles idées des anges. Il ne s'agira plus que

que de retoucher le tableau, et de lui donner du coloris. J'eſpère que les anges renverront le tout, c'eſt-à-dire les cinq actes, le nouveau troiſième acte et le nouveau commencement du cinquième; après quoi le petit jéſuite, aidé de leurs lumières, travaillera à ſon aiſe. 1764.

Les anges ſont conſtans dans leur bonne volonté, et ils ont trouvé un petit drôle qui a mis ſon opiniâtreté à leur obéir.

Si je pouvais parler d'affaires, je remercirais tendrement des bontés qu'on a pour mes dixmes; je ne conçois pas trop comment on peut ſéparer la cauſe de Genève de la mienne. Je ſuis trop occupé de *Pompée* pour raiſonner juſte ſur les traités faits avec les Suiſſes.

Reſpect, tendreſſe, reconnaiſſance.

LETTRE CXXXVIII.

AU MEME.

14 de ſeptembre.

DIVINS anges, vous devez avoir reçu des fatras tragiques. Permettez que je vous parle d'un fatras de proſe; c'eſt un Dictionnaire philoſophique portatif, qu'on m'attribue, et que jamais je n'aurai fait. Cela eſt rempli de vérités hardies que je ferais bien fâché d'avoir écrites. M. *Marin* peut aiſément empêcher que ce diabolique ouvrage n'entre chez les Velches. Si vous daignez lui dire ou lui faire dire un mot, je vous ſerai très obligé. Il faut ſur-tout qu'il ſoit perſuadé que cette œuvre infernale n'eſt

1764. point de moi. Si j'étais l'auteur de tout ce qu'on met sur mon compte, j'aurais à me reprocher plus de volumes que tous les pères de l'Eglise ensemble. Le petit ex-jésuite est toujours au bout de vos ailes. Il attend les cinq, plus les trois, plus la première page du cinq. Cet opiniâtre candidat dit toujours qu'il n'en démordra pas, dût-il travailler deux ans de suite; c'est bien dommage que cela soit si jeune. On a de la peine à le former; mais sa docilité et sa patience lui tiendront lieu de talent. Vous ne sauriez croire, mes anges, combien il vous aime.

LETTRE CXXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 de septembre.

MON cher frère, je reçois votre lettre du 13, par laquelle vous me demandez un Dictionnaire philosophique portatif. Ce Dictionnaire effarouche cruellement les dévots. Je ne veux jamais qu'il soit de moi; j'en écris sur ce ton à M. *Marin* qui m'en avait parlé dans sa dernière lettre, et je me flatte que les véritables frères me seconderont. On doit regarder cet ouvrage comme un recueil de plusieurs auteurs, fait par un éditeur de Hollande. Il est bien cruel qu'on me nomme; c'est m'ôter désormais la liberté de rendre service. Les philosophes doivent rendre la vérité publique, et cacher leur personne.

J'ai fait acheter le *Portatif* à Genève; il n'y en avait alors que deux exemplaires. Le con-

histoire des prêtres pédans, Sociniens, l'a déféré aux magiſtrats; alors les libraires en ont fait venir beaucoup. Les magiſtrats l'ont lu avec édification, et les prêtres ont été tout étonnés de voir ce qui eût été brûlé, il y a trente ans, eſt aujourd'hui très-bien reçu dans le monde. Il me paraît qu'on eſt beaucoup plus avancé à Genève qu'à Paris. Votre parlement n'eſt pas encore philoſophe. 1764.

Je voudrais bien avoir les factums des capucins. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des capucins? Courage, le royaume de DIEU n'eſt pas loin: les eſprits s'éclairent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Quel dommage, encore une fois, que ceux qui penſent de la même manière ne ſoient pas tous frères! que ne ſuis je à Paris! que ne puis-je raſſembler le ſaint troupeau! que ne puis-je mourir dans les bras des véritables frères! *Interim, écr. l'inf.*

LETTRE CXL.

A MADAME DU BOCAGE.

Ferney, 19 de ſeptembre.

Je n'ai point voulu vous remercier, Madame, ſans avoir joui de vos bienfaits. C'eſt en connaiſſance de cauſe que je vous réitère les ſentimens d'eſtime et de reconnaiſſance que je vous avais voués dès long-temps. J'ai lu la très-jolie édition dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connais point vos agréables lettres ſur l'Italie; elles ſont ſupérieures à celles de madame de

1764. *Montaigu*. Je connais Conſtantinople par elle, et Rome par vous; et, grâce à votre ſtyle, je donne la préférence à Rome. Je ne m'attendais pas, Madame, de voir mon petit hermitage auprès de Genève, célébré par la main brillante qui a ſi bien peint les vignes des cardinaux. Les grands peintres ſavent également exercer leurs talens ſur les palais et ſur les chaumières.

Soyez bien sûre, Madame, que je ſuis auſſi reconnaiſſant qu'étonné de l'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu parler de moi. Je ne nie pas que je ne ſois infiniment flatté de voir mon nom dans vos lettres qui paſſeront à la poſtérité; mais mon cœur, j'oſe le dire, eſt encore plus ſenſiblement touché de recevoir ces marques d'amitié de la première perſonne de ſon ſexe et de ſon ſiècle. J'oſe dire, Madame, que perſonne n'a plus ſenti votre mérite que moi; mais je ne me bornerai pas à vous admirer: j'aimais votre caractère autant que votre eſprit, et l'éloignement des lieux n'a point diminué ces ſentimens. Madame *Denis* les partage; elle eſt pénétrée, comme moi, de ce que vous valez. Recevez les hommages de l'oncle et de la nièce. Vous êtes au-deſſus des éloges, vous devez en être fatiguée. On eſt bien plus sûr de vous plaire quand on vous dit qu'on vous eſt très-tendrement attaché, et c'eſt bien certainement ce que je ſuis avec le plus ſincère reſpect. *V.*

LETTRE CXLI.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de ſeptembre.

Eh bien, oui, Madame; il ſerait tout auſſi bon, pour le moins, de n'être pas né. L'*Evangile* ne l'a dit que de *Judas*, mais l'*Eccléſiaſte* l'a dit de tous les hommes: et ſi *Salomon* a fait l'*Eccléſiaſte*; vous êtes de l'avis du plus ſage et du plus voluptueux de tous les rois. Remarquez ſeulement que *Salomon* ne parlait ainſi que quand il digérait mal. L'abbé de *Chaulieu*, qui valait bien *Salomon*, dit:

> Bonne ou mauvaiſe ſanté
> Fait notre philoſophie.

Je ſuis donc volontiers de votre avis quand je ſouffre, et nous n'aurons plus de querelles ſur cet article. Je croirai avec vous qu'il eût beaucoup mieux valu au prince *Iwan* de n'être pas né, que d'être empereur au berceau pour vivre vingt-quatre ans dans un cachot, et pour y mourir de huit coups de poignard. Je ſerais homme à ſouhaiter de n'être pas né, ſi on m'accuſait d'avoir fait le Dictionnaire philoſophique; car, quoique cet ouvrage me paraiſſe auſſi vrai que hardi, quoiqu'il reſpire la morale la plus pure, les hommes ſont ſi ſots, ſi méchans, les dévots ſont ſi fanatiques, que je ſerais ſurement perſécuté.

Cet ouvrage, que je crois très-utile, ne ſera jamais de moi; je n'en ai envoyé à perſonne;

1764. j'ai même de la peine à en faire venir quelques exemplaires pour moi-même. Dès que j'en aurai, je vous en ferai parvenir, mais par quelle voie? je n'en fais rien. Tous les gros paquets sont saisis à la poste. Les ministres n'aiment pas qu'on envoye sous leur nom des choses dont on peut leur faire des reproches; il faut attendre l'occasion de quelques voyageurs.

Je suis indigné qu'un homme qui avait le sens commun, ait passé les cinq dernières heures de sa vie avec un prêtre; deux minutes suffisaient. S'il faut payer chez vous ce tribut à l'usage, on doit acquitter cette dette le plus vite qu'il est possible. Je vous prie de dire à M. le président *Hénault* combien je regrette son ami.

Mais si nous avions eu le malheur de perdre M. *Hénault*, aurait-il fallu écrire à M. d'*Argenson?* Je n'ai point écrit à son fils, parce que son fils ne m'écrirait pas sur la mort de mon père.

Savez-vous, Madame, qu'il m'en coûte infiniment d'écrire? Je vois à peine mon papier, et je suis très-malade. Je vous écris parce que vous vous croyez très-malheureuse, et que vous avez une ame forte à qui je dis quelquefois des vérités fortes; parce que vous m'avez dit quelquefois que mes lettres vous consolaient un moment; parce que j'aime à vous parler des malheurs de la vie humaine, des préjugés qui l'empoisonnent, et des horreurs ridicules dont on accompagne la mort.

Soyons philosophes, au moins dans nos derniers jours; ne les employons pas à nous sacrifier aux vanités du monde, à suivre des fan-

tômes, à nous éviter nous mêmes, à nous prodiguer au dehors, à nous repaître de vent. Vivez, philosophez avec vos amis; qu'ils trompent le temps avec vous; qu'ils égayent avec vous le chagrin secret de la vieillesse; qu'ils vivent pour eux et pour vous. 1764.

Adieu, Madame; je vous aime de loin, et je vous aimerais encore plus de près. *V.*

LETTRE CXLII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Ferney, 21 de septembre.

J'AI été si occupé de mon petit ex-jésuite, et ensuite si malingre, que je n'ai pas remercié votre Excellence de l'extrême bonté qu'elle a eue de daigner s'intéresser pour un gentilhomme savoyard. Ce savoyard nommé M. de *la Balme*, fera tout ce qui lui plaira; il suivra, s'il veut, les bons conseils de votre Excellence. Je vous présente mes très-humbles remercîmens et les siens, et je reviens à mon défroqué. Il veut absolument justifier la bonne opinion que vous avez eue de son entreprise; il veut que son drame soit aussi intéressant que politique. Ces deux avantages se trouvent rarement ensemble, témoin les douze ou treize dernières pièces du grand *Corneille* qui raisonne, qui disserte et qui est bien loin de toucher. Notre petit drôle ajoute encore qu'il faut que le style soit de la plus grande pureté, sans rien perdre de la force qui doit l'animer, ce qui est extrêmement difficile;

1764. que toute tragédie doit être remplie d'action, mais que cette action doit toujours produire dans l'ame de grands mouvemens, et servir à développer des sentimens qui aient toute leur étendue; car c'est le sentiment qui doit régner, et sans lui une pièce n'est qu'une aventure froide, récitée en dialogues. Enfin, il veut vous plaire, et il vous enverra sa pièce que vous ne reconnaîtrez pas.

Malheureusement, il n'y a point de rôle ni pour mademoiselle *Clairon* de Paris ni pour celle de Turin. Je me mets aux pieds de madame *Chauvelin-Clairon*, dont il faut adorer les talens et les grâces. Que l'une et l'autre Excellence conservent leurs bontés au vieux laboureur de Ferney, qui a quitté le cothurne pour le semoir, et qui fait des infidélités à *Melpomène* en faveur de *Cérès*, mais qui ne vous en fera jamais.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de septembre.

Je ne manque jamais de faire lire au petit prêtre les ordres célestes des anges; il a dévoré le dernier mandat, et voici comme il m'a parlé:

J'avais déja travaillé conformément à leurs idées, de sorte que les derniers ordres ne sont arrivés qu'après l'exécution des premiers. On trouvera des prêtres plus savans, mais non de plus dociles.

J'ai

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir; et, si je n'ai pas réussi, je suis un juste à qui la grâce a manqué. 1764.

J'ai ôté toutes les dissertations cornéliennes qui anéantissent l'intérêt. Je respecte fort ce *Corneille*, mais on est sûr d'une lourde chûte quand on l'imite.

Il me paraît qu'à présent toutes les scènes sont nécessaires, et ce qui est nécessaire n'ennuie point.

Il paraît qu'on s'est trompé quand on a dit que la pièce manquait d'action : il fallait dire que l'action était refroidie par les discours qu'*Octave* et *Antoine* tenaient sur l'amour, et sur le danger qu'ils ont couru.

L'action, dans une tragédie, ne consiste pas à agir sur le théâtre, mais à dire et à apprendre quelque chose de nouveau; à sortir d'un danger pour retomber dans un autre; à préparer un événement, et à y mettre des obstacles. Je crois qu'il y a beaucoup de cette action théâtrale dans mon drame, de l'intérêt, des caractères, de grands tableaux de la situation de la république romaine, que le style en est assez pur et assez vif, et qu'enfin, tous les ordres de vos divins anges ayant été exécutés, je dois m'attendre à une réparation d'honneur, si la pièce est bien jouée.

Je présume qu'il faut obtenir qu'on la représente à Fontainebleau, et que, si elle y réussit, on sera sûr de Paris; ce n'est pas la première fois qu'on a gagné un procès perdu en première instance, témoin Brutus, Oreste, Sémiramis.

Il n'est ni de l'intérêt de *le Kain*, ni de ce-

lui de l'auteur, ni de celui des comédiens,
1764. qu'on commence par imprimer ce qui, étant tombé à la repréſentation, n'engagerait pas les lecteurs à jeter les yeux ſur l'ouvrage.

Ainſi a parlé le jeune prêtre, et il a fini par chanter une antienne à l'honneur des anges.

J'ai commencé, comme de raiſon, par le tripot; je paſſe aux dixmes.

Je n'ai point de termes, ni en proſe ni en vers, pour exprimer ma reconnaiſſance. J'écrirai donc à ce M. de *Fontète*.

Paſſons aux ſeigneurs *Cramer*. On a un peu gâté les Génevois; ils n'ont pas daigné ſeulement faire prendre les armes à leur garniſon pour MM. les ducs de *Randan*, de *la Trimouille* et de *Lorges*, tandis qu'elle les prend pour un conſeiller des vingt-cinq, lequel, en parlant au peuple aſſemblé, l'appelle mes ſouverains ſeigneurs. Ce pays-ci eſt l'antipode du vôtre.

Tout ce que je peux vous dire des princes en queſtion, c'eſt que quand j'arrivai ils n'avaient pas de chauſſes, et qu'ils ſont à préſent fort à leur aiſe.

Ils m'avaient toujours fait accroire qu'ils avaient écrit à un libraire de Florence pour me faire avoir les livres italiens nouveaux. M. de *Lorenzi* m'a mandé que ce libraire n'avait pas reçu de leurs nouvelles; c'eſt ce qui fait que j'ai ſi mal ſervi votre *Gazette littéraire*.

Il n'y a pas, je crois, d'autre voie que celle de M. le duc de *Praslin* pour vous faire tenir le livre infernal. Je mettrai ſur votre enveloppe: *Mémoire aux anges*; mais donnez-moi vos ordres.

LETTRE CXLIV.

1764.

A M. DE LA CHALOTAIS.

A Ferney, le 26 de ſeptembre.

AGRÉEZ, Monſieur, que M. de *la Vabre*, qui vous préſenta l'an paſſé une lettre de ma part, et que vous reçutes avec tant de bontés, ait encore l'honneur de vous en préſenter une. Il vous parlera de ſon affaire ; mais moi, je ne peux vous parler que de vous-même, de votre éloquence, des excellentes méthodes que vous avez daigné donner pour élever des jeunes gens en citoyens, et pour cultiver leur raiſon qu'on a ſi long-temps pervertie dans les écoles. Vous me paraiſſez le procureur général de la France entière.

J'ai relu pluſieurs fois tout ce que vous avez bien voulu rendre public, et toujours avec un nouveau plaiſir. Vous ne vous contentez pas d'éclairer les hommes, vous les ſecourez. J'ai vu, dans des mémoires d'agriculture, combien vous l'encouragez dans votre patrie. Je me ſuis mis au rang de vos diſciples ; j'ai ſemé du fromental à votre exemple, et j'ai forcé les terres les plus ingrates à rapporter quelque choſe. Je trouve que *Virgile* avait autant raiſon de dire : *O fortunatos nimiùm ſua ſi bona norint !* qu'il avait de tort de quitter la vie dont il feſait l'éloge. Il renonça à la charrue pour la cour ; j'ai eu le bonheur de quitter les rois pour la charrue. Plût à Dieu que mes petites terres fuſſent voiſines des vôtres ! Les hommes qui

1764. penſent ſont trop diſperſés, et le nombre des philoſophes eſt encore bien petit, quoiqu'il ſoit beaucoup plus grand que dans notre jeuneſſe. J'ai vu l'empire de la raiſon s'étendre, ou plutôt ſes fers devenus plus légers. Encore quelques hommes comme vous, Monſieur, et le genre humain en vaudra mieux.

Je vous ſupplie d'être bien perſuadé du reſpect infini avec lequel je ſerai toute ma vie, etc.

Voltaire.

LETTRE CXLV.

A M. DAMILAVILLE.

Ce 29 de ſeptembre.

MON cher frère, la tempête gronde de tous côtés contre le *Portatif*. Quelle barbarie de m'attribuer un livre farci de citations de St. *Jérôme*, d'*Ambroiſe*, d'*Auguſtin*, de *Clément* d'Alexandrie, de *Tatien*, de *Tertullien*, d'*Origène*, etc.! N'y a-t-il pas de l'abſurdité de ſoupçonner un pauvre homme de lettres d'avoir ſeulement lu aucun de ces auteurs? Le livre eſt reconnu pour être d'un nommé *Dubut*, petit apprenti théologien d'Hollande. Hélas! je m'occupais tranquillement de la tragédie de Pierre le cruel, dont j'avais déjà fait quatre actes, quand cette funeſte nouvelle eſt venue troubler mon repos. J'ai jeté dans le feu et ce malheureux *Portatif* que je venais d'acheter, et la tragédie de Pierre, et tous mes papiers; et j'ai bien ré-

ſolu de ne me mêler que d'agriculture le reſte de ma vie. 1764.

Je vous le dis, je vous le répète, ce maudit livre ſera funeſte aux frères, ſi on perſévère dans l'injuſtice de me l'attribuer. On ſait comment la calomnie eſt faite. Voilà ſon ſtyle, dit-elle ; ne le reconnaiſſez-vous pas à ce tour de phraſe ? Eh ! madame l'impudente, qui vous a dit que M. *Dubut* n'a pas le même ſtyle ? Eſt-il donc ſi rare de trouver deux auteurs qui écrivent dans le même goût ? eſt-il donc permis de perſécuter un pauvre innocent, parce qu'on a cru reconnaître ſa manière d'écrire ? La calomnie répond à cela qu'elle n'entend point raiſon, qu'il faut venger *Pompignan* et maître *Aliboron*, et qu'elle pourſuivra les philoſophes tant qu'elle pourra.

Oppoſez donc, mon cher frère, votre éloquence à ſes fureurs. En vérité, les philoſophes ſont intéreſſés à repouſſer des accuſations de cette nature. Non-ſeulement il faut crier, mais il faut faire crier les criailleurs en faveur de la vérité. Rien ne ſerait d'ailleurs plus dangereux pour l'*Encyclopédie*, que l'imputation d'un Dictionnaire philoſophique à un homme qui a travaillé quelquefois pour l'*Encyclopédie* même ; cela réveillerait la fureur des *Chaumeix*, et le *Journal chrétien* ferait beau bruit.

Je vous prie de m'envoyer des *Remarques* imprimées depuis peu ſur *l'Encyclopédie*, en forme de lettres. C'eſt apparemment le ſecrétaire de l'envie qui a fait cet ouvrage. Mandez-moi ſi on daigne y répondre, et s'il ſerait à propos que

1764. les héritiers de *Guillaume Vadé* s'égayassent sur cet animal, quand ils n'auront rien à faire?

Je ne peux avoir sitôt le recueil que je vous ai promis; mais est-il possible qu'il ne vienne rien de Paris dans ce goût? Vos prophètes sont muets, les oracles ont cessé. Il y a trop peu de *Meslier*, trop peu de sermons, et trop de fripons.

Est-il vrai que l'archevêque de Paris revient à Conflans? il fera peut-être un mandement contre le *Portatif*, pour s'amuser; mais il n'amusera pas le public.

Je vous embrasse tendrement, mon cher frère.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'octobre.

Le petit ex-jésuite, qui me vient voir souvent, m'a dit aujourd'hui: Je ne suis point content du monologue qui finit le troisième acte; je deviens tous les jours plus difficile, à mesure que j'avance en âge et que j'approche de la majorité. Voici donc une nouvelle scène que je vous supplie de présenter à vos anges; il est aisé de la substituer à l'autre. Je suis un peu guéri des illusions de l'amour-propre, tout jeune que je suis; mais je m'imagine qu'on pourrait facilement obtenir de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre que le drame fût joué à Fontainebleau. Une de mes craintes est qu'il ne soit mal joué, mais il faut se servir de ce qu'on a.

O mes anges, j'avoue que je n'ai prêté qu'une

attention légère au discours de notre prêtre. J'avais la cervelle toute entreprise d'une requête 1764.
de nos petits Etats au roi, pour obtenir la confirmation des lettres patentes d'*Henri IV*, enregistrées au parlement de Dijon, en faveur des dixmes de notre pays. Je me conforme en cela aux vues et aux bontés de M. le duc de *Praslin*, et je me flatte qu'un curé ne tiendra pas contre *Henri IV* et *Louis XV*.

Je gémis toujours devant DIEU de l'injustice criante qu'on me fait de m'attribuer un *Portatif*; vous savez quelle est mon innocence. Je me suis avisé d'écrire, il y a quelques jours, une lettre à frère *Marin*, adressée toute ouverte chez monsieur le lieutenant général de police. Dans cette lettre, je le priais d'empêcher un scélérat de libraire, nommé *Besogne*, natif de Normandie, d'imprimer l'infernal *Portatif*; je ne sais si frère *Marin* a reçu cette lettre. En attendant, je trouve vos conseils divins, et je vais engager l'auteur à vous envoyer un *Portatif* raisonnable, décent, irréprochable, et même un peu pédantesque; et si frère *Marin* n'était pas riche, si on pouvait lui proposer de tirer quelque avantage de l'impression, cela ne serait peut-être pas mal avisé. J'en ai parlé à l'auteur qui est proche parent de l'ex-jésuite; en vérité, ils sont tout-à-fait dociles dans cette famille-là; il lui a dit qu'il s'allait mettre à travailler, tout malade qu'il est. Cet auteur s'appelle *Dubut*, mais il a encore un autre nom; il a étudié en théologie, et possède *Tertullien* sur le bout du doigt. Ce serait bien là le cas de donner les roués; il est bon de faire des diversions.

1764. Je baise le bout des ailes de mes anges en toute humilité, avec la plus vive reconnaissance.

LETTRE CXLVII.

AU MEME.

3 d'octobre.

Divins anges, vous avez à étendre vos ailes sur deux hommes assez singuliers; c'est le petit ex-jésuite en vers, et le petit huguenot *Dubut* en prose. Ce *Dubut*, auteur du Dictionnaire, trouve vos idées et vos conseils tout aussi bons que le jésuite, et il y défère tout aussi vîte. Il m'apporta hier un gros cahier d'articles nouveaux et d'anciens articles corrigés. Je les ai lus, je les ai trouvés à la fois plus circonspects et plus intéressans que les anciens. C'est un travailleur qui ne laisse pas d'avoir quelque érudition orientale, et qui cependant a quelquefois dans l'esprit une plaisanterie qui ressemble à celle de votre pays. S'il n'était pas si vieux et si malade, vous pourriez en faire quelque chose.

Ce serait un grand coup d'engager frère *Marin* à faire imprimer les nouveaux cahiers de frère *Dubut*. Il y aurait assurément du bénéfice; et, si on n'ose pas proposer à frère *Marin* cette rétribution, il peut en gratifier quelque ami. Il peut sur-tout adoucir quelques teintes un peu trop fortes, s'il y en a, ce que je ne crois pas; car *Dubut* s'est tenu par les cordons. Dans quelques jours on enverrait le reste de

l'ouvrage; il pourrait aisément être répandu dans Paris, avant que son diabolique prédécesseur fût connu. 1764.

Tout ce que je puis dire sur ce livre, c'est qu'il n'est point de moi, et que ceux qui me l'attribuent sont des mal-avisés, des gens sans pitié, des velches.

Je voudrais que mon ami le défroqué servît son ami *Dubut*; qu'il pût faire jouer le drame des roués pour faire diversion, comme *Alcibiade* fesait couper la queue à son chien, pour empêcher les Athéniens de remarquer certaine frasque dont on commençait à parler.

Voici *Dubut* qui entre chez moi; il ne me donne aucun repos. Il faut donc que je vous en donne, et que je finisse.

Le paquet du huguenot est adressé à M. le duc de *Praslin*.

Respect et tendresse.

LETTRE CXLVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 3 d'octobre.

Il y a huit jours que je suis dans mon lit, Madame. J'ai envoyé chercher à Genève le livre que vous voulez avoir, et qui n'est qu'un recueil de plusieurs pièces dont quelques-unes étaient déjà connues. L'auteur est un nommé *Dubut*, petit apprenti prêtre huguenot. Je n'ai pu en trouver à Genève; j'ai écrit à Madame de *Florian*. Cet ouvrage est regardé, par les dévots,

1764. comme un livre très-audacieux et très dangereux. Il ne m'a pas paru tout-à-fait si méchant ; mais vous savez que j'ai beaucoup d'indulgence.

Je n'ai pas moins d'indignation que vous de voir qu'on m'impute ce petit livre, farci de citations des pères du second et du troisième siècle. Il y est question du *Targum* des Juifs : la calomnie me prend donc pour un rabbin ; mais la calomnie est absurde, de son naturel ; et toute absurde qu'elle est, elle fait souvent beaucoup de mal. Elle m'a attribué ce livre auprès du roi, et cela trouble ma vieillesse qui devrait être tranquille. La nature nous fait déjà assez de mal, sans que les hommes nous en fassent encore.

Cette vie est un combat perpétuel ; et la philosophie est le seul emplâtre qu'on puisse mettre sur les blessures qu'on reçoit de tous côtés : elle ne guérit pas, mais elle console, et c'est beaucoup.

Il y a encore un autre secret, c'est de lire les gazettes. Quand on voit, par exemple, que le prince *Iwan* a été empereur à l'âge d'un an, qu'il a été vingt-quatre ans en prison, et qu'au bout de ce temps il est mort de huit coups de poignard, la philosophie trouve là de très-bonnes réflexions à faire, et elle nous dit alors que nous devons être heureux de tous les maux qui ne nous arrivent pas, comme la maîtresse de l'avare est riche de ce qu'elle ne dépense point.

Je cherche encore un autre secret, c'est celui de digérer. Vous voyez, Madame, que je me bats les flancs pour trouver la façon d'être le moins malheureux qu'il me soit possible ; car,

pour le mot d'heureux, il ne me paraît guère fait que pour les romans. Je souhaiterais passionnément que ce mot vous convînt. 1764.

Il y a peut-être un état assez agréable dans le monde, c'est celui d'imbécille, mais il n'y a pas moyen de vous proposer cette manière d'être; vous êtes trop éloignée de cette espèce de félicité. C'est une chose assez plaisante, qu'aucune personne d'esprit ne voudrait d'un bonheur fondé sur la sottise; il est clair, pourtant, qu'on ferait un très-bon marché.

Faites donc comme vous pourrez, Madame, avec vos lumières, avec votre belle imagination et votre bon goût; et, quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si tout cela contribue à vous faire mieux supporter le fardeau de la vie.

V.

LETTRE CXLIX.

A M. DE BORDES, *à Lyon*.

Aux Délices, 6 d'octobre.

MADAME *Cramer* m'a parlé, Monsieur, d'une comédie remplie d'esprit et de bonnes plaisanteries. Si vous voulez quelque jour en gratifier le petit théâtre de Ferney, les acteurs et actrices tâcheront de ne point gâter un si joli ouvrage. Je serai spectateur; car, à mon âge de soixante et onze ans, j'ai demandé mon congé, comme le vieux bon homme *Sarrasin*. Il me paraît impossible qu'avec l'esprit que vous avez, vous n'ayez pas fait une très bonne pièce;

1764. j'ai vu de vous des chofes charmantes dans plus d'un genre. Nous vous promettrons le fecret, et nous remplirons, madame *Denis* et moi, toutes les conditions que vous nous impoferez.

Permettez-moi de vous parler d'un livre nouveau qu'on m'attribue très-mal à propos; il eft intitulé Dictionnaire philofophique. L'auteur eft un jeune homme affez inftruit, nommé *Dubut*. C'était un apprenti prêtre qui a renoncé au métier, et qui paraît affez philofophe. Comme on prétend qu'il n'eft plus permis en France de l'être, je ferais très-fâché qu'on imprimât cet ouvrage à Lyon; car je m'intéreffe fort à ce pauvre M. *Dubut*. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire fi en effet on imprime le Dictionnaire philofophique dans votre ville; au moins *Dubut* enverrait un *errata*. Il dit qu'il s'eft gliffé des fautes intolérables dans l'édition qui fe débite. Il ferait mieux qu'on n'imprimât pas ce livre; mais, fi on s'obftine à en faire une feconde édition, *Dubut* fouhaite qu'elle foit correcte. Il implore votre médiation, et je me joins à lui.

Le marquis d'*Argens* vient d'imprimer à Berlin le *Difcours de l'Empereur Julien contre les Galiléens*, difcours, à la vérité, un peu faible, mais beaucoup plus faiblement réfuté par St. *Cyrille*.

Vous voyez qu'on ofe dire aujourd'hui bien des chofes auxquelles on n'aurait ofé penfer il y a trente années. Des amis du genre-humain font aujourd'hui des efforts de tous côtés pour infpirer aux hommes la tolérance; tandis qu'à Touloufe on roue un homme pour plaire à DIEU,

qu'on brûle des juifs en Portugal, et qu'on persécute en France des philosophes. 1764.

Adieu, Monsieur; n'aurai-je donc jamais le plaisir de vous revoir? Je vous avertis que, si vous ne venez point à Ferney, je me traînerai à Lyon avec toute ma famille. Je vous embrasse en philosophe, sans cérémonie et de bon cœur.

LETTRE CL.

A M. DAMILAVILLE.

8 d'octobre.

CHER frère, vous me ravissez. Comment pouvez-vous écrire des lettres de quatre pages, étant malade et chargé d'affaires? moi, qui ne suis chargé de rien, j'ai bien de la peine à écrire un petit mot. Je deviens aussi paresseux que frère *Thiriot*; mais je ne change pas de patron comme lui. Apparemment qu'il sert la messe de son archevêque. Pour moi, qui ne la sers ni ne l'entends, je suis toujours fidelle aux philosophes.

J'espère que le petit recueil fait par M. *Dubut* ne fera de tort ni à la philosophie, ni à moi. Je voudrais que chacun de nos frères lançât, tous les ans, les flèches de son carquois contre le monstre, sans qu'on sût de quelle main les coups partent. Pourquoi faut-il que l'on nomme les gens? il s'agit de blesser ce monstre, et non pas de savoir le nom de ceux qui l'ont blessé. Les noms nuisent à la cause, ils réveillent le

1764. préjugé. Il n'y a que le nom de *Jean Meslier* qui puisse faire du bien, parce que le repentir d'un bon prêtre, à l'article de la mort, doit faire une grande impression. Ce *Meslier* devrait être entre les mains de tout le monde.

Nous avons converti, depuis peu, un grand seigneur attaché à monsieur le dauphin ; c'est un grand coup pour la bonne cause. Il y a dans la province des gens zélés qui commencent à combattre avec succès.

J'aurais bien voulu que des *Cahusac*, des *Desmahis* n'eussent pas travaillé à l'*Encyclopédie*, qu'on se fût associé de vrais savans, et non pas de petits freluquets; et qu'on n'eût pas eu la malheureuse complaisance d'insérer, à côté des articles des *Diderot* et des d'*Alembert*, je ne sais quelles puériles déclamations qui déshonorent un si bel ouvrage. Je suis si attaché à cette belle entreprise, que je voudrais que tout en fût parfait; mais le bon y domine à tel point, qu'elle fera l'honneur de la nation, et qu'assurément on doit à M. *Diderot* des récompenses.

On dit qu'on a donné des lettres de noblesse et une grosse pension au sieur *Outrequin*, pour avoir arrosé le boulevard. Si je travaillais à l'*Encyclopédie*, je dirais, à l'article *Pension :* M. *Outrequin* en a reçu une très-forte, et M. *Diderot* a été persécuté.

Bonsoir, belle ame qui gémissez comme moi sur le sort de la philosophie. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLI.

1764.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

8 d'octobre.

L'AMITIÉ d'un philoſophe comme vous, Monſieur, peut conſoler de toutes les ſottiſes qu'on fait et qu'on dit chez les Velches. Je ne connaiſſais point ce M. *Robinet*, et je ne ſavais pas qu'il fût l'auteur du *Traité de la nature*. Il me ſemble que c'eſt un ouvrage de métaphyſique, et je ſuis bien étonné qu'un philoſophe s'amuſe à faire imprimer deux volumes de mes lettres. Où aurait-il pris de quoi faire ces deux volumes ?

A l'égard des ſix commentateurs, il faut que ce ſoit la troupe qui travaille au *Journal chrétien*. Elle ne me donnera ſans doute que des avis charitables et fraternels ; elle priera DIEU pour moi, et cela me fera beaucoup de bien.

On dit que tous les muſiciens ont été à l'enterrement de *Rameau*, et qu'ils ont fait chanter un très-beau *De profundis*. Quand je mourrai, les poëtes feront contre moi des épigrammes que les dévots larderont de maudiſſons. En attendant, je me recommande à vous et aux philoſophes.

LETTRE CLII.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 d'octobre.

MADAME de *Florian* vous remettra, Madame, le livre que vous demandez, presque aussi-tôt que vous aurez reçu cette lettre. Vous verrez bien aisément quelle injustice l'on me fait de m'attribuer cet ouvrage; vous connaîtrez que c'est un recueil de pièces écrites par des mains différentes. Il est d'ailleurs rempli de fautes d'impression et de calculs erronés, qui peuvent faire quelque peine au lecteur. Il y a quelques chapitres qui vous amuseront, et d'autres qui demandent un peu d'attention. Si vous lisez le *Catéchisme des Japonais*, vous y reconnaîtrez aisément les Anglais, vous y verrez d'un coup d'œil que les Bruxhé sont les Hébreux, les pipastes, les papistes, *Therlu* et *Vincal*, *Calvin* et *Luther*; et ainsi du reste.

Je vous exhorte sur-tout à lire le *Catéchisme chinois*, qui est celui de tout esprit bien fait. En général, le livre inspire la vertu, et rend toutes les superstitions détestables.

C'est toujours beaucoup, dans les amertumes dont cette vie est remplie, d'être guéri d'une maladie affreuse qui ronge le cœur de la plupart des hommes, et qui conduit au tombeau par des chemins bordés de monstres.

J'ai été si malade, depuis deux mois, Madame, que je n'ai pu aller une seule fois chez madame de *Jaucourt*. Je crois vous avoir déjà mandé

mandé que j'avais renoncé à tout ce qu'on appelle devoirs, comme à tout ce qu'on nomme plaisirs. 1764.

Je prie M. le président *Hénault* de souffrir que je ne le sépare point de vous dans cette lettre, et que je lui dise ici que je lui serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Il voit mourir tous ses amis, les uns après les autres; cela doit lui porter de la tristesse dans l'ame, et vous devez vous servir l'un à l'autre de consolation.

Un redoublement de mes maux, qui me prend actuellement, me remet dans mon lit, et m'empèche de dicter plus long-temps combien je suis dévoué à tous deux. Recevez ensemble les protestations bien sincères de mes tendres sentimens, et conservez-moi des bontés qui me sont bien précieuses *V.*

LETTRE CLIII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 9 d'octobre.

QUAND la faiblesse et les maladies augmentent, on est un mauvais correspondant, et votre Excellence est très indulgente, sans doute, pour les gens de mon espèce. Vous ne devez point d'ailleurs regretter que je ne vous aye pas instruit de ce que madame de *Was* peut être. Elle est venue chez moi, mais je ne l'ai point vue. Je me mets rarement à table, quand il y a du monde; ma pauvre santé ne me le permet

1764. pas. On dit qu'elle eſt fort aimable, ce qui eſt aſſez indifférent à un pauvre malade.

Vous devriez bien engager les anges à vous faire copier les roués de la nouvelle fournée; ils vous l'enverraient par le premier courrier que M. le duc de *Praslin* ferait paſſer par Turin. Vous jugeriez ſi, en ſupprimant quelques morceaux de politique, on a pu jeter plus d'intérêt dans l'ouvrage. La politique eſt une fort bonne choſe, mais elle ne réuſſit guère dans les tragédies : c'eſt, je crois, une des raiſons pour leſquelles on ne joue plus la plupart des pièces de ce grand *Corneille*. Il faut parler au cœur plus qu'à l'eſprit : *Tacite* eſt fort bon au coin du feu, mais ne ferait guère à ſa place ſur la ſcène.

Au reſte, je ſuis d'autant plus fâché d'avoir renoncé au théâtre, que c'eſt quitter un temple où madame l'ambaſſadrice eſt adorée. Je ne peux plus être un de ſes prêtres, la vieilleſſe et la faibleſſe m'ont fait réformer. J'ai pris mon congé au même âge que *Sarraſin*, et j'ai pouſſé la carrière auſſi loin que je l'ai pu. A combien de choſes n'eſt on pas obligé de renoncer? L'âge amène chaque jour une privation; il faut bien s'y accoutumer, et n'en pas murmurer, puiſqu'on n'eſt né qu'à ce prix. Il y a une choſe qui m'étonnera toujours; c'eſt comment le cardinal de *Fleuri* a eu la rage d'être premier miniſtre à l'âge de ſoixante et quatorze ans; cela eſt plus extraordinaire que de faire des enfans à cent années. Je vous ſouhaite ces deux miniſtères, et je voudrais alors faire votre panégyrique.

J'ai vu votre petit anglais qui a une maîtreſſe,

et point de précepteur. Ils sont tous dans ce goût-là. Nous avons eu long-temps le fils de M. *Fox*. Il voyageait, à quinze ans, sur sa bonne foi, et dépensait mille guinées par mois : les Velches n'en sont pas encore là. 1764.

Je présente mes respects à leurs Excellences, et je les prie très-instamment de me conserver leurs bontés.

LETTRE CLIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

10 d'octobre.

Mon cher frère en *Bayle*, en *Descartes*, *Lucrèce*, etc., continuez à faire tout le bien que vous pourrez dans votre province ; soyez le digne vicaire du curé *Meslier*. Si vous aviez pu distribuer à vos voisins les trois cents jambons qu'il a laissés à sa mort, vous leur auriez fait faire une excellente chère. Il est bon de manger des truites, mais vous savez qu'il faut aussi une autre nourriture.

Il est venu des adeptes, immédiatement après votre départ ; ils cultiveront la vigne du Seigneur d'un côté, tandis que vous la provignerez de l'autre, et DIEU bénira vos soins. Ma santé s'affaiblit tous les jours ; mais je mourrai content, si j'apprends que vous servez tous les jours sur votre table de ces bons jambons du curé. Cette nouvelle cuisine est très-saine ; elle ne donne point d'indigestion, elle ne porte point au cerveau des nuages comme l'ancienne cuisine. Je

1764. ſuis perſuadé que vous aurez toujours beaucoup de convives, et que vous n'admettrez pas les ſots à vos feſtins.

Mille reſpects à tout ce qui vous environne; je mets à la tête madame votre femme et monſieur votre frère.

LETTRE CLV.

A M. DAMILAVILLE.

12 d'octobre.

VOICI, mon cher frère, un petit mot pour frère *Protagoras*.

Je ne ſais ſi je vous ai mandé que l'article *Meſſie*, du *Portatif*, était du premier paſteur de l'Egliſe de Lauſanne. L'original eſt encore entre mes mains, et on en avait envoyé une copie, il y a cinq à ſix ans, aux libraires de l'*Encyclopédie*. Ce morceau me parut aſſez bien fait: vous pouvez voir ſi on en a fait uſage. Il me ſemble que le même miniſtre, qui ſe nomme *Polier de Bottens*, en avait envoyé pluſieurs autres.

L'article *Apocalypſe* eſt fait par un homme d'un très-grand mérite, nommé M. *Abauzit*; et l'article *Enfer* eſt traduit, en grande partie, de M. *Warburton*, évêque de Glocester.

Vous voyez que l'ouvrage eſt inconteſtablement de pluſieurs mains, et qu'ainſi on a très-grand tort de me l'attribuer. On m'a véritablement alarmé ſur cet ouvrage; ainſi ne ſoyez point étonné de la fréquence de mes lettres.

Informez-vous de ce qu'eſt devenu le *Meſſie* de *Polier*; vous verrez la vérité de vos propres 1764.
yeux, et vous ſerez en droit de la perſuader aux autres; vous verrez ſur-tout, par le détail que je vous fais, qu'il y a dans toute l'Europe d'honnêtes gens, très-inſtruits, qui penſent et qui écrivent librement. Chacun, de ſon côté, combat le monſtre de la ſuperſtition fanatique; les uns lui mordent les oreilles, d'autres le ventre, et quelques-uns aboient de loin. Je vous invite à la curée; mais il ne faut pas que le tonnerre tombe ſur les chaſſeurs.

Liſez, je vous prie, les *Queſtions propoſées à qui pourra les réſoudre*, page 117, dans le *Journal encyclopédique*, du 15 de ſeptembre. L'auteur a mis par-tout, à la vérité, le mot de *bête* à la place de celui d'*homme*, mais on voit aſſez qu'il entend toujours les bêtes à deux pieds, ſans plumes. Il n'y a rien de plus fort que ce petit morceau; il ne ſera remarqué que par les adeptes; mais la vérité n'eſt pas faite pour tout le monde, le gros du genre humain en eſt indigne. Quelle pitié que les philoſophes ne puiſſent pas vivre enſemble!

J'apprends, dans le moment, une nouvelle que je ne veux pas croire, parce qu'elle m'afflige trop pour vous. On dit qu'on ſupprime tous les emplois concernant le vingtième. Je ne puis croire qu'on laiſſe inutile un homme de votre mérite. Mandez-moi, je vous prie, ce qui en eſt, et comptez, mon cher frère, que je m'intéreſſe plus encore à votre bien-être qu'à *écr. l'inf.*

1764.

LETTRE CLVI.

AU MEME.

15 d'octobre.

J'AI parcouru, mon cher frère, la *Critique* des sept volumes de l'*Encyclopédie*. Je voudrais bien savoir qui sont les gadouards qui se sont efforcés de vider le privé d'un vaste palais dans lequel ils ne peuvent être reçus ? je leur appliquerais ce que l'électeur palatin me fesait l'honneur de m'écrire au sujet de maître *Aliboron*: *Tel qui critique l'église de Saint-Pierre de Rome, n'est pas en état de dessiner une église de village*. Belles paroles, et bien sensées ! et qui prouvent que la raison a encore des protecteurs dans ce monde.

Je crois que le public ne se souciera guère qu'une des îles Marianes s'appelle *Agrignon* ou *Agrigan*, ni qu'il faille prononcer *Barassa* ou *Bossera*, mais je crains que les ennemis de la philosophie ne regardent cette critique comme un triomphe pour eux.

Je suis sur-tout indigné de la manière dont on traite M. d'*Alembert*, page 172 et 178. Pour monsieur *Diderot*, il est maltraité dans tout l'ouvrage. Ce qu'il y a de pis, c'est que ces misérables sonnent le tocsin. Ils sont bien moins critiques que délateurs; ils rappellent, à la fin du livre, quatre articles des arrêts du conseil et du parlement contre l'*Encyclopédie* ; ils ressemblent à des inquisiteurs qui livrent des philosophes au bras séculier.

Voilà donc la perfécution vifiblement établie; 1764.
et, fi on ne rend pas ces fatellites de l'envie auffi odieux et auffi méprifables qu'ils doivent l'être, les pauvres amis de la raifon courent grand rifque. Je ne conçois pas que, parmi tant de gens de lettres qui ont tous le même intérêt, il n'y en ait pas un qui s'empreffe à porter au moins un peu d'eau, quand il voit la maifon de fes voifins en flamme. La fienne fera bientôt embrafée, et alors il ne fera plus temps de chercher du fecours.

Je voudrais bien que M. d'*Alembert* fufpendît, pour quelques jours, fes autres occupations, et que, fans fe faire connaître, fans fe compromettre, il fît, felon fon ufage, quelque ouvrage agréable et utile, dans lequel il daignerait faire voir, en paffant, l'infolence, la mauvaife foi et la petiteffe de ces meffieurs. Il eft comme *Achille* qui a quitté le camp des Grecs; mais il eft temps qu'il s'arme et qu'il reprenne fa lance. Je l'en prie comme le bon homme *Phœnix*, et je vous prie de vous joindre à moi.

Il eft trifte que le Dictionnaire philofophique paraiffe dans ce temps-ci, et il eft bien effentiel qu'on fache que je n'ai nulle part à cet ouvrage dont la plupart des articles font faits par des gens d'une autre religion et d'un autre pays.

Avez-vous à Paris la *Traduction du plaidoyer de l'empereur Julien contre les Galiléens*, par le marquis d'*Argens*? il ferait à fouhaiter que tous les fidelles euffent ce bréviaire dans leur poche.

1764. Adieu, mon cher frère; recommandez-moi aux prières des fidelles, et fur-tout *écr. l'inf.*

LETTRE CLVII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'octobre.

Vous avez écrit, Madame, une lettre charmante à madame *Denis;* j'y ai vu la beauté de votre ame et la bienfefance de votre caractère: tous les *Corneille* feront heureux. Il ne m'appartient pas de l'être à mon âge de foixante et onze ans, malingre et prefque aveugle au pied des Alpes: cependant je le ferais, je conferverais encore ma gaieté, et je travaillerais avec l'ex-jéfuite pour vous plaire, fi je n'étais un peu affommé par la perfécution. La clique *Fréron*, la clique *Pompignan* crie que je fuis l'auteur de je ne fais quel Dictionnaire philofophique portatif, tout farci de citations des pères de l'Eglife, et des rêveries des rabbins. On fait très-bien, dans le pays que j'habite, que c'eft un recueil de plufieurs auteurs, raffemblé par un libraire ignorant qui a fait des fautes abfurdes; mais, à la cour, on n'eft pas fi bien informé. La calomnie y arrive en pofte, et la vérité, qui ne marche qu'à pas comptés, a la réputation de n'y être pas trop bien reçue.

Cependant, comme M. d'*Argental* eft à Fontainebleau, la vérité a là un bon appui. Je compte

compte ſur les bontés de M. le duc de *Praslin.* 1764.
Pourquoi m'attribuer un livre que je renie, un recueil de dix ou douze mains différentes? condamne-t-on les gens ſans preuve, et ſur des ſoupçons auſſi mal fondés? Le roi eſt juſte; il ne me jugera pas ſans doute ſur des préſomptions ſi légeres; et, puiſqu'il fait élever une ſtatue à *Crébillon*, il ne me fera pas brûler aux pieds de la ſtatue: car enfin, ce *Crébillon* a fait cinq tragédies, et j'en ai fait environ trente, et ſûrement je n'ai point fait le *Portatif.*

Il eſt ſi vrai que le livre eſt de pluſieurs auteurs, que j'ai en main l'original d'un des articles connus depuis quelques années.

On dit qu'un nommé l'abbé d'*Eſtrées*, autrefois aſſocié avec *Fréron*, depuis généalogiſte et fauſſaire, et qui a un petit prieuré dans mon voiſinage, a donné le *Portatif* au procureur général, lequel inſtrumente. Je vous ſupplie, Madame, de communiquer cette lettre à M. d'*Argental* qui eſt à Fontainebleau.

Je n'ai pas un moment à moi; mais tous les momens de ma vie vous ſont conſacrés à tous deux avec le plus tendre reſpect. *V.*

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices 20 d'octobre.

MON divin ange, je vous ai écrit un petit mot par M. le duc de *Praslin*; j'ai écrit à madame d'*Argental* qui vous communiquera ma

lettre. Le petit ex-jéſuite eſt toujours plein de
1764. zèle et d'ardeur, et, quand il reverra ſes roués, il attendra quelque moment d'enthouſiaſme pour faire réuſſir votre conſpiration. Vous connaiſſez l'opiniâtreté de ſa docilité.

Pour moi, vieux ex pariſien et vieux excommunié, je ſuis toujours occupé de ce malheureux *Portatif*, qu'on s'obſtine à m'imputer. Un petit abbé d'*Eſtrées*, dont je vous ai, je crois, parlé dans mon billet, qui a travaillé autrefois avec *Fréron*, qui s'eſt fait généalogiſte et fauſſaire, qui, à ce dernier métier, a obtenu un petit prieuré dans le voiſinage de Ferney, et qui a tous les vices d'un fréronien et d'un prieur; ce petit monſtre, dis-je, eſt celui qui a eu la charité de ſe rendre mon dénonciateur.

Il faut que vous ſachiez que ce poliſſon vint, l'année paſſée, prendre poſſeſſion de ſon prieuré dans une grange, en ſe diſant de la maiſon d'*Eſtrées*, promettant ſa protection à tout le monde, et ſe feſant donner des fêtes par tous les gentilshommes du pays. Je n'eus pas l'honneur de lui aller faire ma cour; il m'écrivit que j'étais ſon vaſſal pour un pré qui relevait de lui; que mes gens étaient allés chaſſer une fouine auprès de ſa grange épiſcopale; qu'il voulait bien me donner à moi perſonnellement permiſſion de chaſſer ſur ſes terres, mais qu'il procéderait, par voie d'excommunication contre mes gens qui tueraient des fouines ſur les ſiennes.

Comme je ſuis fort négligent, je ne lui fis point de réponſe. Il jura qu'il s'en vengerait devant DIEU et devant les hommes, et il clabaude aujourd'hui contre moi chez monſieur

l'évêque d'Orléans et chez monſieur le procureur général. Un fripon armé des armes de la calomnie et de la vraiſemblance peut faire beaucoup de mal. 1764.

On m'impute le *Portatif*, parce qu'en effet il y a quelques articles que j'avais deſtinés autrefois à l'*Encyclopédie*; comme *Amour*, *Amour-propre*, *Amour ſocratique*, *Amitié*, etc.; mais il eſt démontré que le reſte n'en eſt pas. J'ai heureuſement obtenu qu'on remît entre mes mains l'article *Meſſie*, écrit tout entier de la main de l'auteur. Je ne vois pas ce qu'on peut répondre à une preuve auſſi évidente. Tout le reſte eſt pris de pluſieurs auteurs connus de tous les ſavans.

En un mot, je n'ai nulle part à cette édition, je n'ai envoyé le livre à perſonne, je n'ai d'autres imprimeurs que les *Cramer* qui, certainement, n'ont point imprimé cet ouvrage. Le roi eſt trop juſte et trop bon pour me condamner ſur des calomnies auſſi frivoles, qui renaiſſent tous les jours, et pour vouloir accabler, ſur une accuſation auſſi vague et auſſi fauſſe, un vieillard chargé d'infirmités.

Je finis, mon cher ange, parce que cette idée m'attriſte; et je ne veux ſonger qu'à vos bontés qui me rendent ma gaieté.

N. Non, je ne finis pas; le roi a chargé quelqu'un d'examiner le livre, et de lui en rendre compte; c'eſt ou le préſident *Hénault*, ou M. d'*Agueſſeau*. Je ſoupçonne que l'illuſtre abbé d'*Eſtrées* a dîné, avec le préſident, chez le procureur général dont il fait, ſans doute, la généalogie. Cet abbé d'*Eſtrées* a mandé à ſon fer-

mier qu'il me perdrait; il a toujours sa fouine
1764. sur le cœur. Dieu le bénisse!

J'ai actuellement les yeux dans un pitoyable état; cela peut passer, mais les méchans ne passeront point.

Malgré mes yeux, j'ajoute que *Montpéroux*, résident à Genève, aurait mieux fait de me payer l'argent que je lui ai prêté, que d'écrire ce qu'il a écrit à M le duc de *Praslin*.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CLIX.

A. M. LE PRESIDENT HENAULT

Aux Délices, 20 d'octobre.

A la mort de M. d'*Argenson* je ne pouvais écrire à personne, mon cher et respectable confrère; j'étais très-malade, ce qui m'arrive souvent; et je suis toujours prêt à faire l'éternel voyage qu'a fait votre ami, que nous ferons tous, et qui n'est que la fin d'un rôle ou pénible, ou insipide, ou frivole, que nous jouons pour un moment sur ce petit globe. Je ne pus alors écrire ni à vous, son illustre ami, ni à MM. de *Paulmi* et de *Voyer*.

Quelque temps après, dans une lettre que je fus obligé d'écrire, tout malade que j'étais, à madame *du Deffant*, pour une commission qu'elle m'avait donnée, je vous adressai sept ou huit lignes un peu à la hâte, mais c'était mon cœur qui les dictait. J'étais d'ailleurs très-embarrassé de l'exécution des ordres de madame

du Deffant. Il s'agiſſait de lui procurer un exemplaire d'un petit livre intitulé : *Dictionnaire philoſophique portatif*, imprimé à Liége ou à Bâle. C'eſt un recueil de pièces déjà connues, tirées de différens auteurs. Il y a trois ou quatre articles aſſez hardis, et je vous avoue que j'étais au déſeſpoir qu'on me les imputât. Ce qui a donné lieu à cette calomnie, c'eſt que l'éditeur a mis dans l'ouvrage une demi-douzaine de morceaux que j'avais deſtinés autrefois au *Dictionnaire encyclopédique*, comme, *Amour*, *Amour-propre*, *Amour ſocratique*, *Amitié*, *Gloire*, etc. 1764.

Les autres articles ſont pris par-tout. *Baptême* eſt du docteur *Midleton*, traduit mot pour mot; *Enfer*, *Chriſtianiſme*, ſont traduits de milord *Warburton* évêque de Glocester. *Apocalypſe* eſt un extrait du manuſcrit curieux de M. *Abauzit*, l'un des plus ſavans hommes de l'Europe, et des plus modeſtes; mais l'extrait eſt très mal fait. *Meſſie* eſt tout entier du premier paſteur de l'Egliſe de Lauſanne, nommé M. *Polier de Bottens*, homme de condition et de beaucoup de mérite, qui envoya cet article aux encyclopédiſtes, il y a quelques années. Cet article me paraît ſavant et bien fait. J'ai obtenu, depuis peu, qu'on m'envoyât l'original écrit de ſa main, que je poſſède.

Ainſi vous voyez, mon cher et illuſtre confrère, que l'ouvrage n'eſt pas de moi; mais il faudra toujours que les gens de lettres ſoient perſécutés par la calomnie; c'eſt leur partage, c'eſt leur récompenſe.

Je pourrais, ſi je voulais, me plaindre qu'à l'âge de ſoixante et onze ans, accablé d'infir-

1764. acteur, nommé *Aufresne*, qu'on dit très-bon; il est à la Haie. Je l'ai entendu, il y a six ou sept ans; il me parut alors n'avoir de défaut que celui de jouer tout. On dit qu'il s'en est corrigé. En ce cas, ce serait une bonne acquisition pour le tripot que Dieu bénisse, et que je ne peux plus servir.

Je me mets bien humblement à l'ombre des ailes de mon ange.

LETTRE CLXIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

29 d'octobre.

Le *Barretti* dont vous me parlez, Monsieur, m'a bien l'air d'être de la secte de ces flagellans qui, dans leurs processions, donnaient cent coups d'étrivières à ceux qui marchaient devant eux, et en recevaient de ceux qui étaient derrière. Si vous voulez m'envoyer une poignée de ses verges, on pourra le payer avec usure.

J'ai reçu la traduction de Tancrède par M. *Claudio Zucchi*, qui me paraît avoir la politesse d'un homme de qualité, et ne point ressembler du tout au sieur *Barretti*. Heureux ceux qui cultivent comme vous les lettres par goût et par grandeur d'ame! les autres sont des laquais qui médisent de leurs maîtres dans l'antichambre.

Comptez toujours, Monsieur, sur mon très-tendre respect. *V.*

Dufresne; je vous en donne avis. Monsieur le premier gentil-homme de la chambre fera ce qui lui plaira. 1764.

Il y a dans le monde quelques exemplaires d'un livre infernal, intitulé: *Dictionnaire philosophique portatif*. Ce livre affreux enseigne, d'un bout à l'autre, à s'anéantir devant DIEU, à pratiquer la vertu, et à croire que deux et deux font quatre. Quelques dévots, comme les *Pompignans*, me l'attribuent; mais ils me font trop d'honneur. Il n'est point de moi; et, si je suis un geai, je ne me pare point des plumes des paons. Il y a un autre livre bien plus diabolique, et fort difficile à trouver; c'est le célèbre *Discours de l'empereur Julien contre les Galiléens* ou *chrétiens*, très-bien traduit à Berlin par le marquis d'*Argens*, et enrichi de commentaires curieux. Et comme vous êtes curieux de ces abominations, pour les réfuter, je tâcherai de concourir à vos bonnes œuvres, en fesant venir de Berlin un exemplaire pour vous l'envoyer, si vous me l'ordonnez.

Je conçois à présent que c'est au printemps que mon héros conduira sa très-aimable fille sur le chemin d'Italie; et, si je ne suis pas mort dans ce temps-là, je me ranimerai pour me mettre à leur pieds. Le soussigné *V.* n'est pas dans un moment heureux pour ses yeux; il présente son respect à tâtons. *V.*

tif eſt de pluſieurs mains, et, ſi vous en doutez, je vous enverrai l'original de *Meſſie*, avec la lettre de l'auteur, toutes deux de la même écriture. Alors, étant convaincu de la vérité, vous la ferez mieux valoir; et M. le duc de *Praslin*, convaincu par ſes yeux, ferait plus en droit de dire dans l'occaſion: *V.* n'a point fait le *Portatif*; il eſt de pluſieurs mains.

1764.

Je ſais qu'on fait actuellement une très-belle édition de ce *Portatif* en Hollande, revue, corrigée et terriblement augmentée. C'eſt un ouvrage très-édifiant, et qui ſera fort utile aux ames bien nées.

Au reſte, que peut-on dire à *V.* quand *V.* n'a donné cet ouvrage à perſonne, et quand il a crié le premier au voleur, comme *Arlequin* dévaliſeur de maiſons? *V.* eſt intact; *V.* s'enveloppe dans ſon innocence; *V.* reprendra les roués en conſidération, quand il pourra avoir au moins la moitié d'un œil. *V.* remercie tendrement ſon ange pour notre gendre, lequel eſt aſſigné à comparoir au grand conſeil, et à plaider contre les religieux corſaires de Malte. Nous ſommes très-diſpoſés à en paſſer par ce que monſieur l'ambaſſadeur de Malte voudra. Je ſuis perſuadé que l'ordre dépenſerait beaucoup d'argent à cette affaire, et y gagnerait très-peu de choſe. *V.* remercie ſur-tout pour la grande affaire des dixmes, dans laquelle heureuſement ſon nom ne ſera point prononcé; ce nom fait un aſſez mauvais effet, quand il s'agit de la ſainte Egliſe.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CLXV.

1764.

AU MÊME.

Aux Délices, 5 de novembre.

VOICI, mon cher ange, un autre procès; jugez-moi avec M. le duc de *Praslin*, et jugez le cardinal de *Richelieu*. Ce petit procès peut amuser et faire diversion. Je crois que M. le maréchal de *Richelieu*, et madame la duchesse d'*Aiguillon*, tout opiniâtres qu'ils sont, m'accorderont liberté de conscience sur le *Testament* de leur grand oncle; et je me flatte que M. de *Foncemagne*, leur avocat, ne sera pas mécontent de la discrétion avec laquelle je plaide contre lui.

Dès que mes fluxions sur mes yeux me permettront d'entrevoir le jour, je reprendrai les roués en sous-œuvre; et, dès que vous m'aurez marqué quels rôles il faut donner à mademoiselle *Doligny* et *Luzy*, je leur enverrai les provisions de leurs charges.

Je vous supplie de remarquer que c'est une vérité certaine que le *Portatif* est de plusieurs mains; et ce n'est pas un petit avantage pour l'affermissement du règne de la raison, que plusieurs personnes, parmi lesquelles il y a même des prêtres, aient contribué à cet ouvrage. Des conseillers de Genève en ont vu de leurs yeux des preuves démonstratives, et doivent même l'avoir mandé à M. *Cromelin*; c'est une vérité dont personne ne doute ici. La sottise qu'on a faite à Genève n'a été qu'un sacrifice au parti de

1764. *Jean-Jacques* qui a toujours crié qu'il fallait brûler l'*Evangile*, puiſqu'on avait brûlé *Emile*. Où ſerait donc le mal? où ſerait l'inconvenance, ſi M. le duc de *Praslin*, convaincu de la vérité que le *Portatif* eſt de pluſieurs mains, diſait dans l'occaſion: il eſt de pluſieurs mains? en quoi cela pourrait-il le compromettre? J'ai ſu que les *Omer* ſe trémouſſaient beaucoup; cette famille n'eſt pas philoſophe. Le règne de la raiſon avance; mais plus elle fait de progrès, plus le fanatiſme s'arme contre elle. On ne laiſſe pas d'avoir quelque obligation à ceux qui combattent pour la bonne cauſe, mais il ne faut pas qu'ils ſoient martyrs. Le fanatiſme, qui a tant déſolé le monde, ne peut être adouci que par la tolérance, et la tolérance ne peut être amenée que par l'indifférence. Voilà ce qui fait que les Anglais ſont heureux, riches et triomphans, depuis environ quatre-vingts ans. J'en ſouhaite autant aux Velches.

Mes yeux en compote m'obligent à remettre mon voyage de Virtemberg et du Palatinat. Je crierai toujours ſur le *Portatif* comme un aveugle qui a perdu ſon bâton, pour peu que maître *Omer* inſtrumente.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

LETTRE

LETTRE CLXVI.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

7 de novembre.

Mon cher frère, comptez que je ne me ſuis pas alarmé mal à propos ſur ce *Portatif* qu'on m'imputait, et qu'il a été néceſſaire de prendre à la cour des précautions qui ont coûte beaucoup à ma philoſophie. Le mal vient de ce que les frères zélés m'ont nommé d'abord. Il faudrait que les ouvrages utiles n'appartinſſent à perſonne. On doute encore de l'auteur de l'*Imitation* de JÉSUS-CHRIST. Qu'importe l'auteur d'un livre, pourvu qu'il faſſe du bien aux bonnes ames? Je ſais, à n'en pouvoir douter, que le procureur général a ordre d'examiner le livre, et d'en pourſuivre la condamnation. C'eſt un nommé l'abbé d'*Eſtrées*, petit généalogiſte, et un peu fauſſaire de ſon métier, qui a donné l'ouvrage au procureur général. On trouve partout des monſtres.

Il a fallu toute la protection que j'ai à la cour, pour affaiblir ſeulement un peu l'opinion où était le roi que j'étais l'auteur de ce *Portatif*. Il ſera plus difficile d'arrêter la fureur des *Omer*. L'un d'eux a fait venir l'ouvrage, et j'ai vu des lettres de lui qui ne ſont pas d'un homme modéré. On ne pourra empêcher ces perſécuteurs de ſuivre leurs infames uſages dont on ſe moque depuis aſſez long-temps. Tout ridicules qu'ils ſont, ils ne laiſſeront pas de faire impreſſion, et même ſur l'eſprit du ſouverain qui, en voyant

1764. voyant l'ouvrage condamné, le trouvera encore plus condamnable.

Je vous supplie, mon cher frère, de continuer à réparer le mal. Si quelque chose peut arrêter la fureur des barbares, c'est que le public soit instruit que le livre est un recueil de pièces de différens auteurs, dès long-temps publiées, et que je n'ai nulle part à cette édition. L'effet des premiers bruits ne se répare presque jamais; il faut cent efforts pour détruire l'impression d'un moment.

Admirons cependant la Providence qui a suscité jusqu'à un prêtre, qui est le premier de son Eglise, pour faire un des articles *Messie*; et le fameux *Midleton*, auteur de la *Vie* de *Cicéron*, pour un autre article. Frère *Protagoras* dit qu'il ne veut rien écrire; mais si tous les sages en avaient dit autant, dans quel état serait le genre-humain? et dans quelle horrible superstition ne serions nous pas plongés? La superstition est, immédiatement après la peste, le plus horrible des fléaux qui puissent affliger le genre-humain. Il y a encore des sorciers à six lieues de chez moi, sur les frontières de la Franche-Comté, à Saint-Claude, pays où les citoyens sont esclaves. Et de qui esclaves? de l'évêque et des moines. Il y a quelques années que deux jeunes gens furent accusés d'être sorciers; ils furent absous, je ne sais comment, par le juge. Leur père qui était dévot, et que son confesseur avait persuadé du prétendu crime de ses enfans, mit le feu dans la grange auprès de laquelle ils couchaient, et les brûla tous deux, pour réparer auprès de DIEU l'injustice du juge qui les

avait abſous. Cela s'eſt paſſé dans un gros bourg appelé Longchaumois, et cela ſe paſſerait dans Paris, s'il n'y avait eu des *Deſcartes*, des *Gaſſendi*, des *Bayle*, etc. etc. 1764.

On a donc plus d'obligation aux philoſophes qu'on ne penſe; eux ſeuls ont changé les bêtes en hommes. Le *Julien* du marquis d'*Argens* réuſſit beaucoup chez tous les ſavans de l'Europe; mais il n'eſt pas connu à Paris; on y craint trop pour l'erreur qui eſt encore chère à tant de gens.

Avez-vous entendu parler de la nouvelle édition du *Teſtament du cardinal de Richelieu?* On croit m'avoir démontré que ce *Teſtament* eſt authentique, mais je me ſens de la pâte des héréſiarques; je n'ai jamais été plus ferme dans mon opinion, et vous entendrez bientôt parler de moi. Cela vous amuſera; je m'en rapporterai entièrement à votre jugement.

Je ne ſais pourquoi frère *Protagoras* ne m'écrit point; je n'en compte pas moins ſur ſon zèle fraternel. Hélas! ſi les philoſophes s'entendaient, ils deviendraient tout doucement les précepteurs du genre-humain.

LETTRE CLXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

12 de novembre.

Si vous avez été malade, mon cher Monſieur, je ſuis devenu aveugle depuis que les neiges

1764. *Jean-Jacques* qui a toujours crié qu'il fallait brûler l'*Evangile*, puisqu'on avait brûlé *Emile*. Où ſerait donc le mal? où ſerait l'inconvenance, ſi M. le duc de *Praslin*, convaincu de la vérité que le *Portatif* eſt de pluſieurs mains, diſait dans l'occaſion: il eſt de pluſieurs mains? en quoi cela pourrait-il le compromettre? J'ai ſu que les *Omer* ſe trémouſſaient beaucoup; cette famille n'eſt pas philoſophe. Le règne de la raiſon avance; mais plus elle fait de progrès, plus le fanatiſme s'arme contre elle. On ne laiſſe pas d'avoir quelque obligation à ceux qui combattent pour la bonne cauſe, mais il ne faut pas qu'ils ſoient martyrs. Le fanatiſme, qui a tant déſolé le monde, ne peut être adouci que par la tolérance, et la tolérance ne peut être amenée que par l'indifférence. Voilà ce qui fait que les Anglais ſont heureux, riches et triomphans, depuis environ quatre-vingts ans. J'en ſouhaite autant aux Velches.

Mes yeux en compote m'obligent à remettre mon voyage de Virtemberg et du Palatinat. Je crierai toujours ſur le *Portatif* comme un aveugle qui a perdu ſon bâton, pour peu que maître *Omer* inſtrumente.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

LETTRE

LETTRE CLXV.

1764.

AU MÊME.

Aux Délices, 5 de novembre.

VOICI, mon cher ange, un autre procès; jugez-moi avec M. le duc de *Praslin*, et jugez le cardinal de *Richelieu*. Ce petit procès peut amuser et faire diversion. Je crois que M. le maréchal de *Richelieu*, et madame la duchesse d'*Aiguillon*, tout opiniâtres qu'ils sont, m'accorderont liberté de conscience sur le *Testament* de leur grand oncle; et je me flatte que M. de *Foncemagne*, leur avocat, ne sera pas mécontent de la discrétion avec laquelle je plaide contre lui.

Dès que mes fluxions sur mes yeux me permettront d'entrevoir le jour, je reprendrai les roués en sous-œuvre; et, dès que vous m'aurez marqué quels rôles il faut donner à mademoiselle *Doligny* et *Luzy*, je leur enverrai les provisions de leurs charges.

Je vous supplie de remarquer que c'est une vérité certaine que le *Portatif* est de plusieurs mains; et ce n'est pas un petit avantage pour l'affermissement du règne de la raison, que plusieurs personnes, parmi lesquelles il y a même des prêtres, aient contribué à cet ouvrage. Des conseillers de Genève en ont vu de leurs yeux des preuves démonstratives, et doivent même l'avoir mandé à M. *Cromelin*; c'est une vérité dont personne ne doute ici. La sottise qu'on a faite à Genève n'a été qu'un sacrifice au parti de

1764. *Jean-Jacques* qui a toujours crié qu'il fallait brûler l'*Evangile*, puiſqu'on avait brûlé *Emile*. Où ſerait donc le mal? où ſerait l'inconvenance, ſi M. le duc de *Praslin*, convaincu de la vérité que le *Portatif* eſt de pluſieurs mains, diſait dans l'occaſion: il eſt de pluſieurs mains? en quoi cela pourrait-il le compromettre? J'ai ſu que les *Omer* ſe trémouſſaient beaucoup; cette famille n'eſt pas philoſophe. Le règne de la raiſon avance; mais plus elle fait de progrès, plus le fanatiſme s'arme contre elle. On ne laiſſe pas d'avoir quelque obligation à ceux qui combattent pour la bonne cauſe, mais il ne faut pas qu'ils ſoient martyrs. Le fanatiſme, qui a tant déſolé le monde, ne peut être adouci que par la tolérance, et la tolérance ne peut être amenée que par l'indifférence. Voilà ce qui fait que les Anglais ſont heureux, riches et triomphans, depuis environ quatre-vingts ans. J'en ſouhaite autant aux Velches.

Mes yeux en compote m'obligent à remettre mon voyage de Virtemberg et du Palatinat. Je crierai toujours ſur le *Portatif* comme un aveugle qui a perdu ſon bâton, pour peu que maître *Omer* inſtrumente.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

LETTRE

LETTRE CLXVI.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

7 de novembre.

MON cher frère, comptez que je ne me suis pas alarmé mal à propos sur ce *Portatif* qu'on m'imputait, et qu'il a été néceſſaire de prendre à la cour des précautions qui ont coûté beaucoup à ma philoſophie. Le mal vient de ce que les frères zélés m'ont nommé d'abord. Il faudrait que les ouvrages utiles n'appartinſſent à perſonne. On doute encore de l'auteur de l'*Imitation* de JÉSUS-CHRIST. Qu'importe l'auteur d'un livre, pourvu qu'il faſſe du bien aux bonnes ames? Je ſais, à n'en pouvoir douter, que le procureur général a ordre d'examiner le livre, et d'en pourſuivre la condamnation. C'eſt un nommé l'abbé d'*Eſtrées*, petit généalogiſte, et un peu fauſſaire de ſon métier, qui a donné l'ouvrage au procureur général. On trouve partout des monſtres.

Il a fallu toute la protection que j'ai à la cour, pour affaiblir ſeulement un peu l'opinion où était le roi que j'étais l'auteur de ce *Portatif*. Il ſera plus difficile d'arrêter la fureur des *Omer*. L'un d'eux a fait venir l'ouvrage, et j'ai vu des lettres de lui qui ne ſont pas d'un homme modéré. On ne pourra empêcher ces perſécuteurs de ſuivre leurs infames uſages dont on ſe moque depuis aſſez long-temps. Tout ridicules qu'ils ſont, ils ne laiſſeront pas de faire impreſſion, et même ſur l'eſprit du ſouverain qui, en voyant

1764. voyant l'ouvrage condamné, le trouvera encore plus condamnable.

Je vous ſupplie, mon cher frère, de continuer à réparer le mal. Si quelque choſe peut arrêter la fureur des barbares, c'eſt que le public ſoit inſtruit que le livre eſt un recueil de pièces de différens auteurs, dès long-temps publiées, et que je n'ai nulle part à cette édition. L'effet des premiers bruits ne ſe répare preſque jamais; il faut cent efforts pour détruire l'impreſſion d'un moment.

Admirons cependant la Providence qui a ſuſcité juſqu'à un prêtre, qui eſt le premier de ſon Egliſe, pour faire un des articles *Meſſie*; et le fameux *Midleton*, auteur de la *Vie* de *Cicéron*, pour un autre article. Frère *Protagoras* dit qu'il ne veut rien écrire; mais ſi tous les ſages en avaient dit autant, dans quel état ſerait le genre-humain? et dans quelle horrible ſuperſtition ne ſerions-nous pas plongés? La ſuperſtition eſt, immédiatement après la peſte, le plus horrible des fléaux qui puiſſent affliger le genre-humain. Il y a encore des ſorciers à ſix lieues de chez moi, ſur les frontières de la Franche-Comté, à Saint-Claude, pays où les citoyens ſont eſclaves. Et de qui eſclaves? de l'évêque et des moines. Il y a quelques années que deux jeunes gens furent accuſés d'être ſorciers; ils furent abſous, je ne ſais comment, par le juge. Leur père qui était dévot, et que ſon confeſſeur avait perſuadé du prétendu crime de ſes enfans, mit le feu dans la grange auprès de laquelle ils couchaient, et les brûla tous deux, pour réparer auprès de DIEU l'injuſtice du juge qui les

avait abſous. Cela s'eſt paſſé dans un gros bourg appelé Longchaumois, et cela ſe paſſerait dans Paris, s'il n'y avait eu des *Deſcartes*, des *Gaſſendi*, des *Bayle*, etc. etc. 1764.

On a donc plus d'obligation aux philoſophes qu'on ne penſe; eux ſeuls ont changé les bêtes en hommes. Le *Julien* du marquis d'*Argens* réuſſit beaucoup chez tous les ſavans de l'Europe; mais il n'eſt pas connu à Paris; on y craint trop pour l'erreur qui eſt encore chère à tant de gens.

Avez-vous entendu parler de la nouvelle édition du *Teſtament du cardinal de Richelieu?* On croit m'avoir démontré que ce *Teſtament* eſt authentique, mais je me ſens de la pâte des héréſiarques; je n'ai jamais été plus fermé dans mon opinion, et vous entendrez bientôt parler de moi. Cela vous amuſera; je m'en rapporterai entièrement à votre jugement.

Je ne ſais pourquoi frère *Protagoras* ne m'écrit point; je n'en compte pas moins ſur ſon zèle fraternel. Hélas! ſi les philoſophes s'entendaient, ils deviendraient tout doucement les précepteurs du genre-humain.

LETTRE CLXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

12 de novembre.

Si vous avez été malade, mon cher Monſieur, je ſuis devenu aveugle depuis que les neiges

1764. ont couvert nos montagnes; c'est ce qui m'arrive tous les ans, et bientôt je perdrai entièrement la vue. Il aurait été bien à souhaiter, en effet, que les trois cents petits pâtés, dont vous m'avez parlé tant de fois, eussent été mangés à Bordeaux; mais un gourmand, qui arrive de cette ville, m'assure qu'il n'a pu en trouver chez aucun pâtissier, et c'est de quoi on m'avait déjà assuré plus d'une fois. M. le maréchal de *Richelieu*, qui aime les petits pâtés plus que personne, en aurait fait servir à sa table; il faut assurément qu'il soit arrivé malheur à votre four, et qu'il n'ait pas été assez chaud. Je ne sais pas pourquoi vous m'attribuez une pièce de *Grécourt*, qui n'est que grivoise, et dont vous citez ce vers:

L'amour me dresse son pupître.

Vous devez bien sentir que la belle chose dont il est question ne ressemble point du tout à un pupitre. Ce n'est pas là le ton de la bonne compagnie. Tous les habitans de notre petit hermitage vous font, Monsieur, les complimens les plus sincères, ainsi qu'à monsieur votre frère. Vous savez avec quelle tendresse inaltérable je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CLXVIII. 1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14. de novembre.

Mon gendre et moi, nous sommes aux pieds des anges; et, avant que j'aye fermé ma lettre, je compte bien que M. *Dupuits* aura écrit celle de remercîmens qu'il vous doit, après quoi il fera de point en point tout ce que vous avez sa bonté de lui conseiller.

Je ne suis pas aussi heureux que lui dans sa petite guerre avec M. le maréchal de *Richelieu*, puisque je lui ai déjà envoyé les choses que vous voulez que je supprime. Il me permet, depuis quarante ans, de disputer contre lui, et je ne me souviens pas d'avoir jamais été de son avis; mais, heureusement, il m'a donné toujours liberté de conscience.

Je conçois bien, mon cher ange, qu'on oublie aisément les anciennes petites brochures écrites à propos du *Testament:* il y était question du capucin *Joseph*, et de sa prétendue lettre à *Louis XIII.* Je répondis, en 1750, ce que je dis aujourd'hui avoir répondu en 1750, parce que je l'ai trouvé dans mes manuscrits reliés, écrit de la main du clerc que j'avais en ce temps-là. Comment avez-vous pu imaginer que j'eusse voulu antidater cette réponse? quel bien cette antidate aurait elle pu faire à ma cause? Croyez que je dis aussi vrai sur cette petite brochure que sur le *Portatif* Croyez que M. *Abauzit*, auteur de l'article *Apocalypse* et d'une partie de

——*Christianisme*, est non-seulement un des plus
1764 savans hommes de l'Europe, mais à mon gré le mieux savant.

Croyez que M. *Polier*, premier pasteur de l'Eglise de Lausanne, auteur de *Messie*, entend très-bien sa matière, et ne ressemble en rien à vos évéques qui n'en savent pas un mot.

Croyez que *Midleton*, ce même *Midleton* qui a fait cette belle *Vie* de *Cicéron*, a fait un excellent ouvrage sur les miracles, qu'il nie tous, excepté ceux de NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. C'est de cet illustre *Midleton* qu'on a traduit le conte du miracle de *Gervais* et de *Protais*, et celui du savetier de la ville d'Hippone. Remerciez DIEU de ce qu'il s'est trouvé à la fois tant de savans personnages, qui tous ont contribué à démolir le trône de l'erreur, et à rendre les hommes plus raisonnables et plus gens de bien.

Enfin, mon cher ange, soiez bien convaincu que je suis trop idolâtre et trop enthousiaste de la vérité, pour l'altérer le moins du monde.

A l'égard du *Testament relié en maroquin rouge*, la faute en est faite. Cette petite et innocente plaisanterie pourrait-elle blesser M. de *Foncemagne*, sur-tout quand ce n'est pas une *viande sans sauce*, et quand j'assaisonne la raillerie d'un correctif et d'un éloge? J'ai envoyé l'ouvrage à M. de *Foncemagne*, l'estimant trop pour croire qu'il en fût offensé.

Enfin, pourquoi voudriez-vous que je supprimasse le trait de l'hostie, et du marquis *Dupuis*, duc de la *Vieuville*, quand cette aventure est rapportée, mot pour mot, dans mon Essai

fur l'hiftoire générale, tome V, page 29, édition de 1761? Supprimer un tel article dans ma réponfe, après l'avoir imprimé dans mon Hiftoire, et après l'avoir envoyé à M. le maréchal de *Richelieu* lui-même; ôter d'une édition ce qui eft dans une autre, ce ferait me décréditer fans aucune raifon. 1764.

Vous voyez donc bien, mon cher ange, que la vérité et la convenance exigent que l'ouvrage paraiffe dans Paris, dans le même état où je foupçonne que le roi l'a déjà vu; fans quoi je paraîtrais défavouer les faits fur lefquels je me fuis fondé.

Pardonnez, je vous prie, à mes petites remontrances. L'hiftoire deviendrait un beau recueil de menfonges, fi l'on n'ofait rapporter ce qu'ont fait les rois et les miniftres, il y a cent cinquante années, de peur de bleffer la delicateffe de leurs arrière-coufins. Je vous fupplie donc inftamment de vouloir bien agréer la bonté de M. *Marin*, qui veut bien faire imprimer ma réponfe à M. de *Poncemagne*, avec les dernières additions que j'ai envoyées nouvellement.

Au refte, il réfultera de toute cette difpute, ou que le *Teftament du Cardinal de Richelieu* n'eft point de lui, ou que, s'il en eft, il a fait là un bien déteftable ouvrage. Je fais, à n'en pouvoir douter, que le roi a lu deux fois ce *Teftament*, il y a environ vingt ans, et je crois qu'il eft bien important pour le royaume que le roi perde l'opinion où il peut avoir été que cet ouvrage doit être la règle de la conduite d'un prince.

Quand on m'a mandé, que vous aviez bien

1764. voulu corriger quelques paſſages, j'avais cru que c'était la faute qu'on a faite d'oublier les *jeunes magiſtrats*, et de dire que les *avocats* inſtruiſent les *magiſtrats* en oubliant *jeunes*. Que cette expreſſion, la *France eſt le ſeul pays ſouillé de cet opprobre*, vous avait paru trop forte, et que c'était-là qu'il fallait ménager les termes. Je me ſoumets à vos lumières et à vos bontés; et en même temps je vous demande grâce pour l'hoſtie de la *Vieuville*, pour le maroquin rouge de l'abbé de *Rothelin*, et pour l'hiſtoire du capucin *Joſeph*. Je vous ſupplie de vouloir bien faciliter et approuver la bienveillance de M. *Marin*, à qui je renouvelle mes inſtances de laiſſer imprimer l'ouvrage tel que je l'ai envoyé en dernier lieu à vous et à lui.

LETTRE CLXIX.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Aux Délices, 17 de novembre.

Je ne fais ſi vous ſavez, mon cher *Gros-Chat*, que je deviens aveugle; vous me direz que je ſuis très-clair-voyant ſur le mérite des *Pompignans*; je vous aſſure que je ne le ſuis pas moins ſur les devoirs de l'amitié. Je vous écrirais plus ſouvent, ſi j'avais du temps et des yeux; mais tout cela me manque: vous ſavez de plus que j'ai l'honneur d'avoir ſoixante et dix ans; et qu'étant né très-faible, je n'acquiers pas de la force avec l'âge. On meurt en détail, ma chère amie; puiſſiez-vous jouir d'une meil-

leure

leure ſanté que la mienne! Je n'ai pas la consolation d'eſpérer de vous revoir; nous ſommes l'un et l'autre dans des hémiſphères différens. J'ai un ami dans ce pays-ci, qui va ſouvent en Amérique, mais qui en revient comme de Verſailles à Paris. Il n'en eſt pas de même d'un *Gros-Chat* dont la gouttière eſt en Champagne, et d'un aveugle poſté dans les Alpes. Il faut ſe dire adieu, ma chère amie; cela eſt douloureux. Je ſens que je paſſerais avec vous des momens bien agréables; mais nous ſommes cloués, par la deſtinée, chacun chez nous; et, malheureuſement pour nous, nos ſolitudes ne ſont pas bien fécondes en nouvelles. Tout ce que j'eſpère faire, c'eſt de vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Quand cela eſt dit, je vous le redis encore; c'eſt comme l'*Ave-Maria* qu'on répète, on dit qu'il ennuie la ſainte Vierge, et j'ai peur d'ennuyer *Gros-Chat* par de pareilles répétitions. Que n'êtes-vous la nièce de *Corneille!* je vous aurais remariée, et vous feriez groſſe actuellement, et nous vivrions enſemble le plus gaiement du monde.

1764.

Adieu, mon cher *Gros-Chat*; vivons tant que nous pourrons: mais la vie n'eſt que de l'ennui ou de la crême fouettée.

LETTRE CLXX.

1764.

A M. PIERRE ROUSSEAU,

Auteur du Journal encyclopédique.

Aux Delices, près de Genève 19 de novembre.

IL eſt vrai, Monſieur, comme vous le dites dans votre lettre du 4 du courant, qu'on débite toujours quelque choſe ſous mon nom, comme on donne quelquefois du vin du cru pour des vins étrangers. Ceux qui font ce négoce ſe trompent encore plus qu'ils ne trompent le public; mon vin a toujours été fort médiocre, et ceux qui débitent le leur ſous mon nom ne feront pas fortune.

J'apprends que pour ſurcroît on vient d'imprimer en Hollande mes Lettres ſecrètes; je crois qu'en effet ce recueil ſera très-ſecret, et que le public n'en ſaura rien du tout. Il me ſemble que c'eſt à la fois offenſer ce public et violer tous les droits de la ſociété, que de publier les lettres d'un homme avant ſa mort, ſans ſon conſentement; mais lui imputer des lettres qu'il n'a point écrites, c'eſt le métier d'un fauſſaire. Ce recueil n'eſt point parvenu dans ma retraite; on m'aſſure qu'il eſt fort mauvais, et j'en ſuis très-bien aiſe.

Je préſume, au reſte, que, dans ces lettres familières qu'on débite ſous mon nom, il n'y en aura aucune qui commence comme celles de *Cicéron: Si vous vous portez bien, j'en ſuis bien aiſe; pour moi je me porte bien.* Ce

ferait-là trop clairement un mensonge imprimé. 1764.

Je conçois qu'on imprime les lettres d'*Henri IV*, du cardinal d'*Offat*, de madame de *Sévigné*; *Racine* le fils a même donné au public quelques lettres de son illustre père, dont on pardonne l'inutilité en faveur de son grand nom; mais il n'est permis d'imprimer les lettres des hommes obscurs, que quand elles sont aussi plaisantes que celles que vous connaissez sous le titre de *Litteræ virorum obscurorum*.

Ne voilà-t-il pas un beau présent à faire au public, que de lui présenter de prétendues lettres très-inutiles et très-insipides, écrites par un homme retiré du monde à des gens que le monde ne connaît pas du tout! Il faut être aussi malavisé pour imprimer de telles fadaises, que frivole pour les lire; aussi toutes ces paperasses tombent-elles au bout de quinze jours dans un éternel oubli; et presque toutes les brochures de nos jours ressemblent à cette foule innombrable de moucherons qui meurent après avoir bourdonné un jour ou deux, pour faire place à d'autres qui ont la même destinée.

La plupart de nos occupations ne valent guère mieux: et ce n'était pas un sot que celui qui dit le premier que tout était vanité, excepté la jouissance paisible de soi-même.

La substance de tout ce que je vous dis, Monsieur, mériterait une place dans votre journal, si elle était ornée par votre plume.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXI.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de novembre.

Vous êtes les anges des *Corneille*, comme vous êtes les miens; ainſi je compte que madame *Dupuits* n'eſt pas trop téméraire en ſuppliant M. d'*Argental* de vouloir bien faire rendre le paquet ci-joint à M. *Corneille*. Le marquis eſt arrivé, et il a bien promis d'envoyer les feuilles qu'on demande; et je ne doute pas que le prince et le marquis n'ordonnent à leurs principaux officiers de faire les recherches néceſſaires dans leur chancellerie; moyennant quoi, l'héritier du nom de *Corneille* peut ſe flatter de recevoir, dans quelques mois, un paquet ſcellé du grand ſceau.

Mes anges m'avaient tenu le cas ſecret ſur les lettres ſecrètes; je ne les ai point lues. C'eſt un nommé *Robinet*, qui eſt allé exprès à Amſterdam. Je ne crois pas que ſon entrepriſe lui paye ſon voyage. Il prétend auſſi faire imprimer ma correſpondance avec le roi de Pruſſe; en ce cas, il publiera de bien mauvais vers. Vous croyez bien que j'entends les miens, car ceux d'un roi ſont toujours bons.

Il me paraît que je reſſemble aſſez à un homme dont le bien eſt à l'encan. On vend tous mes effets, comme ſi j'étais décédé inſolvable; et on fourre dans l'inventaire bien des choſes qui ne m'appartiennent pas: mais, comme je ſuis mort, ce n'eſt pas la peine de me plaindre.

Dieu béniſſe les vivans, et qu'il accorde à mes anges la vie ſempiternelle, le plus tard qu'il pourra ! 1764.

LETTRE CLXXII.

A M. DAMILAVILLE.

23 de novembre.

Les hommes feraient trop heureux, mon cher frère, s'ils n'avaient à combattre que des erreurs ſemblables à celle qui impute au cardinal de *Richelieu* un très-ennuyeux et très-déteſtable *Teſtament.* Je ne crois pas qu'on ait jamais débité une morale plus pernicieuſe, ni propoſé de plus extravagans ſyſtêmes.

M. *Marin* s'eſt chargé de faire imprimer, avec permiſſion, ma réponſe à M. de *Foncemagne*, réponſe que je crois polie et honnête. Si quelque conſidération particulière, dont je ne puis avoir connaiſſance, l'empêchait de faire ſur cela ce qu'il m'a promis, je vous ſerais, en ce cas, très-obligé de donner à *Merlin* l'exemplaire corrigé que je vous fais tenir; et je crois que M. *Marin* y donnerait volontiers ſon aveu. On ne pourrait lui reprocher d'être éditeur; il n'aurait fait que ce que ſa place exige de lui. Il me ſemble néceſſaire que l'ouvrage paraiſſe; je ſuis dans le cas d'une défenſe légitime; il ne ferait pas bien à moi d'abandonner, ſur la fin de ma vie, une opinion que j'ai ſoutenue pendant trente années. Je vous jure que je me rétracterais publiquement, ſi on me donnait de

1764. dre au public qui n'a jamais plaint perſonne, et qui ne ſonge qu'à s'amuſer de tout.

Il faut qu'un homme de lettres ſe prépare à paſſer ſa vie entre la calomnie et les ſifflets. Si vous vous plaignez à votre ami d'un libelle fait contre vous, il vous demande vîte où on le vend; ſi vous êtes affligé qu'on vous impute un mauvais ouvrage, il ne vous répond pas, et il court à l'opéra comique; ſi vous lui dites qu'on n'a pas rendu juſtice à vos derniers vers, il vous rit au nez: ainſi le mieux eſt toujours de rire auſſi.

Je ne ſais ſi votre *Ducheſne* s'appelle *André* ou *Gui*; mais, ſoit *Gui* ſoit *André*, il a impitoyablement maſſacré mes tragédies; il les a imprimées comme je les ai faites, avec des fautes innombrables de ſa part, comme moi de la mienne. De toutes les républiques, celle des lettres eſt ſans contredit la plus ridicule.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de novembre.

A l'un de mes anges, ou aux deux enſemble.

LES lettres ſe croiſent, et le fil s'embrouille. La lettre du 21 de novembre m'apprend, ou qu'on n'avait pas encore reçu les lettres patentes de meſdemoiſelles *Doligny* et *Luzy*, ou qu'elles ont été perdues avec un paquet adreſſé,

autant qu'on peut s'en ſouvenir, à M. de *Courteille*. Tous mes paquets ont été envoyés depuis un mois à cette adreſſe, excepté un ou deux à l'abbé *Arnaud* ou à *Marin*. Il ſerait triſte qu'il y eût un paquet d'égaré. Dans ce doute, voici de nouvelles patentes. 1764.

Je vous avais mandé que M. de *Richelieu* m'avait donné toute liberté ſur la diſtribution de ces bénéfices : ſi M. de *Richelieu* change d'avis, je n'en changerai point; je crois ſon goût pour mademoiſelle d'*Epinai* paſſé, et j'imagine que ſa fureur de vous contrecarrer ſur les affaires du tripot eſt auſſi fort diminuée.

Je vous ſupplie, mes divins anges, d'aſſurer M. *Marin* de ma très-vive reconnaiſſance. Je voudrais bien pouvoir la lui marquer, et vous me feriez grand plaiſir de me dire comment je pourrai m'y prendre.

Il eſt très-vrai que j'avais fait une balourdiſe énorme, en ajoutant à la réponſe faite à M. de *Foncemagne* en 1750, les noms du cardinal *Alberoni* et du maréchal de *Belliſle*; je fis cette ſottiſe en corrigeant l'épreuve à la hâte. On eſt bien heureux d'avoir des anges gardiens qui réparent ſi bien de pareilles fautes. Mais je jure encore, par les ailes de mes anges, que j'ai retrouvé, parmi mes paperaſſes, cette lettre de 1750, écrite de la main du clerc qui griffonnait alors mes penſées; je ne trompe jamais mes anges.

On m'a mandé qu'un honnête homme, qui a approfondi la matière du *Teſtament*, et qui ne laiſſe rien échapper, a porté une ſentence d'arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi. On

1764 bonnes raiſons; mais il me ſemble qu'on en eſt bien loin.

Montrez, je vous en prie, cette double copie à votre ami M. de *Beaumont*. Je crois que l'article qui regarde les avocats ne lui déplaira pas; je voudrais, d'ailleurs, avoir ſon avis ſur le fond du procès. Je vous avoue que je ferais tenté de propoſer à M. de *Foncemagne* de prendre une demi-douzaine d'avocats pour arbitres. Il me paraît qu'on ne peut former que deux opinions ſur cette affaire; l'une, que le *Teſtament*, attribué au cardinal, n'eſt point de lui; l'autre, que s'il en eſt, il a fait un ouvrage impertinent. Il y a plus d'un livre reſpecté dont on pourrait en dire autant.

Tâchez, mon cher frère, d'animer frère *Protagoras*; c'eſt l'homme du monde qui peut rendre les plus grands ſervices à la cauſe de la vérité. Les mathématiques ſont fort belles; mais, hors une vingtaine de théoremes utiles pour la mécanique et pour l'aſtronomie, tout le reſte n'eſt qu'une curioſité fatigante. Plût à Dieu que notre *Archimède* pût trouver un point fixe pour y pendre le fanatiſme.

LETTRE CLXXIII.

A M. MARIN.

24 de novembre.

Si jamais, Monſieur, quelque homme de lettres vient vous dire que ſon métier n'eſt pas le plus ridicule, le plus dangereux, le plus miſé-

rable des métiers, ayez la bonté de m'envoyer ce pauvre homme. Il y a tantôt cinquante ans que je puis rendre bon témoignage de ce que vaut la profeſſion. Un de ſes revenant-bons eſt que chaque année on m'a imputé quelque ouvrage ou bien impertinent ou bien ſcandaleux. Je ſuis dans le cas du célèbre M. *Arnoud*, et de l'illuſtre M. *le Lièvre*, deux braves apothicaires, dont on contrefait tous les jours les ſachets et le baume de vie. On débite continuellement, ſous mon nom, de plus mauvaiſes drogues. On a fabriqué une Hiſtoire de la guerre de 1741, avec mon nom à la tête. Je ne ſais quel fripier prétend avoir trouvé mon porte-feuille; il a donné hardiment un recueil de vers tirés du *Mercure*, et cela eſt intitulé: *Mon porte-feuille retrouvé*. 1764.

M. *Robinet*, que je n'ai pas l'honneur de connaître, a fait imprimer mes lettres ſecrètes qui, ſi elles ſont ſecrètes, ne devaient pas être publiques; et M. *Robinet* ne fera pas aſſurément fortune avec mes prétendus ſecrets.

En voici un autre qui donne mes Oeuvres philoſophiques; et ces Oeuvres ſont d'abominables rogatons imputés autrefois à la *Métrie*, et indignes même de lui.

Quel remède à tout cela, s'il vous plait? je n'y vois que celui de la patience; autrefois je m'en fâchais, j'ai pris le parti d'en rire. Je ne puis imiter les charlatans qui avertiſſent le public de ſe donner de garde de ceux qui contrefont leur élixir. Il faut ſubir cette deſtinée attachée à la littérature. Il eſt très inutile de ſe plain-

1764. Il faudra, je crois, se réduire aux plaisirs simples de la société. Genève n'en fournit guère; nous les trouverons dans nous-mêmes. Vous serez contens de M. *Dupuits* et de sa petite femme. Il a très-bien fait de l'épouser. S'il avait eu le malheur de n'être pas réformé, il était ruiné sans ressource; ses tuteurs avaient bouleversé toute sa petite fortune.

Si vous comptez aller en Languedoc, vous abrégerez beaucoup votre chemin en passant par Lyon, et nous irons au-devant de madame de *Florian*. J'espère que je serai en état de la mieux recevoir qu'à son premier voyage. Mes affaires ont été un peu dérangées depuis quelque temps; mais je me flatte qu'elles seront incessamment rétablies avec des avantages nouveaux.

Je vois avec grand plaisir que vous avez embelli Ornoy. Je répète toujours qu'on n'est véritablement bien que chez soi; et que, quand on sait se préserver un peu du poison mortel de l'ennui, on se trouve bien plus à son aise dans son château, que dans le tumulte de Paris et dans le misérable usage de passer une partie de son temps dans les rues, de sortir pour ne rien faire, et de parler pour ne rien dire. Cette vie doit être insupportable pour quiconque à quarante ans passés.

Tout Ferney fait mille tendres complimens à tout Ornoy. Autrefois les seigneurs châtelains de Picardie n'allaient guère voir les seigneurs châtelains du pays des Allobroges; mais à-présent que la société est perfectionnée, on peut sans risque faire de ces longs voyages. Vous serez attendus avec impatience, et reçus avec transport.

autant qu'on peut s'en fouvenir, à M. de *Courteille*. Tous mes paquets ont été envoyés depuis un mois à cette adreffe, excepté un ou deux à l'abbé *Arnaud* ou à *Marin*. Il ferait trifte qu'il y eût un paquet d'égaré. Dans ce doute, voici de nouvelles patentes. 1764.

Je vous avais mandé que M. de *Richelieu* m'avait donné toute liberté fur la diftribution de ces bénéfices : fi M. de *Richelieu* change d'avis, je n'en changerai point; je crois fon goût pour mademoifelle d'*Epinai* paffé, et j'imagine que fa fureur de vous contrecarrer fur les affaires du tripot eft auffi fort diminuée.

Je vous fupplie, mes divins anges, d'affurer M. *Marin* de ma très-vive reconnaiffance. Je voudrais bien pouvoir la lui marquer, et vous me feriez grand plaifir de me dire comment je pourrai m'y prendre.

Il eft très-vrai que j'avais fait une balourdife énorme, en ajoutant à la réponfe faite à M. de *Foncemagne* en 1750, les noms du cardinal *Alberoni* et du maréchal de *Bellisle*; je fis cette fottife en corrigeant l'épreuve à la hâte. On eft bien heureux d'avoir des anges gardiens qui réparent fi bien de pareilles fautes. Mais je jure encore, par les ailes de mes anges, que j'ai retrouvé, parmi mes paperaffes, cette lettre de 1750, écrite de la main du clerc qui griffonnait alors mes penfées; je ne trompe jamais mes anges.

On m'a mandé qu'un honnête homme, qui a approfondi la matière du *Teftament*, et qui ne laiffe rien échapper, a porté une fentence d'arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi. On

1764 la dit ſage, polie, inſtructive et très-bien motivée.

Il paraît tous les mois, ſous mon nom, en Angleterre ou en Hollande, quelques livres édifians. Ce n'eſt pas ma faute; je ne dois m'en prendre qu'à ma réputation de bon chrétien, et mettre tout aux pieds du crucifix.

J'ai bien peur que maître *Omer* ne veuille me procurer la couronne du martyre. Ces *Omer* ſont très-capables de joindre au *Portatif* la tragédie ſainte de Saül et David, que le ſcélérat *Beſogne*, libraire de Rouen, a imprimée ſous mon nom; *meſſieurs* pourraient bien me décréter, et, quoique je ne faſſe cas que des décrets éternels de la Providence, cette aventure ſerait auſſi embarraſſante que déſagréable. Je connais toute la mauvaiſe volonté des *Omer*; je n'ai jamais été content d'aucun *Fleuri*, pas même du cardinal, pas même du confeſſeur du roi, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*; je ne conçois pas comment il a pu faire de ſi excellens diſcours et une hiſtoire ſi puérile.

Au reſte, je ne me porte pas aſſez bien pour me fâcher, et mes yeux ſont dans un trop triſte état pour que je revoye les roués. Je me ſers d'une drogue qui me rendra ou qui m'ôtera la vue tout-à-fait; je n'aime pas les partis mitoyens.

Mes chers anges, conſervez-moi vos céleſtes bontés. Toute ma famille ſe proſterne à l'ombre de vos ailes.

On nous parle auſſi d'une petite aſſignation de notre curé. La robe de tous côtés me perſécute; mais je ne m'épouvante de rien. Je

trouve que plus on eſt vieux, plus on doit être hardi. Je ſuis du ſentiment du vieux *Renaud* qui diſait qu'il n'appartenait qu'aux gens de quatre-vingts ans de conſpirer. 1764.

LETTRE CLXXV.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

29 de novembre.

VRAIMENT, vous ſerez très-bien reçu, Monſieur, vous et les vôtres, dans le petit château de Ferney; et je vous réponds que, ſi j'étais jeune, je viendrais prendre madame de *Florian* à Ornoy, pour la conduire chez nous; mais je ne lui conſeille pas d'aller en litière. Le chemin de Lyon à Genève eſt actuellement un des plus beaux du royaume; et il faut toujours choiſir les routes les plus fréquentées et les plus longues, parce qu'on y trouve toujours plus de reſſources et plus de ſecours dans les accidens.

Nous ne nous flattons pas de vous donner la comédie; il eſt trop difficile de trouver des acteurs.

Pour moi, j'ai fait comme *Sarrazin*; j'ai demandé mon congé dès que j'ai eu ſoixante et dix ans.

Si mes fluxions ſur les yeux continuent, je deviendrai bientôt aveugle, et je ne pourrai jouer que le rôle de *Tyréſie*. Nous avons un jéſuite qui peut fort bien jouer le rôle de grand-prêtre dans l'occaſion; mais cela compoſerait, ce me ſemble, une troupe aſſez lugubre.

Il faudra, je crois, se réduire aux plaisirs
1764. simples de la société. Genève n'en fournit guère; nous les trouverons dans nous-mêmes. Vous serez contens de M. *Dupuits* et de sa petite femme. Il a très-bien fait de l'épouser. S'il avait eu le malheur de n'être pas réformé, il était ruiné sans ressource; ses tuteurs avaient bouleversé toute sa petite fortune.

Si vous comptez aller en Languedoc, vous abrégerez beaucoup votre chemin en passant par Lyon, et nous irons au-devant de madame de *Florian*. J'espère que je serai en état de la mieux recevoir qu'à son premier voyage. Mes affaires ont été un peu dérangées depuis quelque temps; mais je me flatte qu'elles seront incessamment rétablies avec des avantages nouveaux.

Je vois avec grand plaisir que vous avez embelli Ornoy. Je répète toujours qu'on n'est véritablement bien que chez soi; et que, quand on sait se préserver un peu du poison mortel de l'ennui, on se trouve bien plus à son aise dans son château, que dans le tumulte de Paris et dans le misérable usage de passer une partie de son temps dans les rues, de sortir pour ne rien faire, et de parler pour ne rien dire. Cette vie doit être insupportable pour quiconque à quarante ans passés.

Tout Ferney fait mille tendres complimens à tout Ornoy. Autrefois les seigneurs châtelains de Picardie n'allaient guère voir les seigneurs châtelains du pays des Allobroges; mais à présent que la société est perfectionnée, on peut sans risque faire de ces longs voyages. Vous serez attendus avec impatience, et reçus avec transport.

LETTRE CLXXVI.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

Je commencerai par dire que celui de mes anges qui m'a béatifié de ses réflexions sur *Octave* a la plus grande raison du monde ; et que, si le génie du jeune homme égale la sagesse de ces conseils, l'ouvrage ne sera pas indigne du public, tout dégoûté et tout difficile qu'il est.

Je suis, comme vous savez, le serviteur de monsieur *Chabanon*; je m'intéresse à ses succès ; il doit savoir avec quel plaisir je recevrai sa Virginie. J'ai reçu *le Tuteur dupé* de M. de *Lestandoux*; je l'en remercierai incessamment. Je prends la liberté de mettre dans ce paquet une lettre pour *le Kain :* voilà pour tout ce qui regarde le tripot.

Comme mes anges daignent s'intéresser à la nièce de *Corneille*, il est juste que je leur dise que notre enfant en a fait un autre gros comme mon poing, que nous avons mis dans une boite à tabac doublée de coton, et qui n'a pas vécu trois heures. L'enfant-mère se porte bien, et toute la famille est aux pieds et aux ailes de mes anges.

Venons à présent aux tracasseries de Genève.

Le secrétaire d'Etat est venu me remercier de la part du conseil, de la manière impartiale et du zèle désintéressé avec lequel je me suis conduit. J'ai eu le bonheur jusqu'à présent d'avoir obtenu quelque confiance des deux partis,

1764 bonnes raiſons; mais il me ſemble qu'on en eſt bien loin.

Montrez, je vous en prie, cette double copie à votre ami M. de *Beaumont*. Je crois que l'article qui regarde les avocats ne lui déplaira pas; je voudrais, d'ailleurs, avoir ſon avis ſur le fond du procès. Je vous avoue que je ſerais tenté de propoſer à M. de *Foncemagne* de prendre une demi-douzaine d'avocats pour arbitres. Il me parait qu'on ne peut former que deux opinions ſur cette affaire; l'une, que le *Teſtament*, attribué au cardinal, n'eſt point de lui; l'autre, que s'il en eſt, il a fait un ouvrage impertinent. Il y a plus d'un livre reſpecté dont on pourrait en dire autant.

Tâchez, mon cher frère, d'animer frère *Protagoras*; c'eſt l'homme du monde qui peut rendre les plus grands ſervices à la cauſe de la vérité. Les mathématiques ſont fort belles; mais, hors une vingtaine de théoremes utiles pour la mécanique et pour l'aſtronomie, tout le reſte n'eſt qu'une curioſité fatigante. Plût à Dieu que notre *Archimède* pût trouver un point fixe pour y pendre le fanatiſme.

LETTRE CLXXIII.

A M. MARIN.

24 de novembre.

Si jamais, Monſieur, quelque homme de lettres vient vous dire que ſon métier n'eſt pas le plus ridicule, le plus dangereux, le plus miſé-

rable des métiers, ayez la bonté de m'envoyer ce pauvre homme. Il y a tantôt cinquante ans que je puis rendre bon témoignage de ce que vaut la profeffion. Un de fes revenant-bons eft que chaque année on m'a imputé quelque ouvrage ou bien impertinent ou bien fcandaleux. Je fuis dans le cas du célèbre M. *Arnoud*, et de l'illuftre M. *le Lièvre*, deux braves apothicaires, dont on contrefait tous les jours les fachets et le baume de vie. On débite continuellement, fous mon nom, de plus mauvaifes drogues. On a fabriqué une Hiftoire de la guerre de 1741, avec mon nom à la tête. Je ne fais quel fripier prétend avoir trouvé mon porte-feuille; il a donné hardiment un recueil de vers tirés du *Mercure*, et cela eft intitulé: *Mon porte-feuille retrouvé*. 1764.

M. *Robinet*, que je n'ai pas l'honneur de connaître, a fait imprimer mes lettres fecrètes qui, fi elles font fecrètes, ne devaient pas être publiques; et M. *Robinet* ne fera pas affurément fortune avec mes prétendus fecrets.

En voici un autre qui donne mes Oeuvres philofophiques; et ces Oeuvres font d'abominables rogatons imputés autrefois à la *Métrie*, et indignes même de lui.

Quel remède à tout cela, s'il vous plait? je n'y vois que celui de la patience; autrefois je m'en fâchais, j'ai pris le parti d'en rire. Je ne puis imiter les charlatans qui avertiffent le public de fe donner de garde de ceux qui contrefont leur élixir. Il faut fubir cette deftinée attachée à la littérature. Il eft très inutile de fe plain-

1764. dre au public qui n'a jamais plaint perſonne; et qui ne ſonge qu'à s'amuſer de tout.

Il faut qu'un homme de lettres ſe prépare à paſſer ſa vie entre la calomnie et les ſifflets. Si vous vous plaignez à votre ami d'un libelle fait contre vous, il vous demande vîte où on le vend; ſi vous êtes affligé qu'on vous impute un mauvais ouvrage, il ne vous répond pas, et il court à l'opéra comique; ſi vous lui dites qu'on n'a pas rendu juſtice à vos derniers vers, il vous rit au nez : ainſi le mieux eſt toujours de rire auſſi.

Je ne ſais ſi votre *Ducheſne* s'appelle *André* ou *Gui*; mais, ſoit *Gui* ſoit *André*, il a impitoyablement maſſacré mes tragédies; il les a imprimées comme je les ai faites, avec des fautes innombrables de ſa part, comme moi de la mienne. De toutes les républiques, celle des lettres eſt ſans contredit la plus ridicule.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de novembre.

A l'un de mes anges, ou aux deux enſemble.

Les lettres ſe croiſent, et le fil s'embrouille. La lettre du 21 de novembre m'apprend, ou qu'on n'avait pas encore reçu les lettres patentes de meſdemoiſelles *Doligny* et *Luzy*, ou qu'elles ont été perdues avec un paquet adreſſé,

autant qu'on peut s'en fouvenir, à M. de *Courteille*. Tous mes paquets ont été envoyés depuis un mois à cette adreffe, excepté un ou deux à l'abbé *Arnaud* ou à *Marin*. Il ferait trifte qu'il y eût un paquet d'égaré. Dans ce doute, voici de nouvelles patentes. 1764.

Je vous avais mandé que M. de *Richelieu* m'avait donné toute liberté fur la diftribution de ces bénéfices : fi M. de *Richelieu* change d'avis, je n'en changerai point ; je crois fon goût pour mademoifelle d'*Epinai* paffé, et j'imagine que fa fureur de vous contrecarrer fur les affaires du tripot eft auffi fort diminuée.

Je vous fupplie, mes divins anges, d'affurer M. *Marin* de ma très-vive reconnaiffance. Je voudrais bien pouvoir la lui marquer, et vous me feriez grand plaifir de me dire comment je pourrai m'y prendre.

Il eft très-vrai que j'avais fait une balourdife énorme, en ajoutant à la réponfe faite à M. de *Foncemagne* en 1750, les noms du cardinal *Alberoni* et du maréchal de *Bellisle* ; je fis cette fottife en corrigeant l'épreuve à la hâte. On eft bien heureux d'avoir des anges gardiens qui réparent fi bien de pareilles fautes. Mais je jure encore, par les ailes de mes anges, que j'ai retrouvé, parmi mes paperaffes, cette lettre de 1750, écrite de la main du clerc qui griffonnait alors mes penfées ; je ne trompe jamais mes anges.

On m'a mandé qu'un honnête homme, qui a approfondi la matière du *Teftament*, et qui ne laiffe rien échapper, a porté une fentence d'arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi. On

1764 la dit ſage, polie, inſtructive et très-bien motivée.

Il paraît tous les mois, ſous mon nom, en Angleterre ou en Hollande, quelques livres édifians. Ce n'eſt pas ma faute; je ne dois m'en prendre qu'à ma réputation de bon chrétien, et mettre tout aux pieds du crucifix.

J'ai bien peur que maître *Omer* ne veuille me procurer la couronne du martyre. Ces *Omer* ſont très-capables de joindre au *Portatif* la tragédie ſainte de Saül et David, que le ſcélérat *Beſogne*, libraire de Rouen, a imprimée ſous mon nom; *meſſieurs* pourraient bien me décréter, et, quoique je ne faſſe cas que des décrets éternels de la Providence, cette aventure ſerait auſſi embarraſſante que déſagréable. Je connais toute la mauvaiſe volonté des *Omer*; je n'ai jamais été content d'aucun *Fleuri*, pas même du cardinal, pas même du confeſſeur du roi, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*; je ne conçois pas comment il a pu faire de ſi excellens diſcours et une hiſtoire ſi puérile.

Au reſte, je ne me porte pas aſſez bien pour me fâcher, et mes yeux ſont dans un trop triſte état pour que je revoye les roués. Je me ſers d'une drogue qui me rendra ou qui m'ôtera la vue tout-à-fait; je n'aime pas les partis mitoyens.

Mes chers anges, conſervez-moi vos céleſtes bontés. Toute ma famille ſe proſterne à l'ombre de vos ailes.

On nous parle auſſi d'une petite aſſignation de notre curé. La robe de tous côtés me perſécute; mais je ne m'épouvante de rien. Je

trouve que plus on eſt vieux, plus on doit être hardi. Je ſuis du ſentiment du vieux *Renaud* qui diſait qu'il n'appartenait qu'aux gens de quatre-vingts ans de conſpirer. 1764.

LETTRE CLXXV.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

29 de novembre.

VRAIMENT, vous ſerez très-bien reçu, Monſieur, vous et les vôtres, dans le petit château de Ferney; et je vous réponds que, ſi j'étais jeune, je viendrais prendre madame de *Florian* à Ornoy, pour la conduire chez nous; mais je ne lui conſeille pas d'aller en litière. Le chemin de Lyon à Genève eſt actuellement un des plus beaux du royaume; et il faut toujours choiſir les routes les plus fréquentées et les plus longues, parce qu'on y trouve toujours plus de reſſources et plus de ſecours dans les accidens.

Nous ne nous flattons pas de vous donner la comédie; il eſt trop difficile de trouver des acteurs.

Pour moi, j'ai fait comme *Sarrazin*; j'ai demandé mon congé dès que j'ai eu ſoixante et dix ans.

Si mes fluxions ſur les yeux continuent, je deviendrai bientôt aveugle, et je ne pourrai jouer que le rôle de *Tyréſie*. Nous avons un jéſuite qui peut fort bien jouer le rôle de grand-prêtre dans l'occaſion; mais cela compoſerait, ce me ſemble, une troupe aſſez lugubre.

1764. Il faudra, je crois, se réduire aux plaisirs simples de la société. Genève n'en fournit guère; nous les trouverons dans nous-mêmes. Vous serez contens de M. *Dupuits* et de sa petite femme. Il a très-bien fait de l'épouser. S'il avait eu le malheur de n'être pas réformé, il était ruiné sans ressource; ses tuteurs avaient bouleversé toute sa petite fortune.

Si vous comptez aller en Languedoc, vous abrégerez beaucoup votre chemin en passant par Lyon, et nous irons au-devant de madame de *Florian*. J'espère que je serai en état de la mieux recevoir qu'à son premier voyage. Mes affaires ont été un peu dérangées depuis quelque temps; mais je me flatte qu'elles seront incessamment rétablies avec des avantages nouveaux.

Je vois avec grand plaisir que vous avez embelli Ornoy. Je répète toujours qu'on n'est véritablement bien que chez soi; et que, quand on sait se préserver un peu du poison mortel de l'ennui, on se trouve bien plus à son aise dans son château, que dans le tumulte de Paris et dans le misérable usage de passer une partie de son temps dans les rues, de sortir pour ne rien faire, et de parler pour ne rien dire. Cette vie doit être insupportable pour quiconque à quarante ans passés.

Tout Ferney fait mille tendres complimens à tout Ornoy. Autrefois les seigneurs châtelains de Picardie n'allaient guère voir les seigneurs châtelains du pays des Allobroges; mais à présent que la société est perfectionnée, on peut sans risque faire de ces longs voyages. Vous serez attendus avec impatience, et reçus avec transport.

LETTRE CLXXVI.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

Je commencerai par dire que celui de mes anges qui m'a béatifié de ses réflexions sur *Octave* a la plus grande raison du monde ; et que, si le génie du jeune homme égale la sagesse de ces conseils, l'ouvrage ne sera pas indigne du public, tout dégoûté et tout difficile qu'il est.

Je suis, comme vous savez, le serviteur de monsieur *Chabanon*; je m'intéresse à ses succès ; il doit savoir avec quel plaisir je recevrai sa Virginie. J'ai reçu *le Tuteur dupé* de M. de *Lestandoux*; je l'en remercierai incessamment. Je prends la liberté de mettre dans ce paquet une lettre pour *le Kain* : voilà pour tout ce qui regarde le tripot.

Comme mes anges daignent s'intéresser à la nièce de *Corneille*, il est juste que je leur dise que notre enfant en a fait un autre gros comme mon poing, que nous avons mis dans une boîte à tabac doublée de coton, et qui n'a pas vécu trois heures. L'enfant-mère se porte bien, et toute la famille est aux pieds et aux ailes de mes anges.

Venons à présent aux tracasseries de Genève.

Le secrétaire d'Etat est venu me remercier de la part du conseil, de la manière impartiale et du zèle désintéressé avec lequel je me suis conduit. J'ai eu le bonheur jusqu'à présent d'avoir obtenu quelque confiance des deux partis,

——— et de leur avoir fait approuver ma franchise;
1764. mais je me suis aperçu que ce procès me fait perdre tout mon temps, et qu'il faudrait que je fusse à Genève, où je le perdrais encore davantage. Ni ma santé, ni mon goût, ni mes travaux, ne me permettent de quitter ma douce retraite. Vous savez, mes divins anges, que je vous ai parlé une fois d'un M. *Fabry*, syndic des petits Etats de mon pays de Gex, maire de la ville de Gex, qui a été long-temps employé au réglement des limites avec la Suisse et Genève; il est chargé des affaires en attendant l'arrivée de M. *Hénin*. Il m'a paru n'être pas mécontent des moyens de pacification que j'ai imaginés, et de ceux que j'ai ajoutés depuis; il m'a paru désirer de travailler sur ces principes, et de préparer l'ouvrage que M. *Hénin* doit consommer; il a cru que ce service lui mériterait les récompenses qu'il attend d'ailleurs de M. le duc de *Praslin*.

J'ai pensé, mes divins anges, que je devais lui faire le sacrifice de cette petite négociation, sans pourtant abandonner le rôle que je joue, et ce rôle est de jeter de l'eau sur les charbons ardens allumés par *Jean-Jacques*; cela me suffit, je n'en veux pas davantage. Je me flatte que M. le duc de *Praslin* agréera ma conduite, et que M. *Hénin* n'en sera pas mécontent.

Si vous voyez monsieur le coadjuteur, je vous supplie de lui dire que je suis aussi fâché que lui du train qu'ont pris les choses. On a, ce me semble, trop fatigué le roi et le ministère par des expressions pleines d'aigreur. On a hasardé de perdre jusqu'aux libertés de l'Eglise

gallicane dont tous les parlemens ont toujours été ſi juſtement et ſi invariablement les défenſeurs. Cela fait de la peine à un pauvre historien qui aime ſa patrie, et qui eſt entièrement de l'avis de l'archevêque de Novogorod la grande. La raiſon commençait à pénétrer chez les hommes, le fanatiſme eccléſiaſtique peut l'écraſer. J'en gémis juſqu'au fond de mon cœur ; mais je compte toujours ſur la ſageſſe du roi et de ſes miniſtres qui empêcheront que ces étincelles ne deviennent un embraſement. 1764.

Pardonnez à la bavarderie du vieux ſuiſſe, qui aura toute ſa vie pour vous la tendreſſe la plus reſpectueuſe.

LETTRE CLXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

30 de novembre.

MON cher frère, les auteurs du *Portatif*, dont la plupart ſont à Lauſanne, ſont un peu étonnés du bruit qu'a fait leur livre ; ils ne s'y attendaient pas. Je m'attendais encore moins à en être ſoupçonné ; mais, dès que je fus certain qu'on en avait parlé au roi en termes très-forts, et qu'on avait voulu exciter contre moi l'évêque d'Orléans, je fus obligé d'aller au-devant des coups qu'on me portait. Je me trouvais préciſément alors dans des circonſtances très-épineuſes ; j'y ſuis encore ; mais c'eſt déjà beaucoup que l'on ait dit en pleine académie la vérité dont j'ai beſoin. On m'avertit que les

1764. *Omer* ſe préparent à faire incendier ce *Portatif* au bas de l'eſcalier, et qu'ils veulent abſolument me l'attribuer; je ne ſais même ſi la choſe n'eſt pas déjà faite.

Je me réſigne, mon cher frère, à la volonté divine, et je m'enveloppe dans mon innocence. Le parlement velche ne voit pas plus loin que ſon nez Il devrait ſentir combien il eſt de ſon intérêt de favoriſer la liberté de la preſſe, et que plus les prêtres ſeront décrédités, plus il aura de conſidération. Le ſénat romain ſe garda bien de condamner le livre de *Lucrèce*, et le parlement d'Angleterre ne ſoutient la liberté d'écrire que pour affermir la ſienne.

Je n'ai point vu les *Lettres de J. J.*; on ne les connaît point encore dans notre Suiſſe. On a auſſi imprimé, ſous mon nom, des Lettres ſecrètes. On dit que c'eſt un M. *Robinet* qui m'a joué ce beau tour. Si ces lettres ſont ſecrètes, il ne fallait donc pas les mettre au jour; mais on croit que ce ſecret reſtera entre M. *Robinet* et ſon imprimeur. On m'a mandé que c'eſt un recueil auſſi inſipide que ſi on avait imprimé les mémoires de mon tailleur et de mon boucher. Vous voyez qu'on me regarde comme un homme mort, et qu'on vend tous mes effets à l'encan. *Robinet* s'eſt chargé de mon pot de chambre.

J'attends toujours des *Dumarſais*, des *Saint-Evremond*, des *Meslier*; j'ai reçu des *Enoch*: cela n'eſt pas *publici ſaporis*. On ne trouve pas un ſeul Dictionnaire philoſophique actuellement dans toute la Suiſſe. Perſonne ne m'attribue cet ouvrage dans le pays où je vis; il n'y a que

des

des *Frérons* qui puissent m'en accuser à Paris; 1764.
mais je ne crains ni les *Frérons* ni les *Pompignans*: ces malheureux ne m'empêcheront jamais de vivre et de mourir libre.

Sur ce je vous embrasse; je ris des Velches et je plains les philosophes. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

30 de novembre.

Je vois, mon cher philosophe, que vous avez perdu un adepte qui sera difficile à remplacer. Ce que vous me mandez de lui, et le petit billet qu'il écrivit avant sa mort, me donnent bien des regrets. On dit que vous avez aussi perdu monsieur votre père; il était d'un âge à ne devoir s'attendre à vivre plus long-temps. Il n'aura pas, sans doute, écrit un billet semblable à celui de votre ami. Les choses se tournent bien différemment dans les têtes des hommes. Il y a l'infini entre celui qui a lu avec fruit, et celui qui n'a rien lu: le premier foule à ses pieds les préjugés, et le second en est la victime. Songez à rétablir votre santé. Pour peu que vous joigniez la sobriété à vos autres mérites, vous n'aurez pas plus besoin des médecins du corps que de ceux de l'ame. Je vous embrasse de tout mon cœur; je vous serai attaché pour le reste de ma vie qui ne peut être bien longue. *V.*

LETTRE CLXXIX.

1764.

A MADAME
LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, novembre.

MADAME l'ange est suppliée d'être arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi ; si elle me condamne, je me tiens pour très-bien condamné. Je sais bien que j'ai affaire à forte partie ; car c'est plutôt contre madame la duchesse d'*Aiguillon* et M. le maréchal de *Richelieu*, que contre M. de *Foncemagne* que je plaide. Il me semble que le procès est assez curieux.

Quant au *Portatif*, je ne plaide point, et je décline toute jurisdiction. Il est très-avéré que cet ouvrage (horriblement mal imprimé, quoiqu'il ne l'ait pas été chez les *Cramer*) est fait depuis plusieurs années ; ce qui est très-aisé à voir, puisqu'à l'article *Chaîne des événemens*, page 70, il est parlé de soixante mille russes en Poméranie.

Il n'est pas moins certain que la plupart des articles étaient destinés à l'*Encyclopédie*, par quelques gens de lettres, dont les originaux sont encore entre les mains de *Briasson*. S'il y a quelques articles de moi, comme *Amitié*, *Amour*, *Anthropophages*, *Caractère*, *Chine*, *Fraude*, *Gloire*, *Guerre*, *Lois*, *Luxe*, *Vertu*, je ne dois répondre en aucune façon des autres. L'ouvrage n'a été imprimé que pour tirer de la misère une famille entière. Il me paraît fort bon,

fort utile ; il détruit des erreurs superstitieuses 1764.
que j'ai en horreur, et il faut bénir le siècle où nous vivons, qu'il se soit trouvé une société de gens de lettres, et dans cette société des prêtres qui prêchent le sens commun. Mais enfin, je ne dois pas m'approprier ce qui n'est pas de moi. L'empressement très-inconsidéré de deux ou trois philosophes de Paris, de donner de la vogue à cet ouvrage, au lieu de ne le mettre qu'en des mains sûres, m'a beaucoup nui. Enfin, la chose a été jusqu'au roi qu'il fallait détromper ; et vous n'imagineriez jamais de qui je me suis servi pour lui faire connaître la vérité. Je n'ai pas les mêmes facilités auprès de Me. *Omer*, mon ennemi, qui me désigna indignement et très mal à propos, il y a quelques années, dans son réquisitoire contre *Helvétius*. Son frère, l'ancien intendant de Bourgogne, a fait venir le livre pour le lui remettre, et pour en faire l'usage ordinaire.

Cet usage ne me paraît que ridicule ; mais il est pour moi de la dernière importance qu'on sache bien qu'en effet l'ouvrage est de plusieurs mains, et que je le désavoue entièrement ; c'est le sentiment de toute l'académie ; je lui en ai écrit par le secrétaire perpétuel. Quelques académiciens, qui avaient vu les originaux chez *Briasson*, ont certifié une vérité qui m'est si essentielle. Au reste, j'ai pris toutes mes mesures depuis long-temps pour vivre et pour mourir libre, et je n'aurai certainement pas la bassesse de demander, comme M. d'*Argenson*, la permission de venir expirer à Paris entre les mains d'un vicaire. Un des *Omer* disait qu'il ne mourrait

1764. pas content qu'il n'ait vu pendre un philoſophe ; je peux l'aſſurer que ce ne ſera pas moi qui lui donnerai ce plaiſir.

Soyez bien perſuadée, Madame, que d'ailleurs toutes ces misères ne troublent pas plus mon repos que la lecture de l'*Alcoran* ou celle des pères de l'Egliſe, et ſoyez encore plus perſuadée de mon tendre et inviolable reſpect.

Voulez-vous bien, Madame, donner à M. de *Foncemagne* ma réponſe, dans laquelle je ne crois avoir manqué à aucun des égards que je lui dois.

Nota. Je reçois la petite lettre de M. le duc de *Praslin*. C'était, ne vous déplaiſe, monſieur l'évêque d'Orléans qui avait déjà parlé ; mais je préfère la protection de M. le duc de *Praslin* à celle de tout le clergé. Pour M. le duc de *Choiſeul*, il m'a écrit : *Vieux ſuiſſe, vieille marmotte, vous vous agitez comme ſi vous étiez dans un bénitier, et vous vous tourmentez pour bien peu de choſe.*

Je ne ſuis pas tout-à-fait de ſon avis.

LETTRE CLXXX.

1764.

A M. DE CHABANON,

Qui lui avait adressé l'Eloge de *Rameau*.

A Ferney, 9 de décembre.

SI l'on était sûr, Monsieur, d'avoir après sa mort des panégyristes tels que vous, il y aurait bien du plaisir à mourir. Vous faites de toutes façons honneur aux beaux arts. Je vois une belle ame dans tout ce que vous faites. Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, leur état deviendrait le premier du royaume, et leurs persécuteurs seraient dans la fange. Continuez à rendre honorable un mérite personnel que l'insolence des pédans et la fureur des fanatiques voudront enfin avilir. Les grands artistes doivent être tous frères; et si la famille de ces frères est unie, la famille des sots sera confondue. Nos pères, ignorans, légers et barbares, ne connaissaient, avant *Lully*, que les vingt-quatre violons du roi; et, avant *Corneille*, le cardinal de *Richelieu* avait à ses gages quatre poëtes du Pont-neuf, dignes de travailler sous ses ordres. Il n'y a que les cœurs sensibles et les esprits philosophes qui rendent justice aux vrais talens. Puisse cet esprit philosophique germer dans la nation! Après l'éloge que vous avez fait de *Rameau*, je ferai toujours le vôtre; vous m'inspirez un sentiment d'estime qui approche bien de l'amitié; j'ose vous demander la vôtre; les

1764. ſentimens que j'ai pour vous la méritent. Comptez que c'eſt du meilleur de mon cœur, et ſans complimens, que j'ai l'honneur d'être, etc. *V.*

LETTRE CLXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de décembre.

Je vous écrivis, le ſamedi 8, par M. l'abbé *Arnaud*. De nouvelles proviſions pour les emplois comiques étaient dans ma lettre. Je ſoupçonne violemment monſieur l'abbé d'avoir égaré les premières. Il doit être ſi occupé de ſes deux gazettes, et ſi entouré de paperaſſes, qu'on peut ſans injuſtice le ſoupçonner d'égarer des paquets. Il a négligé deux paquets qu'on lui avait adreſſés pour moi. Je vous ſupplie de lui redemander non-ſeulement la lettre du 8 de décembre, mais celle de novembre qu'il pourra retrouver.

Vous ſavez, ſans doute, que vous avez perdu l'abbé de *Condillac*, mort de la petite vérole naturelle, et des médecins d'Italie, tandis que l'*Eſculape* de Genève aſſurait les jours du Prince de Parme par l'inoculation. Nous perdons là un bon philoſophe, un bon ennemi de la ſuperſtition; l'abbé de *Condillac* meurt, et *Omer* eſt en vie. Je me flatte qu'il n'aura pas l'impudence de faire de nouveaux réquiſitoires contre l'inoculation, après ce qui vient de ſe paſſer à Parme. La plupart de vos médecins ne ſavent

que cabaler. Votre sorbonne est toujours la sorbonne; je ne dis rien de votre parlement, car je suis trop sage. 1764.

J'ignore ce qui s'est fait à votre assemblée de pairs, s'il s'est agi des jésuites dont personne ne se soucie, ou d'affaires d'argent après lesquelles tout le monde court, grands yeux ouverts, bouche béante.

Le marquis demande quelles feuilles il faut envoyer à M. *Pierre* pour le prince. Je vous ai déjà dit que cela est au-dessous de lui, et *quod de minimis non curat princeps*.

On m'a envoyé un arbitrage fort honnête entre M. de *Foncemagne*, le défenseur du préjugé; et moi pauvre avocat de la raison. Cet arbitrage me donne un peu gain de cause. Je ne serais pas fâché d'avoir cassé quelques doigts à une idole qu'on admirait sans savoir pourquoi.

Mes divins anges, conservez-moi vos bontés qui sont le charme de ma vie. *V.*

1764.

LETTRE CLXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

11 de décembre.

Ceci eſt une réponſe du 5 de décembre, reçue aujourd'hui. Il eſt bon de vérifier les dates. Je vous parlerai d'abord de l'objet le plus intéreſſant de votre lettre. Frère *Cramer* viendra chez moi dans deux jours, et je conclurai probablement avec lui la petite affaire recommandée par vous et par la philoſophie. Je ne ſuis point ſurpris que les Velches faſſent des difficultés ſur cet ouvrage; il n'eſt plus permis d'imprimer chez eux que des almanachs et des arrêts du parlement.

Il eſt très-bon qu'on ſe ſoit défait des jéſuites, mais il ne faut pas auſſi perſécuter la raiſon, dans la crainte chimérique d'eſſuyer des reproches d'avoir ſacrifié les jéſuites à l'introduction de la raiſon en France. La fureur d'écraſer les jéſuites d'une main, et la philoſophie de l'autre, n'eſt plus l'ouvrage de la juſtice; c'eſt celui d'un parti violent, également ennemi des jéſuites et des gens raiſonnables.

Je ſais tout ce que les omériſtes projettent, et je crois même qu'ils iront plus loin que vous ne dites; mais celui que ces monſtres perſécutent, eſt et ſera a l'abri de leurs coups.

Un voyageur s'eſt chargé, mon cher frère, de vous apporter, dans huit ou dix jours, deux petits recueils aſſez curieux, et on trouvera le

moyen

moyen de vous en faire avoir d'autres; mais il faut attendre quelque temps. La raiſon eſt une étoffe étrangère et défendue qui ne peut entrer que par contrebande. Je me ſervirais de la voie que vous m'indiquez, ſi le paquet n'était entre les mains d'un médecin anglais, que vous verrez inceſſamment à Paris. 1764.

Vous ſavez que l'abbé de *Condillac*, un de nos frères, eſt mort de la petite vérole naturelle, immédiatement après que l'*Eſculape* de Genève avait donné des lettres de vie au prince de Parme, en l'inoculant. Vous remarquerez qu'il y avait alors une épidémie mortelle de petite vérole en Italie; elle y eſt très-fréquente; la mère du prince en était morte. Quelle terrible réponſe aux ſottiſes de votre faculté, et au réquiſitoire d'*Omer !* Ce malheureux veut-il donc que la famille royale périſſe? L'abbé de *Condillac* revenait en France avec une penſion de dix mille livres, et l'aſſurance d'une groſſe abbaye (*); il allait jouir du repos et de la fortune; il meurt, et *Omer* eſt en vie! Je connais un impie qui trouve en cette occaſion la Providence en défaut.

Je voulais écrire à *Archimède-Protagoras* tout ce que je vous mande, mais je ne me porte pas aſſez bien pour dicter deux lettres de ſuite. Trouvez bon que celle-ci ſoit pour vous et pour lui. Dites-lui qu'il ſera ſervi avec le plus profond ſecret. Vous n'avez qu'à m'envoyer inceſſamment l'hiſtoire de la décadence, et ſur le champ on travaillera.

(*) Cette nouvelle était fauſſe.

1764. Je prie instamment tous les frères de bien crier, dans l'occasion, que le *Portatif* est d'une société de gens de lettres; c'est sous ce titre qu'il vient d'être imprimé en Hollande. Je prie le philosophe *Archimède-Protagoras* de considérer combien il m'était nécessaire de combattre l'erreur où l'on était à la cour sur le *Portatif*. Je n'ai fait que ce que des gens bien instruits m'ont conseillé; j'ai prévenu, par un antidote, le poison qu'on me préparait. Je sais très-bien de quoi on est capable. La notoriété publique aurait suffi pour opérer certaines petites formalités qui ont fort déplu à *Jean-Jacques*, et qui l'ont conduit, par le plus court, à la petite vallée de Moutier-Travers.

Avouons pourtant, mes chers frères, que notre siècle est plus raisonnable que le beau siècle de *Louis XIV*. Un homme qui aurait osé alors écrire contre le *Testament politique du cardinal de Richelieu*, aurait été chassé de l'académie, et aurait passé pour le descendant d'un laquais d'*Erostrate*. Nous avons fait quelques pas dans le vestibule de la raison. Courage, mes frères; ouvrez les portes à deux battans, et assommez les monstres qui en défendent l'entrée. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXXXIII.

1764.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

12 de décembre.

Tout ce que vous me dites, mon cher Monsieur, sur le *Testament du cardinal de Richelieu*, est d'un vrai philosophe; et ceux qui ont pris parti pour ce *Testament* ne le sont guère; ceux qui poursuivent le *Portatif* le sont encore moins. C'est assez, d'ailleurs, qu'on m'ait imputé cet ouvrage, pour que certaines gens le persécutent. Il est de plusieurs mains. On l'a imprimé d'abord à Liége, ensuite à Amsterdam, et ces deux éditions sont très différentes; je n'ai pas plus de part à l'une qu'à l'autre. Si on me désigne dans un réquisitoire, l'orateur méritera la peine des calomniateurs. Je suis consolé en voyant que je n'ai d'ennemis que ceux de la raison; il est digne d'eux de persécuter un vieillard presque aveugle, qui passe ses derniers jours à défricher des déserts, à bannir la pauvreté d'un canton qui n'avait que des pauvres, et qui, par les services qu'il a rendus a la famille de *Corneille*, méritait peut-être que ceux qui veulent se piquer d'éloquence ne s'armassent pas si indignement contre lui: mais tel est le sort des gens de lettres. Le plus dangereux des métiers de ce monde est donc celui d'aimer la vérité! encore s'ils étaient unis ensemble, ils imposeraient silence aux méchans! mais ils se dévorent les uns les autres, et les monstres à réquisitoire avalent les carcasses qui restent.

1764. La république de Genève eſt un petit Etat, moitié démo, moitié ariſtocratique. Le conſeil du peuple, qu'on appelle le conſeil des Quinze-cents, eſt en droit de deſtituer les premiers magiſtrats, qu'on appelle ſyndics. *Jean-Jacques Rouſſeau* (afin que vous le ſachiez) était du conſeil des Quinze-cents. Les magiſtrats, qui exercent la juſtice, s'étant divertis à faire brûler les livres de *J. J.*, *J. J.* du haut de ſa montagne, ou du fond de ſa vallée, excita les chefs de la populace à demander raiſon aux magiſtrats de l'inſolence qu'ils avaient eue d'incendier les penſées d'un bourgeois de Genève. Ils allèrent, deux à deux, au nombre d'environ ſix cents, repréſenter l'énormité du cas, et *J. J.* ne manqua pas de leur faire dire que, ſi on rôtiſſait les écrits d'un génevois, il était bien triſte qu'on n'en fît pas autant à ceux d'un français. Un magiſtrat vint me demander poliment la permiſſion de brûler un certain *Portatif*; je lui dis que ſes confrères étaient bien les maîtres, pourvu qu'ils ne brûlaſſent pas ma perſonne, et que je ne prenais nul intérêt à aucun *Portatif*.

Pendant ce temps, *J. J.* fefait imprimer dans Amſterdam un gros livre bien ennuyeux pour toutes les monarchies, et qui ne peut guère être lu que par des génevois; cela s'appelle les *Lettres de la montagne*. Il y ſouffle le feu de la diſcorde, il excite tous les petits ordres de ce petit Etat les uns contre les autres; et, à la première lecture, on a cru qu'il y aurait une guerre civile. Pour moi, je crois qu'il n'y aura rien, et que le tocſin de *Rouſſeau* ne fera pas un bruit dangereux. S'il y a quelques coups de

le beau morceau d'éloquence qu'*Omer* prépare; s'il eſt encore aidé par *Chaumeix*, cela ſera divin. Continuez à échauffer le génie de *Protagoras;* DIEU le deſtine, ſans doute, à un grand apoſtolat; il faut qu'il écraſe le monſtre. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe qu'on ait tant reproché aux philoſophes de s'unir pour faire triompher la raiſon, et qu'aucun d'eux n'écrive en ſa faveur? il faudrait au moins qu'ils méritaſſent les reproches qu'on leur fait. Mourrai-je ſans avoir vu les derniers coups portés à l'hydre abominable qui empeſte et qui tue? 1764.

Je vous embraſſe bien tendrement. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXXXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de décembre.

REMONTRE très-humblement *François de V.* l'aveugle, à ſon héros:

1°. Que ſon héros n'a pas autant de mémoire que d'imagination et de grâces; qu'il d'aigna mander, le premier de ſeptembre, à ſon vieux courtiſan: *Vous êtes et ſerez toujours le maître des rôles de toutes vos pièces; c'eſt un droit qui vous ſerait moins diſputé qu'à perſonne, et une loi où l'on obéira en vous battant des mains; je le veux abſolument*

Voilà les propres paroles de monſeigneur le maréchal.

2°. Que ces propres paroles étaient en réponſe d'un placet préſenté par l'aveugle, dans lequel

1764. ledit aveugle avait supplié son héros de lui permettre de faire une nouvelle distribution de ces rôles.

3°. Que ledit suppliant a été, depuis environ quarante ans en çà, berné par sondit héros, lequel lui a donné force ridicules le plus gaiement du monde.

4°. Que ledit pauvre diable ne mérite point du tout le ridicule d'être accusé d'avoir entrepris quelque chose de sa tête dans cette importante affaire, et qu'il n'a rien fait, rien écrit, que muni de la permission expresse de son héros, et de son ordre positif qu'il garde soigneusement.

5°. Qu'il écrivit, en conséquence, au grasseyeur *Grandval*; qu'il instruisit ledit grasseyeur de la permission de monseigneur le maréchal, et que, partant, il est clair que le berné n'a manqué à aucun de ses devoirs envers son héros le berneur.

6°. Qu'il n'a consulté en aucune manière Parme et Plaisance, sur les acteurs et actrices du tripot de Paris; mais que, sur le rapport de plusieurs farceurs, grands connaisseurs, barbouilleurs de papier, et autres grands personnages, il a distribué ses rôles, selon toute justice, sous le bon plaisir de monseigneur le maréchal et des autres gentilshommes de la chambre; ce qu'il a expressément recommandé dans toutes ses lettres aux connaisseurs représentant le parterre.

7°. Qu'il n'a envoyé au grasseyeur ses dernières dispositions sous une enveloppe parmesane, que pour éviter les frais de la poste au gras-

ſeyeur, et pour faire parvenir la lettre plus ſu- 1764.
rement, une première ayant été perdue.

Ces ſept raiſons péremptoires étant clairement expoſées, le ſuppliant eſpère, en la miſéricorde de ſon héros, et en ſes plaiſanteries.

Il ſupplie ſon héros d'examiner la choſe un moment de ſang-froid, ſans humeur et ſans bons mots, et de lui rendre juſtice.

Il y a plus de quinze jours que j'ai écrit pour faire venir quatre exemplaires de ce cher *Julien l'apoſtat*, pour vous en faire parvenir un par la voie que vous m'avez ordonnée.

Vous croyez bien que j'ai reçu de mon mieux l'ambaſſadeur de madame d'*Egmont*. Je vois que votre voyage dans mon pays de neiges eſt aſſez éloigné encore; mais, ſi jamais madame d'*Egmont* veut paſſer le mont Cénis, et aller à Naples, je me ferais prêtre pour l'accompagner en qualité de ſon aumônier *Pouſſatin*.

Je ſuis honteux de mourir ſans avoir vu le tombeau de *Virgile*, la ville ſouterraine, Saint-Pierre de Rome, et les facéties papales.

Je me mets aux pieds de mon héros avec une extrême colère, un profond reſpect, et un attachement ſans bornes. *V*.

1764 Vous êtes un vrai frère qui secourez, dans l'occasion, les frères opprimés.

On doit avoir actuellement les édits; j'en suis curieux, comme d'une pièce nouvelle. Mandez-moi, je vous prie, si cette pièce réussit, ou si elle est sifflée. L'arbitrage ne fera pas une grande sensation, on est las de toutes ces disputes; et, quand il s'agit de sottises présentes, on se soucie fort peu de celles qui sont attribuées au cardinal de *Richelieu*.

Il y a d'autres sottises qui doivent être l'objet éternel de l'attention des frères; partant, *écr. l'inf.*

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mémoire pour Pierre Corneille du Pont-Marie, au sujet de Pierre Corneille, auteur de Cinna.

Mes anges, protecteurs des deux *Pierre*, sont priés humblement de considérer:

Que, le roi ayant souscrit pour deux cents exemplaires, M. de *la Borde* ayant favorisé cette entreprise avec toute la générosité possible, et ayant payé d'avance la moitié de la souscription de sa Majesté, il demande aujourd'hui la délivrance de ces deux cents exemplaires, après nous avoir flattés que le roi n'en prendrait qu'une douzaine.

Il est certain que le roi n'a que faire de ces deux mille quatre cents volumes qui composent les

les deux cents exemplaires foufcrits par fa Majefté. 1764.

Si le roi en prend cinquante, c'eft beaucoup. Ne pourrait-on pas engager le roi, ou fes ayans-caufe, à faire préfent de ces cent cinquante exemplaires reftans, à *Pierre Corneille* du Pont-Marie? cela pourrait compofer une fomme de trois cents louis d'or pour ledit *Pierre*. Mais, pour lui procurer cet avantage, il ne faudrait pas baiffer le prix. On pourrait dépofer les volumes entre les mains de quelque homme intelligent et fidelle, qui, moyennant un profit honnête, fe chargerait de la vente. On pourrait même, du produit, faire une petite rente fur la tête de M. *Pierre* et de fa femme. Je foumets ma propofition aux lumières et aux bontés de mes anges, et je leur demande bien pardon de ne leur envoyer aujourd'hui que trois mémoires.

N. B. Les exemplaires font en chemin.

1764. La république de Genève eſt un petit Etat, moitié démo, moitié ariſtocratique. Le conſeil du peuple, qu'on appelle le conſeil des Quinze-cents, eſt en droit de deſtituer les premiers magiſtrats, qu'on appelle ſyndics. *Jean-Jacques Rouſſeau* (afin que vous le ſachiez) était du conſeil des Quinze-cents. Les magiſtrats, qui exercent la juſtice, s'étant divertis à faire brûler les livres de *J. J.*, *J. J.* du haut de ſa montagne, ou du fond de ſa vallée, excita les chefs de la populace à demander raiſon aux magiſtrats de l'inſolence qu'ils avaient eue d'incendier les penſées d'un bourgeois de Genève. Ils allèrent, deux à deux, au nombre d'environ ſix cents, repréſenter l'énormité du cas, et *J. J.* ne manqua pas de leur faire dire que, ſi on rôtiſſait les écrits d'un génevois, il était bien triſte qu'on n'en fît pas autant à ceux d'un français. Un magiſtrat vint me demander poliment la permiſſion de brûler un certain *Portatif*; je lui dis que ſes confrères étaient bien les maîtres, pourvu qu'ils ne brûlaſſent pas ma perſonne, et que je ne prenais nul intérêt à aucun *Portatif*.

Pendant ce temps, *J. J.* feſait imprimer dans Amſterdam un gros livre bien ennuyeux pour toutes les monarchies, et qui ne peut guère être lu que par des génevois; cela s'appelle les *Lettres de la montagne*. Il y ſouffle le feu de la diſcorde, il excite tous les petits ordres de ce petit Etat les uns contre les autres; et, à la première lecture, on a cru qu'il y aurait une guerre civile. Pour moi, je crois qu'il n'y aura rien, et que le tocſin de *Rouſſeau* ne fera pas un bruit dangereux. S'il y a quelques coups de

à prendre que d'en ufer avec les livres comme avec les hommes; de choifir quelques amis dans la foule, de vivre avec eux, et de fe foucier très-peu du refte. 1764.

Mon malheur fera toujours d'avoir vécu loin d'un ami auffi refpectable que vous. Ce qui me fait le plus regretter la perte de mes yeux, c'eft de ne pouvoir plus lire l'*Ariofte;* mais je regrette votre fociété bien davantage.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

Je commence, mon cher ange, et je dois commencer toutes mes lettres par le mot de reconnaiffance. Nous vous demandons en grâce, madame *Denis* et moi, de répéter à M. le duc de *Praslin* ce mot qui eft gravé dans nos cœurs pour vous et pour lui. Tandis que vous prenez des mefures politiques avec le tripot de la comédie, il y a vraiment de belles querelles dans le tripot de Genève.

Quelques confeillers ont voulu que je vous en prévinffe, comptant que, dans l'occafion, vous ferez leur médiateur auprès de M. le duc de *Praslin.* M. *Cromelin* doit vous en parler; mais je ne crois pas que la querelle devienne jamais affez violente pour que la France s'en mêle. Le fond en eft exceffivement ridicule. Permettez-moi de vous ennuyer, en vous difant de quoi il s'agit.

1764. La république de Genève eſt un petit Etat, moitié démo, moitié ariſtocratique. Le conſeil du peuple, qu'on appelle le conſeil des Quinze-cents, eſt en droit de deſtituer les premiers magiſtrats, qu'on appelle ſyndics. *Jean-Jacques Rouſſeau* (afin que vous le ſachiez) était du conſeil des Quinze-cents. Les magiſtrats, qui exercent la juſtice, s'étant divertis à faire brûler les livres de *J. J.*, *J. J.* du haut de ſa montagne, ou du fond de ſa vallée, excita les chefs de la populace à demander raiſon aux magiſtrats de l'inſolence qu'ils avaient eue d'incendier les penſées d'un bourgeois de Genève. Ils allèrent, deux à deux, au nombre d'environ ſix cents, repréſenter l'énormité du cas, et *J. J.* ne manqua pas de leur faire dire que, ſi on rôtiſſait les écrits d'un génevois, il était bien triſte qu'on n'en fît pas autant à ceux d'un français. Un magiſtrat vint me demander poliment la permiſſion de brûler un certain *Portatif*; je lui dis que ſes confrères étaient bien les maîtres, pourvu qu'ils ne brûlaſſent pas ma perſonne, et que je ne prenais nul intérêt à aucun *Portatif*.

Pendant ce temps, *J. J.* feſait imprimer dans Amſterdam un gros livre bien ennuyeux pour toutes les monarchies, et qui ne peut guère être lu que par des génevois; cela s'appelle les *Lettres de la montagne*. Il y ſouffle le feu de la diſcorde, il excite tous les petits ordres de ce petit Etat les uns contre les autres; et, à la première lecture, on a cru qu'il y aurait une guerre civile. Pour moi, je crois qu'il n'y aura rien, et que le tocſin de *Rouſſeau* ne fera pas un bruit dangereux. S'il y a quelques coups de

poing donnés, je ne manquerai pas de vous en avertir, soit pour vous amuser, soit pour vous prier d'engager M. le duc de *Praslin* à mettre le holà. 1764.

Je ne sais quel ministre de je ne sais quelle puissance ou quelle faiblesse chrétienne à la Porte ottomane, demanda un jour audience au grand visir pour lui apprendre que les troupes de son maître chrétien avaient battues les troupes d'un autre prince chrétien. Que m'importe, lui dit le visir, que le chien ait mordu le porc, ou que le porc ait mordu le chien?

Vous ne serez point le visir, dans une occasion pareille; vous serez un médiateur bienfesant.

Si M. *Cromelin* vous parle de toutes ces tracasseries, je vous prie de lui dire que je vous en ai parlé comme je le devais.

Madame d'*Argental* m'inquiéte beaucoup plus que Genève. Je ne sais rien de pis que de n'avoir point de santé. Ma mie *Fournier* n'a-t-elle pas d'elle un soin extrême?

Respect et tendresse.

1764.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

26 de décembre.

J'AI reçu, mon cher frère, l'*Hiſtoire de la déſtruction*, qui eſt l'ouvrage de la raiſon et de l'eſprit, mais qui ne ſera pas enregiſtré. J'ai reçu auſſi l'autre ouvrage qui l'a été, mais qui, ce me ſemble, ne vaut pas l'autre. *Cramer* va faire, avec grand plaiſir, tout ce que vous avez recommandé. Vous me paraiſſez juger auſſi bien de la déraiſon en finances que du galimatias en théologie. Une des grandes conſolations de ma vie, c'eſt que j'ai retrouvé toujours ma façon de penſer dans tout ce que vous m'avez écrit; cela eſt aſſez à l'honneur de la philoſophie. Le bon ſens parle le même langage. Les géomètres font, dans tout l'univers, les mêmes démonſtrations, ſans s'être donné le mot.

Voici un petit mot de lettre pour *Archimède-Protagoras*, dont l'ouvrage m'a enchanté. Que j'aime ſa préciſion, ſa force et ſa plaiſanterie! qu'il eſt ſage et hardi! qu'il eſt le contraire de *Jean-Jacques!*

Ce *J. J.* vient de traiter le conſeil de Genève comme il a traité *Chriſtophe de Beaumont*. Il veut mettre le feu dans ſa patrie avec les étincelles du bûcher ſur lequel on a brûlé ſon *Emile*. Je crois qu'il s'attirera quelque méchante affaire. Il n'eſt ni philoſophe ni honnête homme; s'il l'avait été, il aurait rendu de grands ſervices à la bonne cauſe.

Je suis étonné que le médecin anglais ne soit pas encore arrivé à Paris, et qu'il ne vous ait pas rendu le petit paquet; apparemment qu'il s'amuse à tuer des français en chemin. Savez-vous que *Marc-Michel Rey*, imprimeur de *Jean-Jacques*, a eu l'abominable impudence de mettre sous mon nom le *Jean Meslier*, ouvrage connu de tout Paris pour être de ce pauvre prêtre; le *Sermon des cinquante*, de *la Métrie*; l'*Examen de la religion*, attribué à *Saint-Evremond*, etc. Tout a été incendié à la Haie avec le *Portatif*; voilà une bombe à laquelle on ne s'attendait point.

1764.

Je prends toutes les mesures nécessaires pour détruire tant de calomnies; mais j'ai grand'peur qu'*Omer* ne se réveille au bruit de la bombe. Il serait triste qu'on vint m'enfumer dans mon terrier à l'âge de soixante et onze ans. Madame *Denis*, ma nièce, a écrit à d'*Ornoi*, son neveu, conseiller au parlement, et lui a insinué d'elle-même qu'il devait aller, si cela était nécessaire, parler à *Omer* au palais, et lui dire que, s'il fait une sottise, il ne doit pas au moins me nommer dans sa sottise; qu'il offenserait, sans raison, une famille nombreuse qui sert le roi dans la robe et dans l'épée; qu'il est sûr que le *Portatif* n'est point de moi, et que cet ouvrage est d'une société de gens de lettres, très-connus dans les pays étrangers.

Vous avez vu mon d'*Ornoi* à l'occasion d'une certaine Olimpie; seriez-vous homme à le voir à l'occasion d'un certain *Portatif?* pourriez-vous l'encourager, s'il a besoin qu'on l'encourage?

1764 Vous êtes un vrai frère qui secourez, dans l'occasion, les frères opprimés.

On doit avoir actuellement les édits; j'en suis curieux, comme d'une pièce nouvelle. Mandez-moi, je vous prie, si cette pièce réussit, ou si elle est sifflée. L'arbitrage ne fera pas une grande sensation, on est las de toutes ces disputes; et, quand il s'agit de sottises présentes, on se soucie fort peu de celles qui sont attribuées au cardinal de *Richelieu*.

Il y a d'autres sottises qui doivent être l'objet éternel de l'attention des frères; partant, *écr. l'inf.*

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mémoire pour Pierre Corneille du Pont-Marie, au sujet de Pierre Corneille, auteur de Cinna.

Mes anges, protecteurs des deux *Pierre*, sont priés humblement de considérer:

Que, le roi ayant souscrit pour deux cents exemplaires, M. de *la Borde* ayant favorisé cette entreprise avec toute la générosité possible, et ayant payé d'avance la moitié de la souscription de sa Majesté, il demande aujourd'hui la délivrance de ces deux cents exemplaires, après nous avoir flattés que le roi n'en prendrait qu'une douzaine.

Il est certain que le roi n'a que faire de ces deux mille quatre cents volumes qui composent les

les deux cents exemplaires souscrits par sa Majesté. 1764.

Si le roi en prend cinquante, c'est beaucoup. Ne pourrait-on pas engager le roi, ou ses ayans-cause, à faire présent de ces cent cinquante exemplaires restans, à *Pierre Corneille* du Pont-Marie? cela pourrait composer une somme de trois cents louis d'or pour ledit *Pierre*. Mais, pour lui procurer cet avantage, il ne faudrait pas baisser le prix. On pourrait déposer les volumes entre les mains de quelque homme intelligent et fidelle, qui, moyennant un profit honnête, se chargerait de la vente. On pourrait même, du produit, faire une petite rente sur la tête de M. *Pierre* et de sa femme. Je soumets ma proposition aux lumières et aux bontés de mes anges, et je leur demande bien pardon de ne leur envoyer aujourd'hui que trois mémoires.

N. B. Les exemplaires sont en chemin.

LETTRE CXCI.

1764.

A M. GILLI,

Sur la compagnie des Indes.

MONSIEUR,

JE crois que le mot d'administration signifie manutention, gestion. Les directeurs de la compagnie des Indes, demeurant à Paris, ne peuvent gérer dans l'Inde; et il est impossible qu'un conseil, qui donne des ordres de si loin, puisse être responsable à Paris des malversations, des négligences et des démarches inconsidérées qu'on peut faire dans la province de Carnate.

En ouvrant le mémoire de la compagnie des Indes, contre M. *Dupleix*, je trouve ces mots à la page 161 des pièces justificatives: D'*Almède; compte de ses friponneries.*

Je trouve à la page 153: Compte des révérends pères jésuites pour 67490 livres; plus 6000 livres; et, si j'étais janséniste, je pourrais demander où St. *Ignace* a pris cette somme.

La page 95 du mémoire m'apprend qu'un domestique d'un conseiller de Pondichéri, qui était devenu receveur général de la province, a commis une infinité de *brigandages.*

Je me flatte que, quand je lirai le reste du mémoire, je trouverai quelques autres articles aussi délicats. En attendant, si vous savez

l'anglais, je vous exhorte à lire, dans *Pope*, *l'Histoire de sir Balaam*. Le diable voulait absolument acquérir l'ame de sir *Balaam*; il ne trouva point de meilleur secret, pour s'en assurer, que de le faire supercargo de la compagnie des Indes de Londres. 1764.

Que voulez-vous qu'on pense lorsque l'on voit la faction de M. *Dupleix* accuser le conquérant de Madrass d'infames rapines, le faire enfermer à la bastille avant qu'il ait été entendu, et faire perdre à la France tout le fruit de la conquête?

Enfin, il est évident que M. *Dupleix* lui-même est accusé de malversations dans le mémoire de la compagnie des Indes, tandis qu'il redemande une somme de treize millions. Je ne connais point M. *Dupleix*, je n'ai point connu M. de *la Bourdonnaie*, je sais seulement que l'un a pris Madrass, et que l'autre a sauvé Pondichéri.

Il est bien vrai, Monsieur, comme vous le dites, que l'un n'aurait pu défendre Pondichéri, ni l'autre prendre Madrass, si on ne leur avait fourni des forces suffisantes; mais, en vérité, aucun historien, depuis *Hérodote* jusqu'à *Hume*, ne s'est avisé d'observer que ceux qui ont pris ou défendu des villes, aient reçu des soldats et des munitions des puissances pour lesquelles ils combattaient: la chose parle d'elle-même; on ne fait ni on ne soutient de siége, sans quelques dépenses et quelques secours préalables.

J'ajoute encore qu'on peut prendre et sauver

1764. des villes et des provinces, et faire de très-grandes fautes. Vous en reprochez d'importantes à M. *Dupleix*, qui en a reproché à M. de *la Bourdonnaie*, lequel en a reproché à d'autres. Le sieur *Amat* est accusé de ne s'être pas oublié à Madrass, et le sieur *Amat* a accusé plusieurs personnes de ne s'être pas oubliées ailleurs. Enfin, votre général est à la bastille; c'est donc vous, bien plus que moi, qui vous plaignez de *brigandages*.

Il y en a donc eu; les lois divines et humaines permettent donc de le dire. Ces brigandages ne peuvent avoir été commis que dans l'inde où vos nababs donnent des exemples peu chrétiens, et où les jésuites font des lettres de change.

Il résulte de tout cela que l'administration dans l'Inde a été extrêmement malheureuse, et je pense que notre malheur vient en partie de ce qu'une compagnie de commerce dans l'Inde doit être nécessairement une compagnie guerrière. C'est ainsi que les Européans y ont fait le commerce depuis les *Albuquerque*. Les Hollandais n'y ont été puissans que parce qu'ils ont été conquérans. Les Anglais, en dernier lieu, ont gagné, les armes à la main, des sommes immenses que nous avons perdues; et j'ai peur qu'on ne soit malheureusement réduit à être oppresseur ou opprimé. Une des causes principales de nos désastres, est encore d'être venus les derniers en tout, à l'occident comme à l'orient, dans le commerce comme dans les arts; de n'avoir jamais fait les choses qu'à demi. Nous avons perdu nos possessions et notre argent dans

les deux Indes, précisément de la même manière dont nous perdîmes autrefois Milan et Naples. 1764.

Nous avons été toujours infortunés au dehors. On nous a pris Pondichéri deux fois, Québec quatre; et je ne crois pas que de long-temps nous puissions tenir tête, en Asie et en Amérique, aux nations nos rivales.

Je ne sais, Monsieur, comment l'éditeur du livre dont vous me faites l'honneur de me parler, a mis huit lieues au lieu de vingt-huit, pour marquer la distance de Pondichéri à Madrass. Pour moi, je voudrais qu'il y en eût deux cents, nous serions plus loin des Anglais.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai jamais conçu comment la compagnie d'occident avait prêté réellement cent millions au roi, en 1717. Il faudrait qu'elle eût trouvé la pierre philosophale. Je sais qu'elle donna du papier; et je vous avoue que j'ai toujours regardé l'assignation de neuf millions, que le roi nous donne par an, comme un bienfait. Je ne suis pas directeur, mais je suis intéressé à la chose, et je dois au roi ma part de la reconnaissance.

Je suis fâché que nous ayons eu quatre cents cinquante canons à Pondichéri, puisqu'on nous les a pris. Les Hollandais en ont davantage, et on ne les leur prend point, et ils prospèrent, et leurs actionnaires sont payés sur le gain réel de la compagnie. Je souhaite que nous en fassions beaucoup, que nous dépensions moins, et que nous ne nous mêlions de faire des nababs que quand nous aurons assez de troupes pour conquérir l'Inde.

1764. Au reste, Monsieur, ne vous comparez point aux Juifs. On peut faire des complimens à un honnête et estimable juif, sans être extrêmement attaché à la semence d'*Abraham*; mais, quand je vous dirai que je suis très-attaché à votre personne, et que je regarde tous les directeurs de notre compagnie comme des hommes dignes de la plus grande considération, je ne vous ferai pas un vain compliment.

Je sais qu'on travaille actuellement à des recherches historiques assez curieuses. On doit y insérer un chapitre sur la compagnie des Indes. On m'assure que vous en serez content; et, si vous voulez avoir la bonté de fournir quelques mémoires curieux à la même personne à qui vous avez bien voulu envoyer votre paquet, on ne manquera pas d'en faire usage. Celui qui y travaille n'a pour objet que la vérité et son plaisir; il vous aura double obligation.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CXCII.

A M. DAMILAVILLE.

31 de décembre.

Les gens de bien, et fur-tout mon cher frère, doivent favoir que *Jean-Jacques* a fait un gros libelle contre la parvuliffime république de Genève, dans l'intention de foulever le peuple contre les magiftrats. Le confeil de Genève eft occupé à examiner le livre, et à voir quel parti il convient de prendre.

Dans ce libelle, *J. J.*, faché qu'on ait brûlé *Emile*, m'accufe d'être l'auteur du Sermon des cinquante. Ce procédé n'eft pas affurément d'un philofophe ni d'un honnête homme. Je voudrais bien favoir ce qu'en penfe M. *Diderot*, et s'il ne fe repent pas un peu des louanges prodiguées à *Jean-Jacques* dans l'*Encyclopédie*. Vous remarquerez que, pendant que *J. J.* fefait cette belle manœuvre à Genève, il fefait imprimer le Sermon des cinquante, et d'autres brochures, par fon libraire d'Amfterdam, *Marc-Michel Rey*, fous le titre de *Collection complète des œuvres de M. de V.* Cela peut être adroit, mais cela n'eft pas honnête.

Mon cher frère avait bien raifon de me dire, quand *Jean-Jacques* maltraita fi fort les philofophes dans fon roman d'*Emile*, que cet homme était l'opprobre du parti. Je prie mon cher frère de me mander s'il a reçu le paquet du médecin anglais. Ce médecin aurait dû faire l'opération de la transfufion à *J. J.*, et lui mettre

1764. d'autre ſang dans les veines; celui qu'il a eſt un compoſé de vitriol et d'arſenic. Je le crois un des plus malheureux hommes qui ſoient au monde, parce qu'il eſt un des plus méchans.

Omer travaille à un réquiſitoire pour le Dictionnaire philoſophique. On continue toujours à m'attribuer cet ouvrage auquel je n'ai point de part. Je crois que mon neveu, qui eſt conſeiller au parlement, l'empêchera de me déſigner.

Voilà, mon cher frère, toutes les nouvelles que je ſais. La philoſophie eſt comme l'ancienne Egliſe, il faut qu'elle ſache ſouffrir pour s'affermir et pour s'étendre.

Je crois qu'on commence aujourd'hui l'édition de *la Deſtruction.* C'eſt un livre qui ne ſera point brûlé, mais qui fera autant de bien que s'il l'avait été.

J'embraſſe tendrement mon cher frère, et je me recommande à ſes prières, dans les tribulations où les méchans m'ont mis. Les orages ſont venus des quatre coins du monde, et ont fondu ſur ma petite barque que j'ai bien de la peine à ſauver.

Fin du Tome onzième.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

1764. Au reste, Monsieur, ne vous comparez point aux Juifs. On peut faire des complimens à un honnête et estimable juif, sans être extrêmement attaché à la semence d'*Abraham*; mais, quand je vous dirai que je suis très-attaché à votre personne, et que je regarde tous les directeurs de notre compagnie comme des hommes dignes de la plus grande considération, je ne vous ferai pas un vain compliment.

Je sais qu'on travaille actuellement à des recherches historiques assez curieuses. On doit y insérer un chapitre sur la compagnie des Indes. On m'assure que vous en serez content; et, si vous voulez avoir la bonté de fournir quelques mémoires curieux à la même personne à qui vous avez bien voulu envoyer votre paquet, on ne manquera pas d'en faire usage. Celui qui y travaille n'a pour objet que la vérité et son plaisir; il vous aura double obligation.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CXCII.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

31 de décembre.

Les gens de bien, et sur-tout mon cher frère, doivent savoir que *Jean-Jacques* a fait un gros libelle contre la parvulissime république de Genève, dans l'intention de soulever le peuple contre les magistrats. Le conseil de Genève est occupé à examiner le livre, et à voir quel parti il convient de prendre.

Dans ce libelle, *J. J.*, faché qu'on ait brûlé *Emile*, m'accuse d'être l'auteur du Sermon des cinquante. Ce procédé n'est pas assurément d'un philosophe ni d'un honnête homme. Je voudrais bien savoir ce qu'en pense M. *Diderot*, et s'il ne se repent pas un peu des louanges prodiguées à *Jean-Jacques* dans l'*Encyclopédie*. Vous remarquerez que, pendant que *J. J.* fesait cette belle manœuvre à Genève, il fesait imprimer le Sermon des cinquante, et d'autres brochures, par son libraire d'Amsterdam, *Marc-Michel Rey*, sous le titre de *Collection complète des œuvres de M. de V.* Cela peut être adroit, mais cela n'est pas honnête.

Mon cher frère avait bien raison de me dire, quand *Jean-Jacques* maltraita si fort les philosophes dans son roman d'*Emile*, que cet homme était l'opprobre du parti. Je prie mon cher frère de me mander s'il a reçu le paquet du médecin anglais. Ce médecin aurait dû faire l'opération de la transfusion à *J. J.*, et lui mettre

S.

V.

